LA

REVUE DE PARIS

112794

HUITIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1901

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1901

46 1
l.p.
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
JUL 17 19

8e Année. N° 13. 1er Juillet 1901.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Ernest Renan	*Turgot*	1
Léopold Aujar	*Mousse* (1re partie)	12
Pierre Mille	*Paradoxe sur la Population*	57
Fernand Gregh	*Minutes et Paysages*	89
Maurice Muret	*Un Précurseur d'Ibsen. — Soeren Kierkegaard.*	98
Ch.-V. Langlois	*L'Association internationale des Académies*	123
Paul Adam	*L'Enfant d'Austerlitz* (fin)	136
W. Beaumont	*Y a-t-il une Question d'Autriche?*	201

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

LONDRES. — T. FISHER UNWIN. 11, Paternoster Buildings. E. C.

LIVRES NOUVEAUX

LE SANG DE LA SIRÈNE, par **Anatole Le Braz.**

C'est encore la mer que M. Anatole Le Braz fait vivre en ce volume; ce sont les Bretonnes de la mer et de la montagne dont il évoque en ces pages émouvantes et belles la grâce mélancolique et le charme voilé. Nos lecteurs connaissent l'admirable récit, le *Sang de la Sirène*, qui donne son titre au recueil. Jamais peut-être le conteur d'*Au pays des Pardons* et de *Pâques d'Islande*, le romancier du *Gardien du Feu*, le poète de la *Chanson de la Bretagne* n'avait rien écrit de plus saisissant. Deux autres nouvelles, *Fille de Fraudeurs* et les *Noces noires de Guernaham* complètent ce volume qui nous transporte dans ce merveilleux pays de Bretagne, « que les fées n'ont point abandonné, où les yeux de Viviane sont restés ouverts dans l'eau des sources, où la blonde chevelure de Morgane ondule aussi radieuse que jamais sur la mer qu'elle embaume ».

LE SEMEUR DE CENDRES, par **Charles Guérin.**

M. Charles Guérin, qui, après deux recueils pleins de promesses, *Joies grises* et le *Sang des Crépuscules*, nous avait donné déjà le *Cœur solitaire*, s'est trouvé vraiment aujourd'hui : sa manière s'est élargie encore; le poète est tout à fait lui-même. Le vers maintenant vient sans recherche ; les mots les plus simples s'y inscrivent harmonieusement et fortement. Nos lecteurs connaissent quelques poèmes de M. Charles Guérin; ils en ont aimé l'inspiration mélancolique et l'expression toujours ferme. Parmi tant de recueils où un vers, çà et là, plaît à l'oreille, le *Semeur de Cendres* mérite de survivre tout entier : car il est d'un véritable poète, en pleine maîtrise de son talent, et d'un homme qui sait la douleur. Voilà donc un livre ardent et plein, de haute pensée, de forme sûre.

LA FORMATION DU STYLE PAR L'ASSIMILATION DES AUTEURS, par **Antoine Albalat.**

En un précédent ouvrage, l'*Art d'écrire enseigné en vingt leçons*, qui obtint un succès immense, M. Antoine Albalat nous avait montré « les principes essentiels qui dominent l'art d'écrire et comment l'application de ces principes peut engendrer et développer le talent individuel. » Il nous enseigne aujourd'hui l'*Art de lire* intelligemment et utilement, de se former un style personnel en décomposant les procédés des auteurs célèbres. Ce lui est, à chaque page, une occasion, en nous proposant des modèles, d'analyser pour nous en quelques lignes leur façon d'amplifier, de décrire et surtout d'opposer les pensées et les mots en de saisissantes antithèses. Cette nouvelle étude est intéressante et précise : on y peut apprendre beaucoup : s'il ne donne pas de génie aux lecteurs, du moins M. Antoine Albalat leur enseignera-t-il à goûter avec délicatesse le style de nos grands écrivains.

LE CONFLIT, par **Félix Le Dantec.**

Entre un savant, matérialiste convaincu, et un prêtre fidèle à sa croyance, ce que peut être le conflit d'idées, alors que subsiste l'amitié profonde, — l'auteur nous l'expose avec une franchise et une ardeur entraînantes. Mettre en un langage intelligible à tous, sous la forme captivante de récits ou de dialogues, les plus grands problèmes de la vie et de la pensée contemporaines; résumer pour le public les idées directrices et les résultats de la science nouvelle; dégager la philosophie des grandes découvertes de la géologie, de la biologie, de l'astronomie, etc... — quelques écrivains, — beaucoup d'écrivains — ont tenté l'entreprise; mais bien peu de ces philosophes pouvaient parler en géologues de la géologie, en hommes de laboratoire ou d'observatoire de la biologie ou de l'astronomie; personne peut-être n'avait encore mis au service d'une conviction philosophique une science quasi universelle.

SOUVENIRS DE LA NOUVELLE-GRENADE, par **Pierre d'Espagnat.**

D'autres nous ont donné sur la Nouvelle-Grenade de copieux volumes officiels, — aperçus sociaux, échelles de change, teneurs de mines d'or, statistiques agricoles; — M. Pierre d'Espagnat n'a voulu tenter que des « esquisses de l'Amérique espagnole ». Il s'en est allé de la mer à la montagne, il a parcouru la plaine magdalénienne, il s'est égaré par les âpres raidillons des Andes; partout, il a rêvé — langueurs d'amour ou méditations religieuses — devant les merveilles de somptueux décors. Il partait à cheval, un livre appuyé au portemanteau de la selle, toujours le même livre, un livre de là-bas. La réalité, la légende, et le rêve se mêlaient en son âme, et les horizons se peuplaient pour lui d'évocations fabuleuses. Il a fait passer tout cela dans ce livre de souvenirs, tour à tour mélancolique et frémissant.

HANIA, par **H. Sienkiewicz**, traduit du polonais par **Henri Chirol.**

On ne trouve point dans ce roman les grandes peintures à fresque de *Quo Vadis*, ni les scènes d'observation puissante qu'on admire dans la *Famille Polaniecki*, ni les pages magistrales de *Sans dogme* qui, moins accessible au grand public, est peut-être la plus belle œuvre de Sienkiewicz. *Hania* est un roman d'amour, de passion exaltée et fougueuse : il se hâte en scènes rapides jusqu'au duel implacable qui dresse face à face, haine au cœur, sabre en main, les deux héros du livre. Ils n'ont pas vingt ans; ils aiment, ils souffrent, ils luttent avec toute la violence farouche du premier désir. Le public goûtera cette œuvre poignante, ce drame intense, dont M. Henri Chirol nous donne aujourd'hui une traduction intelligente et ferme.

et un
re le
pro-
fran-
n un
apti-
plus
con-
idées
elle;
ertes
mie,
écri-
u de
es de
l'ob-
mie;
rvice
quasi

Gre-
rçus
ines
Espa-
s de
e la
nag-
lons
eurs
vant
ait à
le la
bas.
t en
r lui
cela
nco-

ais

ndes
ènes
s la
s de
pu-
ien-
pas-
ènes
face
leux
ent,
ence
tera
dont
une

TURGOT[1]

Quoiqu'elle ait lieu durant la période électorale, j'ai voulu que cette réunion se fît dans les conditions ordinaires des réunions publiques; nous n'y dirons pas un mot de politique, ni d'élections. Il s'agit d'une œuvre de charité, d'une infortune touchante qui doit concilier toutes les opinions. J'ai pris même un sujet sur lequel tout le monde puisse être d'accord. Ces jours-ci ont été témoins de bien des luttes; mais il y a consolation à songer qu'il est un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est l'amour du bien, le goût du progrès. J'ai donc choisi pour cet entretien, messieurs, un sujet qui pût nous réunir tous, nous offrir des exemples à tous, je veux parler d'un des plus grands hommes de la France, d'un homme pour lequel la renommée a été injuste, car, si elle avait été juste, c'est au premier rang qu'il serait; je veux parler de Turgot. On peut dire que cet homme illustre eût prévenu la Révolution française si ses avis eussent été suivis.

1. Cette conférence a été prononcée à Meaux au cours de la candidature électorale d'Ernest Renan (1869). Il a été impossible d'en préciser la date. L'œuvre de charité dont il est question dans les premières lignes se rapporte à une catastrophe qui arriva le 21 avril à Meaux. Un ouvrier de l'usine à gaz, nommé Monnot, et le directeur de l'usine, M. Labenski, périrent tous deux asphyxiés par une fuite de gaz. Cet événement fit grande sensation, et on organisa plusieurs soirées pour secourir les familles de ces malheureux. C'est dans une réunion de ce genre que fut prononcée la conférence suivante. — J. P.

Il en avait tracé admirablement le progrès, il avait montré la voie pour obtenir pacifiquement toutes les réformes qui ont été obtenues ensuite par la violence. Il eut le sort de tous les sages; il ne fut pas écouté. Les événements le vengèrent. C'est surtout à la postérité à le venger, à relever cette grande et pure mémoire, à lui donner le piédestal où sa génération ne sut pas le placer.

Anne-Robert-Jacques Turgot, baron de l'Aulne, naquit à Paris le 10 mai 1727. Sa famille était fort ancienne, et selon l'usage d'alors, garda toujours son nom propre, sans jamais prendre celui de ses fiefs. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. La plus grande pureté de mœurs, une modestie qui allait jusqu'à la timidité, une extrême application au travail, les vertus les plus douces justifiaient, à cet égard, les vues de sa famille, et l'espoir qu'elle avait de le voir élevé aux premières dignités de l'église; mais son caractère judicieux et sa conscience délicate le décidèrent à ne pas suivre ce parti. Quel que fût son respect et sa soumission pour ses parents, il pensa que chaque homme est le véritable juge de la tâche à laquelle il se sent propre, puisque c'est lui-même qui doit rendre compte à Dieu, à la patrie, à l'humanité, de l'emploi de sa vie, et qu'on ne peut lui imposer des obligations auxquelles il ne croit pas pouvoir s'assujettir. Turgot borna donc sa déférence pour les projets qu'on avait eus sur lui, à l'étude de la théologie; il en fit un cours avec distinction, on peut dire même avec une véritable piété, celle qui consiste dans l'amour du bien et de la vérité. Il conserva toute sa vie ce sentiment profond, qui est la base de toutes les religions, et qui dédaigne les subtilités métaphysiques ainsi que les pratiques minutieuses auxquelles trop souvent on borne la religion.

Il fut nommé prieur de Sorbonne en 1749. Ces fonctions lui imposaient l'obligation de prononcer à certaines époques des discours latins. Turgot sut tirer de ces banales harangues le plus utile des enseignements. Pour la première fois, furent proclamés dans la vieille enceinte de la théologie la doctrine du progrès, la perfectibilité humaine, les droits de la raison, les droits de l'humanité. Dans ces discours mémorables, on retrouve presque toutes les vues que le ministre d'État devait

plus tard développer. Il y prédit particulièrement, dès 1750, la séparation des colonies anglaises de la métropole. Il annonce que cet événement inévitable étendra la liberté du commerce, et fera respecter davantage les droits des hommes réunis en société.

L'immensité de ses études n'avait pas de bornes. Il embrassait le monde entier. En tout, il portait la méthode la plus profonde et la plus lumineuse. La philosophie de l'histoire sortait, pour ainsi dire, de son cerveau, complète et animée du plus noble esprit. Il était, à cette époque, lié avec les abbés Morellet, de Brienne, de Boisgelin, de Véry, de Cicé, ardents comme lui à l'étude des problèmes sociaux, ouverts à toutes les nouveautés. Un jour cependant, en 1751, Turgot déclara à ses amis qu'il allait les quitter. Il ne trouvait pas que les opinions auxquelles ses études l'avaient amené lui permissent de continuer à porter l'habit ecclésiastique. Ses amis le détournèrent vivement de cette résolution. Turgot persista :

— Il m'est impossible, dit-il, de porter toute ma vie un masque sur ma figure.

A l'âge de vingt-sept ans, nourri des plus fortes études, il quitta donc l'état ecclésiastique et entra au parlement. Il n'y réussit que médiocrement. Cette compagnie était alors bien peu éclairée; les idées les plus étroites, l'obstination la plus aveugle y régnaient. Turgot avait d'ailleurs une certaine sauvagerie, un peu de gaucherie naturelle, qui contrastait singulièrement avec les hardiesses de sa pensée. Il n'avait pas la parole facile, car un goût délicat lui faisait toujours penser à quelque chose de mieux qu'il ne disait, et quoiqu'il parlât avec une pureté rare, il n'était jamais content de ce qu'il avait dit. Dans la société, son éducation ecclésiastique le faisait aussi paraître un peu neuf. Il ne réussissait bien à développer sa pensée qu'avec ses amis intimes. Aux autres, il paraissait froid et sévère ; on se sentait un peu gêné avec lui. Cela lui nuisit dans sa carrière politique, surtout dans ses rapports avec la cour. Les cours savent rarement préférer à la frivolité apparente le bon sens, l'honnêteté et la solidité d'esprit.

On était alors au plus fort de la querelle des jansénistes et des molinistes. Les ecclésiastiques molinistes refusaient les

sacrements aux dévots jansénistes, et les magistrats les leur faisaient porter par arrêt ; on voyait des gendarmes escorter dans les rues les prêtres qui portaient les sacrements aux malades. Le bon sens de Turgot se révolta. Il prêcha la séparation de l'Église et de l'État, et montra les absurdités où l'on tombe quand l'État veut se mêler de ces querelles qui touchent à l'âme, et qui doivent toujours pouvoir se passer de gendarme. Il créait en même temps l'économie politique par ses admirables articles insérés dans l'*Encyclopédie*. Avec Trudaine, Gournay, de Quesnay, il étudiait ces profondes questions de liberté du commerce, de la monnaie, du produit net, du papier monnaie, des foires, des marchés, des fondations, des impôts, de la charité publique, qui sont devenues la base de l'ordre social de notre temps. M. de Gournay surtout, intendant du commerce, lui fut fort utile, et lui apprit que « la liberté, comme il le dit lui-même, est l'âme du commerce ». Le 8 août 1761, Turgot fut nommé intendant de la généralité de Limoges, et mis ainsi en mesure de réaliser partiellement les grandes mesures qui avaient été jusque-là le rêve de sa vie.

Il est difficile de se figurer le désordre, la misère qui régnaient alors dans les provinces. Le despotisme de Louis XIV, les abus du règne de son successeur avaient tout ruiné. C'était un arbitraire complet, une administration sans règle, pleine de vol, totalement ignorante des règles les plus élémentaires de la science économique. Tout autre que Turgot eût reculé devant la réforme d'un monde aussi corrompu. Il s'y engagea courageusement. Au désordre, à l'arbitraire, il fit succéder la régularité, l'équité. La corvée pour les travaux publics était la plus lourde des charges qui pesaient sur le paysan. Turgot réussit à prouver à ses administrés qu'il était de leur intérêt de capitaliser une fois pour toutes cet impôt. On craignit longtemps quelque piège caché sous cette opération. Turgot fut obligé d'employer, pour la réaliser, un mécanisme assez compliqué. Il y réussit, et le mauvais legs du moyen âge et de l'antiquité disparut de la province confiée à son administration.

Pendant treize ans, Turgot fut absorbé par ces soins de

tous les jours. On n'avait pas encore vu un philosophe, un savant, se dévouer ainsi au bien public et au soulagement de ses semblables. Les principes de la vraie économie politique étaient fondés et appliqués. La corvée était supprimée, un réseau de routes, construites sur un nouveau système, couvrait tout l'ouest de la France. Ne pouvant entièrement détruire les octrois, qu'il condamnait cependant en principe, « parce que, de quelque manière qu'ils soient imposés, ils retombent toujours sur les revenus de la terre », il adoucit au moins le mal en les contrôlant minutieusement. Le recrutement militaire était odieux aux populations et servait d'occasion à des luttes sanglantes ; Turgot parvint à calmer cet esprit de rébellion, en permettant la cotisation contre le *billet noir* et le remplacement volontaire. Il proposa même au ministre de la guerre un nouveau système de levées, composées de « miliciens fournis par chaque paroisse », et qui, sans la quitter, « pourraient au besoin fournir des troupes réglées ». S'il ne put abolir la taille, il obtint des dégrèvements considérables. Il donnait pour instruction aux préposés du fisc « de traiter les paysans avec douceur, de s'occuper de leurs intérêts et de leurs besoins, et de se mettre à portée de les soulager ». La disette de 1770 et 1771 montra combien son esprit était fertile en ressources. La fondation des bureaux de charité, l'emploi des populations secourues à des travaux d'utilité publique, la liberté du commerce des grains, et, comme contrepoids à cette liberté, qui aurait pu n'aboutir qu'à l'accaparement, la suspension du privilège de la boulangerie, furent des choses entièrement neuves.

Il descendait jusqu'au dernier détail. Ce fondateur de la plus haute philosophie de l'histoire publiait des instructions à ses administrés « sur les différentes manières peu coûteuses de préparer le riz », et propageait la culture de la pomme de terre. Il exposait sans cesse aux propriétaires leurs devoirs envers leurs métayers, et leur rappelait souvent que « ces pauvres gens s'épuisent à mettre en valeur les biens de leurs maîtres, lesquels doivent à leurs travaux tout ce qu'ils possèdent ». En vain, on lui offrit des intendances plus considérables; il voulut suivre ses précieuses expériences. Pas une idée de réforme et d'amélioration sociale

réalisée de notre temps qui n'ait eu pour précurseur le grand et excellent penseur. Vers le même temps, il faisait la connaissance d'Adam Smith, que l'on considère souvent comme le fondateur de l'économie politique, mais qui, en réalité, dut à notre compatriote ses idées les plus fécondes. Les vues de Turgot sur la formation et la distribution des richesses, sur les valeurs et les monnaies, sur le prêt à intérêt, datent de ce temps : on n'y a, depuis, rien ajouté, tant l'illustre philosophe a su donner à ses découvertes un cachet magistral et en quelque sorte définitif.

Le 10 mai 1774, Louis XVI monta sur le trône ; Turgot entra au ministère le 20 juillet de la même année. Jamais on ne fut en droit de tant espérer. Un prince plein de bonté, tout dévoué à son peuple ; un ministre éclairé, savant, honnête. Que fallait-il de plus? Hélas! messieurs, il eût fallu chez cet infortuné roi un peu moins de faiblesse ; il eût fallu surtout qu'un déplorable entourage ne fût pas là pour arrêter l'effet de ses meilleures intentions, pour empêcher la mise en pratique des idées admirables du ministre. Turgot fut, au ministère, ce qu'il avait été dans son intendance du Limousin, habile financier, économiste profond, philosophe excellent. Développer les colonies par un système de liberté commerciale et administrative et par l'abolition graduelle de l'esclavage, pratiquer une stricte économie, rétablir le trésor déplorablement obéré, et cela sans recourir à la banqueroute, sans augmentation d'impôts, sans emprunt. Voilà son programme. Il sait à quelles haines ce programme l'exposait ; il sait qu'il sera odieux à la plus grande partie de la cour, qu'on lui imputera tous les refus, qu'on le peindra comme un homme dur, que le peuple, aisé à tromper, lui reprochera les mesures mêmes qu'il aura prises en sa faveur. Il n'en persiste pas moins dans la ligne qui est pour lui celle du devoir. Son plan reposait sur des idées dont la grandeur étonne ; liberté du travail au dedans, liberté du commerce au dehors, réforme de la constitution politique, création d'un système général d'instruction publique. Il procéda hardiment, supprima les pensions honteuses payées à l'avidité des courtisans par l'avidité des fermiers, substitua au déplorable système des

fermes celui des régies, résilia les baux où les intérêts de l'État avaient été déplorablement sacrifiés. En même temps, il dégageait la législation fiscale des procédures vexatoires, relevait l'industrie nationale, rétablissait la liberté pour le commerce des grains et pour presque tous les commerces, renouvelait le système des voitures publiques, facilitait tous les transports, jetait les bases de notre système hypothécaire et de crédit foncier, s'imposait pour règle absolue de ne manquer à aucun engagement. Le crédit se releva merveilleusement ; les banques hollandaises offrirent des emprunts à moins de 5 p. 100. Turgot, cependant, ne négligeait pas les sciences, sources et principes de tous ces progrès. Il fondait des chaires nouvelles, encourageait les savants illustres du temps, concevait l'idée d'un système métrique unitaire. Enfin, il se donna pour collègue le vertueux Malesherbes. Son intention était de voir ce grand citoyen à la tête de l'organisation de l'instruction publique qu'il rêvait. Hélas ! tout cela n'était que chimères. Les plans de ces deux grands citoyens échouèrent contre des fatalités qu'il ne dépendait d'aucune force humaine de conjurer.

Il est écrit, messieurs, que tous ceux qui se dévouent à servir l'humanité en sont punis par l'ingratitude, et voient se tourner contre eux ce qu'ils ont fait de meilleur. Rassurez-vous, messieurs, cela ne découragera jamais personne. Quand on aime le bien, on le fait sans espoir de récompense, on le fait malgré toutes les ingratitudes. Turgot ne put échapper à la loi commune de l'humanité. A Limoges, il avait pu faire le bien sans trop d'obstacles ; cela lui fut bien plus difficile à Paris. Toutes les médiocrités, toutes les routines, toutes les sottes prétentions se liguèrent contre lui.

Le parlement d'abord : cette compagnie dont l'histoire est si triste au XVIIIe siècle, et qui a déplorablement contribué à amener la Révolution par son esprit à la fois frondeur et arriéré, par sa routine, par son égoïsme, combattit de toutes ses forces les plus justes mesures du ministre. Le peuple imita : des émeutes accueillirent ses meilleures réformes. Le clergé : lors de la cérémonie du sacre de Louis XVI, Turgot conseilla de retrancher de la formule du serment royal la promesse d'exterminer les hérétiques. On lui trouva bien d'autres griefs : on

l'accusa d'être athée, et naturellement, on ne manqua pas de preuves. Le raisonnement qu'on fit pour le prouver vaut la peine d'être cité. Turgot avait établi de nouvelles voitures beaucoup plus promptes que les anciennes, qu'on appelait *turgotines*. Les vieux coches roulaient quelques heures par jour; le matin, chacun, avant de partir, pouvait aller à la messe. Cela fut impossible avec le nouveau système. Il fut établi dès lors que Turgot empêchait les gens d'aller à la messe; un homme qui empêche les gens d'aller à la messe n'y va pas; qui ne va pas à la messe est un athée.

C'était surtout la cour et le monde corrompu, créé autour de Versailles par les deux derniers règnes, qui haïssaient Turgot jusqu'à la mort. Il avait réduit les pensions de l'un, les vols de l'autre; ce ne pouvait être qu'un mauvais citoyen. Ses collègues du ministère, presque tous gens frivoles, le jalousaient. Ce que l'homme léger supporte le moins, c'est le voisinage de l'homme sérieux. Une ligue fut bientôt formée pour l'évincer; on alla jusqu'à supposer de fausses lettres, que l'on présenta au roi. Le roi résista quelque temps. Turgot, vers ce moment, préparait ses plus belles réformes. En janvier 1776, il présenta au roi un *Mémoire* sur six projets d'édits tendant à supprimer la corvée, la police de Paris sur les grains, les offices sur les quais, halles et ports de la même ville, les jurandes, la caisse de Poissy, et à modifier les droits sur les suifs. C'était anéantir une des inégalités les plus choquantes qu'eût léguées le régime féodal, fonder la liberté du travail, et assurer définitivement la liberté du commerce, c'était proclamer l'égalité de l'impôt. A la corvée, dont il révélait l'injustice et l'origine récente, Turgot substituait un impôt territorial supporté sans distinction par tous les biens-fonds. « Pour ne pas se faire deux querelles à la fois », Turgot consentit à ne pas grever les terres du clergé; la noblesse n'en fut que plus irritée. Le garde des sceaux, Miromesnil, se faisant l'organe de cette opposition, prétendit « qu'en France le privilège de la noblesse doit être respecté et qu'il est de l'intérêt du roi de le maintenir ». A quoi Turgot répondit « que, les dépenses du gouvernement ayant pour objet l'intérêt de tous, tous doivent y contribuer, et qu'il est

difficile que, sous ce point de vue, le privilège pécuniaire de la noblesse paraisse juste ».

La suppression des maîtrises et des jurandes rencontra d'autres adversaires dans les maîtres et les patrons. Linguet se fit le défenseur de leurs prétentions, et opposa, non sans succès, comme il arrive souvent en France, la rhétorique de l'avocat aux solides raisons du savant. « Dieu, avait dit Turgot, en donnant à l'homme des besoins, en lui rendant nécessaire la ressource du travail, a fait du droit de travailler la propriété de tout homme, et cette propriété est la première, la plus sacrée, la plus imprescriptible de toutes ». Il est clair que, par ce droit au travail, Turgot n'entendait pas fonder une nouvelle espèce de tyrannie ; il énonçait cette grande vérité que nulle entrave ne doit être apportée à la libre activité de l'homme, et que l'État ne doit intervenir en ces matières que pour veiller à l'exécution des contrats individuels.

Le roi, le 6 février, approuva les six édits ; mais il restait à les faire enregistrer au Parlement. Turgot montra ici de la roideur de caractère ; en se prêtant à quelques négociations avec ce corps puissant, il eût peut-être réussi à l'entraîner. On ne put le faire sortir de ce raisonnement, très philosophique, mais très peu politique : « Si le Parlement veut le bien, il enregistrera l'édit ». C'était beaucoup trop compter sur la vertu et le bon sens des hommes. Parmi les six édits, le Parlement n'enregistra que celui qui supprimait la caisse de Poissy, et le remplaçait par un supplément d'octroi. Les cinq autres édits furent l'objet de remontrances extrêmement vives. « Je vois bien, dit le roi, qu'il n'y a ici que M. Turgot et moi qui aimions le peuple », et il prit lui-même l'initiative de ce lit de justice du 12 mars 1776, que Voltaire appela un *lit de bienfaisance*. Le président d'Aligre, l'avocat général Séguier maintinrent comme un principe « la franchise naturelle de la noblesse et du clergé » ; ils s'élevèrent contre « l'indépendance effrénée de l'industrie ». Les édits furent enregistrés ; le triomphe de Turgot fut accueilli à Paris par des démonstrations de joie ; mais l'irritation du Parlement fut à son comble ; tous les privilégiés atteints dans leurs intérêts par les justes réformes jurèrent la perte de l'homme

éclairé, qui avait le tort, en ce siècle corrompu, de tenir compte de la justice et de la raison.

Des émeutes éclatèrent; on crut qu'elles avaient été provoquées par le prince de Conti. Monsieur, frère du roi (depuis Louis XVIII), traçait ainsi le portrait de l'homme de génie qui était à ce moment la gloire la plus solide de la France : « Il y avait en France un homme gauche, épais, lourd, né avec plus de rudesse que de caractère, plus d'entêtement que de fermeté, d'impétuosité que de tact; charlatan d'administration ainsi que de vertu, fait pour décrier l'une, pour dégoûter de l'autre, du reste, sauvage par amour-propre, timide par orgueil, aussi étranger aux hommes, qu'il n'avait pas connus, qu'à la chose publique qu'il avait toujours mal aperçue; il s'appelait Turgot. »

Marie-Antoinette ne prit point de part directe à la chute du ministre philosophe; voici ce qu'on lit dans la correspondance à sa mère, récemment publiée par le chevalier d'Arneth : « J'avoue que je ne suis pas fâchée de ces départs (Turgot et Malesherbes); mais je ne m'en suis pas mêlée ». Ah! la malheureuse! qu'elle aurait dû en être fâchée! Dix-sept ans plus tard, se souvint-elle de M. Turgot?

Le roi, malgré son fond de bonté, était souvent, par boutades, lourd et grossier; il le fut cette fois. On conseillait à Turgot de donner sa démission; il ne le voulut pas; ayant la conscience de ne vouloir que le bien, il ne voulait pas avoir l'air d'abandonner lui-même la partie; il attendit sa destitution.

Le 12 mai 1776, comme il venait d'entretenir le roi d'un nouveau projet d'édit : « Encore un mémoire! » lui dit celui-ci; et, après la lecture finie : « Est-ce tout? ajouta le roi. — Oui, sire. — Tant mieux », reprit Louis. Deux heures après, Turgot recevait sa lettre de renvoi. Tout ce qu'il y avait de sage porta le deuil. « Ah! quelle nouvelle j'apprends! écrivait Voltaire. La France aurait été trop heureuse. Que deviendrons-nous? Je suis atterré. Je ne vois plus que la mort devant moi depuis que M. Turgot est hors de place. Ce coup de foudre m'est tombé sur la cervelle et sur le cœur ». Le patriarche de Ferney vengea noblement le grand ministre dans l' « Épitre à un homme ». Lors du dernier voyage qu'il

fit à Paris, il voulut le voir, et « baiser cette main qui avait signé le salut du peuple! »

La cour triompha, l'homme de bien était vaincu. Turgot mourut cinq ans plus tard, après une retraite remplie de nobles travaux.

La Révolution vengea Turgot. Il avait vu juste ce qu'il fallait faire, ce que la Révolution, ramenée au sentiment vrai de ses devoirs, fit plus tard. Je ne suis pas de ceux qui n'admettent que la fatalité en histoire. Les réformes voulues par Turgot et par tous les précurseurs de la Révolution étaient inévitables; il fallait qu'elles se fissent; il était sûr qu'elles se feraient. Mais comment devaient-elles se faire? Il y a un moment, messieurs, dans la marche d'un torrent, où une pierre détermine sa marche. Les faits une fois déchaînés, rien ne les arrête; mais, à l'origine, tout est possible. Oui, on pouvait prévenir la Révolution française ; on pouvait arriver au résultat qu'elle a obtenu sans des violences aussi énormes. Turgot vit tout ce qu'il fallait faire pour cela. Ce qui manqua, ce ne fut pas le ministre. Que manqua-t-il, messieurs? Un roi. Le pauvre Louis XVI, mal inspiré, mal conseillé, renvoya presque outrageusement le seul homme qui eût pu le sauver. L'entourage du prince fut cette fois ce qu'il est presque toujours, la cause de la ruine du prince, le vrai fléau des monarchies. La monarchie pouvait échapper au naufrage, s'il y avait eu un roi capable de résister vigoureusement à des princes du sang jaloux et intrigants, à une reine légère et étourdie, à une noblesse de cour superficielle et corrompue. Ce miracle ne se réalisa pas. Il arriva ce que vous savez. Plaise au ciel que, si désormais, pour sauver des situation graves, il se présente des Turgot, il n'y ait pas des chambellans pour les traiter de rustres, de prétendus gentilshommes de cour pour les chansonner, un roi pour les abandonner!

ERNEST RENAN

MOUSSE

I. — MON JOLI COL BLEU

En route pour la vie!... Adieu, « trimard », boue et poussière, où j'ai dû vagabonder si jeune, si pauvre, si misérable! Adieu, mornes chemins qui serpentez à travers les blés et les villages ; à vos buissons d'épines je n'accrocherai plus mes tristes et douloureux haillons!... Car je ne suis plus le petit chemineau que les paysans pourchassaient dans les prairies et que le méchant Pandore emmenait au corps-de-garde : je suis mousse!... Je vais embarquer, demain, vivre mon rêve sur un grand navire à voiles, un majestueux trois-mâts de la flotte commerciale. Je vais naviguer, partir, fier comme un pirate avec mes seize ans et deux paires de chaussettes neuves...

Où va mon vaisseau? Je n'en sais rien encore. A la belle aventure, ô gué!

Cette heure me grise. Pensez donc, manger à ma faim, tout mon saoul! Dormir dans un hamac que bercera la vague chantante... Ah!

On ne dira plus : « Quel voyou!... » Respect à mon pompon!

Mousse... d'abord. Mais plus tard, qui sait? Amiral...

— Coule si tu peux, je n'amène pas!

Le vaillant Duperré fut, lui aussi, un crâne petit mousse. Sa vieille bonne femme de mère l'accompagnait à cette place même, lors du premier embarquement.

Sa mère !... Moi, je n'ai plus de mère... Je suis orphelin.

Il y a quelques mois à peine, « j'étais un enfant joyeux dans la maison de mes parents » ; je suivais les cours du lycée et jouais à saute-mouton ou aux barres avec mes camarades, ne pensant qu'à rire, préoccupé seulement d'éviter les retenues de promenades — et, brusquement, je suis devenu libre, indépendant, hélas !... Ç'a été, tout de suite, une effroyable détresse : pas un abri, pas un morceau de pain... Mais veux-tu bien ne pas pleurer, moussaillon ! Regarde la vie en face, les yeux dans les yeux. Prends-la comme elle vient, domine-la...

Et hardi, garçon ! Souque dessus, la brise est bonne. Laisse porter bon plein ta voile au vent du hasard et de la fantaisie !

II. — JOYEUX ET RICHE

Beau jour que celui-ci. Du soleil plein le ciel, des écus plein mes poches. Je viens de « toucher mes avances » au bureau de l'inscription maritime. Je suis embarqué mousse à raison de trente francs par mois ; on a réglé à chaque homme un trimestre d'avance pour l'équipement et j'ai quatre-vingt-dix francs, là. Quatre-vingt-dix francs, bon Dieu !...

Mais il y a une tache dans le tableau. Les matelots, avec lesquels je vais désormais vivre si étroitement, se moquent :

— Embarquer mousse à seize ans ! Mais, à ton âge, j'étais matelot, et solide encore !...

Pourtant, après mes explications, ils s'adoucissent. On me croyait pilotin, payant pour mon apprentissage. Ils savent ma misère, maintenant : j'embarque pour ne pas mourir de faim à terre. Les quolibets cessent. Du reste, je suis né ici, à La Rochelle : les choses de mer me sont familières. Le maître d'équipage — le bosseman, — qui sait juger ses hommes, prononce même un réconfortant :

— Je me charge de lui. Il a du goût pour le métier, c'est tout ce qu'il faut !...

Mais le second maître riposte :

— N'empêche !... C'est encore un « Parisien » que vous nous amenez !

C'est vrai, je suis un « Parisien », puisque c'est le terme par lequel on désigne avec mépris, — et dans toutes les marines du monde, s'il vous plaît ! — celui qui n'a jamais mis le pied sur un navire pour y travailler. Eh bien ! je suis un Parisien, soit ! Mais j'aime tant la mer, d'un amour si grand et si pieux, que les matelots, j'en suis sûr, pardonneront à mon inexpérience.

En sortant du bureau maritime, l'équipage se rend sur le quai où des amis attendent. On va « arroser » l'embarquement, et sec, tu peux croire !...

C'est l'heure du « pleine-mer ». Les pêcheurs rentrent. Leurs femmes, sur le quai, se pressent, entourées de marmaille. Des cris de joie jaillissent de toutes ces poitrines. La mer a été dure, deux jours avant. Pas une barquette n'était rentrée : chacun craignait un malheur.

Mais, à présent, les visages sont radieux. Sur les voiles aperçues à l'entrée du chenal, il est aisé de mettre le nom attendu. Le bruit des galoches, des sabots ferrés, allant et venant, résonne sur les blocs de granit, devient tapageur ; et c'est un carillon aux sons brefs, des centaines de coups de marteaux appliqués sans cadence.

La flottille accoste aux quais du Vieux-Port, s'amarre en sextuple rangée. C'est un fouillis de mâts, de voiles qui s'affalent avec des cri-cri perçants de poulies ; de *dundees*, de goélettes latines aux coques vertes, blanches, rouges, noires. Les câbles sont jetés, capelés aux pieux d'amarrage par les mousses qui sautent à terre, pieds nus, et bondissent ainsi que des écureuils. Je les regarde, émerveillé, me demandant, anxieux, si j'arriverai jamais à faire aussi rapidement, avec une telle adresse, les mêmes nœuds compliqués.

D'une voix formidable, mes collègues hèlent une chaloupe, perdue au milieu de l'escadrille :

— Obé ! Guilven !... On va te donner un coup de main à débarquer ton poisson. Après ça, j'irons chez la mère Cabillaud... le vin chaud nous attend !

De la barque, un rugissement de lion répond :

— Amène-toi par ici, garçons ! Y en a pas pour longtemps...

De barque en chaloupe, enjambant les bastingages, cabrio-

lant d'un pont à l'autre, nous arrivons à bord du camarade.

Enchanté de l'aubaine, le patron de la barque s'écrie :

— Avec un coup de main de cette envergure, la besogne va s'enlever lestement, mes fieux !

On se secoue les phalanges vigoureusement. L'effusion calmée, nous nous mettons au travail en chantant à tue-tête.

— En font-ils un barouffe, ces matelots du long-courrier !...

— Ah ! c'est l'équipage du trois-mâts ?

— Pardienne ! On voit bien qu'ils ont leurs avances en poche... Y en a plus d'un, ce soir, qui ne retrouvera pas son bord, je t'en f... mon billet !...

Sans plus nous occuper des grincheux que notre joie chagrine si fort, nous serrons les voiles de la chaloupe à Guilven, en deux temps et trois mouvements.

— Quinze hommes pour rouler en cigarette une misaine, une grand'voile et un tapecu larges, en tout, comme un mouchoir de poche, pense voir un peu, matelot, si ça va de l'avant !...

En un tour de main, le pont est déblayé des cordages. La cale de la chaloupe, remplie de poissons recouverts de glace, est débarrassée des prélarts goudronnés, ouverte en grand.

Nous nous divisons en plusieurs équipes : les uns passent les poissons, d'autres les mettent à terre, les hissent dans le camion qui les emporte à l'encan. J'en ai tout de même plein les bras, à soulever les lourds paniers, gluants et sanguinolents.

Notre gaieté tapageuse a gagné les barques voisines. Des refrains montent allègrement dans l'air, éclatent en fusées. Le soleil, en une averse de clarté, jette ses rayons d'or sur la cohorte des travailleurs de la mer, campés en des attitudes superbes, les manches des vareuses de grosse toile bleue retroussées aux coudes, les bérets de laine rouge crânement rejetés en arrière.

Le poisson est débarqué. Nous nous rendons chez la mère Cabillaud, notre hôtesse. L'un de nous, Biniou, gabier de beaupré, possède un accordéon ; il ouvre la marche... Bras dessus, bras dessous, tenant toute la largeur de la rue, obligeant les voitures à se garer, nous allons en gambadant et chantons les *Cloches de Corneville*.

— C'est pire qu'une noce ! — dit un vieux pilote en nous emboîtant le pas.

Les habitants du cours des Dames, de la Grosse-Horloge à la Tour de la Lanterne, se tiennent sur le seuil des portes pour nous regarder passer. Aux fenêtres se montrent des têtes curieuses de jolies femmes et de bureaucrates paresseux, réveillés soudainement. Il est neuf heures et ils dorment encore, ces terriens !

Les marmots font escorte, battant des mains. Le régiment s'en va en promenade, musique en tête et vient en sens inverse ; les marmots ne nous lâchent pas : le Col bleu triomphe du Pantalon rouge...

Mais un conflit semble imminent. Le régiment avance toujours, enlevé par une marche guerrière, et nous aussi. Les soldats également tiennent la largeur de la voie. Qui va céder? L'Armée ou la Marine?... Le colonel, derrière la fanfare, se dresse sur ses étriers, fronce le sourcil. Nous ne sommes plus qu'à une encâblure du tambour-major. L'abordage paraît inévitable.

Notre marche est vraiment triomphale. Plus de cent personnes, dont quatre-vingt-dix-neuf gamins, nous accompagnent. Le maître d'équipage essaie de faire virer de bord. Impossible...

Nous voici à un aviron des tambours. Un chien nous sépare en aboyant héroïquement, sans quoi les nez se toucheraient. Soudain, comme si ç'avait été réglé d'avance, la bande des matelots se disloque, entoure « tapins » et clairons. Les mains se joignent et, pendant quelques secondes, aux sons des cuivres, nous dansons une ronde échevelée, emprisonnant les sapeurs et la fanfare dans notre cercle. Le régiment oscille... On se tord !

Furieux, le colonel pousse son cheval. Mais nous filons, vent arrière, en saluant militairement, très heureux d'avoir ri aux dépens des pousse-cailloux.

— Tu parles !...

Chez la mère Cabillaud, *Au Rendez-vous des Longs-Courriers*, nous mangeons, buvons jusqu'au soir.

Et puis, dame ! je ne sais plus...

III. — L'ABSINTHE ET LA PRIÈRE

Nous partons au premier bon vent : — nous allons, décidément, à Santiago du Chili; — les hommes de l'équipage semblent vouloir résumer tous les plaisirs d'ici-bas dans les quelques heures qui nous restent à passer sur le continent. Le régime des salaisons va bientôt se substituer aux vivres frais : on s'empiffre de bonnes viandes saignantes; nous mettons les bouchées doubles... et les petits verres, les délicieux petits verres, sont quadruplés, sextuplés... Il n'y a pas de limite.

— Encore une tournée, mère Cabillaud : du même au même !...

Néanmoins, l'absinthe est le préféré des alcools. Avant, après les repas, tout le temps.

— Envoyez une pure, sans sucre... Allons, mousse, avale ! Si t'as peur d'une absinthe, tu ne feras jamais un vrai mathurin salé...

Et je bois — pour devenir un bon matelot.

C'est dans cet état (nous tirons des bordées sur les trottoirs) que nous nous rendons à l'église, afin d'entendre la messe du départ. Avant d'entrer, nous jetons les cigares — des cigares de luxe, pourtant; — quelques-uns replaçent leur chique dans le chapeau. Il faut dire que la plupart ont des chapeaux de feutre mou; on est en grande tenue : pantalons et vareuses de gros drap bleu, chemises de couleur empesées, cravates jaunes, vertes...

On ne voit point, en l'obscurité de l'église, mais on entend étrangement les pas résonner. Nous nous arrêtons, subitement. Puis, sur la pointe des pieds, avec ce que nous croyons être de la souplesse, balançant les épaules, nous reprenons la marche. Nos timidités s'effarent davantage : les bottines, mises pour cette solennité, craquent désespérément.

— Bottines du diable !

Cela est dit à voix basse, mais les échos le hurlent. Malgré tous nos efforts, les pas sonnent sous la coupole, les pas pesants, quand même... Nous qui voulions atteindre à la légèreté du papillon !

Enfin on s'assied. Dans le silence, notre souffle éveille encore l'écho : nos poitrines ont des halètements de machine à vapeur qui ronfle et trépide sous pression. Maintenant, c'est la voix du prêtre :

— *Amen !...*

Nous nous levons. Des chaises tombent, énorme fracas. Sur un signe du capitaine on se met à genoux, les uns par terre, les autres sur des prie-Dieu. De petites gouttes d'or vont et viennent dans le fond du sanctuaire.

— *Amen !...*

Sur un autre signe, nous nous levons. C'est fini. Ça n'a pas été long.

En bousculade, cette fois, nous sortons, avides de clarté. La « campagne » est bénie... et nous continuons de plus belle à boire et à manger dans la petite salle basse, enfumée, empestée de relents d'alcools et de mangeaille. La mère Cabillaud, notre hôtesse, gagne un argent fou. Hier soir, d'ailleurs, une des filles qui hantent ce lieu de débauche fouillait dans les poches d'un gabier vautré, ivre-mort, sur ses genoux. Elle en retira une poignée de pièces blanches. Je l'ai vue. Je n'ai osé rien dire : les matelots auraient prétendu que je mentais. Ils connaissent la maison depuis si longtemps !

IV. — VA, PETIT MOUSSE !...

Je ne voulais pas vous le dire...

Ici, dans ma Rochelle aux maisons graves, presque solennelles, j'ai aimé — déjà — la plus gentille des pêcheuses de congres.

En ce temps-là je n'étais pas vagabond. J'avais une splendide tunique, un beau képi doré ; je buvais, le dimanche soir, du punch au café-concert, en fumant de détestables cigarettes pour paraître un homme aux yeux des « étoiles » de l'établissement. J'étais, en cachette, à l'insu des miens, un petit jeune homme extravagant, rêvant d'épaulettes et de femmes très capiteuses. Quatorze ans !... Oui, ma foi, à quatorze ans, j'étais impardonnablement précoce, mais j'aimais surtout Nisette, la

pêcheuse de congres — elle avait de si jolis yeux bleus ! — Et je viens de la revoir, plus belle, et moi plus homme...

Je suis allé sur la côte, ce soir, mon bras autour de sa taille. Et nous avons écouté le silence de la grande eau, unis étroitement en un lit de genêts, derrière un épais rideau de verts tamarins. Il m'a semblé que Dieu nous regardait à son balcon d'azur ; et mille étoiles d'or clignotaient malicieusement. Au loin, vers la Porte Royale, au sommet des remparts de Vauban, inutiles et puissants, une sentinelle pacifique, le fusil à l'épaule, arpente le talus. Des heures sonnent, très douces, au beffroi de Jean Guiton ; de lointaines clameurs de matelots en bordée éveillent les échos, troublent la paix des ruelles propices aux amours naïves. La vieille et fière cité calviniste dort d'un sommeil quasi religieux.

Et les heures passent, à entendre le murmure de la brise et des flots ; des heures qui sont d'inoubliables caresses...

Soudain, je me souviens qu'il faut partir. On lève l'ancre demain matin, à moins que la brise ne soit contraire.

Un dernier baiser...

— Tu m'écriras, de là-bas ; tu le jures?... Ah ! et puis, aussi, apporte-moi un souvenir, un beau foulard de Chine pour les jours de fête...

— Mais je ne vais pas en Chine...

— T'es bête ! Ça ou autre chose... mais apporte, dis ?

Elle me passe au cou ses bras frais et parfumés, j'appuie mes lèvres à ses lèvres, et je me sauve vite à bord, cependant qu'elle jette, dans la nuit claire, comme un espoir :

— Va, petit mousse !...

V. — EN BORDÉE

Décidément, nous ne partons pas aujourd'hui : le vent est debout. Il faut attendre qu'il nous devienne favorable. Mais ce retard m'est précieux : il permet de me familiariser avec le bâtiment. Ce m'est aisé, à cette heure, de courir sur les vergues immobiles, tandis qu'en haute mer, quand les lames de fond secoueront le navire, qui sait si je pourrai aider les matelots à manœuvrer ?

Quelle délicieuse et forte odeur de goudron imprègne tout à bord! C'est un parfum de vie, de vie robuste, un bouquet de santé. Du couronnement au cabestan d'avant je trotte, pieds nus, plus heureux qu'un roi. Mes rêves roses d'autrefois sont, à cette heure, de la réalité rose. Les matelots paraissent d'une gentillesse extraordinaire. Ils sont presque polis et je les trouve même trop doux, trop sucrés.

— As pas peur, mousse! Te fais pas de bile : le matelot de terre et celui de mer, c'est deux...

Ce qui veut dire, je crois, qu'au large leur commerce sera moins aimable. Allons, tant mieux!

Amarré à quai, le trois-mâts frotte doucement ses plats-bords contre la mosaïque de granit, protégé cependant par les défenses, les petits ballons de liège glissés entre la muraille et la coque. Nous allons à terre sans difficulté, trop facilement peut-être, car les marins, entre deux épissures, courent chez la bonne mère Cabillaud prendre la dernière rincette. Depuis deux jours, toutes les cinq minutes, ils boivent la dernière des dernières... et, dame! « à force de pomper, ça chauffe! »

C'est du moins l'opinion assez juste de Biniou, fin gabier, grand buveur et coureur de cotillon. Toutes les Rochelaises qui passent sur le quai sont hélées par Biniou :

— Ohé! mademoiselle, monte à bord voir un peu...

Cependant elles ne descendent point, et Biniou, vexé, s'inscrit en faux contre le célèbre refrain maritime :

... Les Rochelaises
Sont chaudes comme de la braise...

La plupart des hommes sont allés en ville, dédaigneux du travail. Vers le soir, à l'heure du rata, personne n'est là. Les portefaix le mangent, installés dans le poste d'avant qu'a déserté l'équipage.

Le cap'taine sacre, jure, mais ses hommes ne reviennent pas. Il faut pourtant déhaler le navire au delà des écluses, dans l'avant-port, l'amarrer sur les bouées et corps morts, paré à prendre la mer pour la marée de demain si le vent est bon. Or, je suis le seul homme fidèle au poste. Et quel homme! Le cap'taine « rouspète » énergiquement :

— Tas de salauds ! rossards ! sacs à vin !...

C'est une tempête sous le crâne du brave cap'taine, et dans sa bouche : les bordées d'injures se succèdent, terribles. Pour comble de malheur, il casse sa pipe : un vrai « Jacob », tout neuf !

— Canailles !... Que le tonnerre de Dieu les patafiole !...

Du coup, le cap'taine saute sur le quai ; il se rend au bureau du port commander une équipe supplémentaire pour la manœuvre. Sans remords, je profite de son absence et je file, moi aussi... Tant pis ! j'ai huit ou dix mois de mer en perspective : je peux bien m'offrir une dernière nuit à terre, n'est-ce pas ?... Du reste, le cap'taine a tort de se fâcher. Il sait bien qu'il est d'usage immémorial de n'embarquer qu'au dernier moment. Le navire dans un bassin, ce n'est plus ou ce n'est pas encore le navire : Mathurin le fuit comme la peste. Il ne le rejoint souvent qu'en rade, et ivre-mort, porté délicatement par deux gendarmes de marine, qu'on appelle des « brassés-carrés », parce que leurs tricornes monumentaux ressemblent un peu à des huniers orientés carrément. Ce sont d'honnêtes et pacifiques troupiers qui connaissent admirablement l'âme des délinquants et savent accomplir leur mission avec un tact parfait. Donc, puisque c'est traditionnel, je vais tirer ma bordée. Il faut respecter les traditions...

Je cingle tout droit vers l'hôtesse, — l'hôtesse ! la suceuse d'argent du matelot, la maison infâme où le malheureux et naïf gabier passe son temps, entre deux campagnes au long cours.

Ah ! les sinistres cabarets ! Hier, dans le ruisseau, à la porte du *Rendez-vous des Longs-Courriers*, on a ramassé un pauvre petit novice de dix-huit ans. Il avait touché, le matin, à son débarquement, huit cents francs : il revenait d'une longue croisière dans les mers du sud. Eh bien ! ces huit cents francs, péniblement gagnés, on les lui avait volés ! Ivre, tombé sur le trottoir comme une masse, il ne savait comment et où s'était perpétré ce crime, plus atroce qu'un assassinat de rentier. Car c'est ignoble ! Voler un marin, — un homme si content de revoir son pays et ses « payses » qu'il en pleure huit jours avant d'atterrir, — un homme qui

risqua mille fois, pendant le voyage, sa vie pour quelques louis. Et c'est celui-là, cet être simple et confiant, qu'on guette sur le quai, à l'arrivée. Ah! il en retrouve, des amis et des « anciennes », qui l'embrassent sur le nez avec attendrissement!...

— Mère Cabillaud, un cognac!

— Tiens, le mousse!

— Ohé! gabier de poulaine, on ne boit pas les uns sans les autres...

— Offre une tournée, moucheron!

J'offre une tournée ; la politesse m'est rendue immédiatement. J'en offre une autre, pour mériter la sympathie de tous. Trois heures durant, nous faisons assaut de courtoisie, le verre en main. Des dames charmantes vont et viennent, cheveux dénoués, me glissent dans l'oreille des paroles que personne n'entend, mais que tout le monde devine. On en rit :

— Allez, mousse!...

Je n'ose... je ne veux pas être si vilainement infidèle à ma petite amie Nisette. Cependant le punch, le vin chaud, les valses de l'accordéon, les chansons... Je prends une grande résolution et la taille de la demoiselle. Puis, très bas :

— Viens!...

Elle est venue, la mâtine!...

VI. — AU GRÉ DES VENTS

Lever de soleil. Matin de printemps. La brise est fraîche. D'un bleu clair, profonde, illimitée, la mer s'étend.

On va lever l'ancre. *La Réunion*, — mon navire, — s'est halée dans l'avant-port. Trois-mâts franc, d'élégante construction, bien taillé pour la course et filant, les écoutes larguées, ses treize nœuds gaillardement.

Sur le môle, promenade favorite des Rochelais, une foule bigarrée se presse auprès du mât des signaux. C'est l'heure de la marée. Les barques des pêcheurs entrent et sortent. Un sloop, fin comme une aiguille, file, vent arrière. Les hommes chantent dans le soleil rose. Et, tout à coup, barbare, idiote

et poignante, une sirène mugit. C'est un « charbonnier » anglais qui sort au lest : son hélice plonge à peine, mais fait un bruit de tous les diables. Autour du vapeur rouge et noir, les flots écument. Il semble glisser sur une mer de dentelles.

Un léger brouillard, voile diaphane, flotte au-dessus des eaux. Là-bas, dans la brume, s'entend le ressac : la mer achève de couvrir la digue construite par Armand du Plessis, duc de Richelieu. A l'horizon, des voiles multicolores gracieusement s'inclinent. On dirait une régate, — celle des travailleurs.

Nous allons déraper. Tout est paré. Les voiles pendent en festons.

Soudain, un commandement :

— A chacun son poste pour l'appareillage!...

En un clin d'œil, tout le monde est aux manœuvres, prêt à embraquer ou à filer. Dans un désordre apparent, décapelés des cabillots, les cordages jonchent le pont. Les drisses, les boulines, les cargues, les écoutes, lovées soigneusement il y a quelques minutes à peine, ondulent, sinueuses, et s'élancent comme des reptiles. A l'arrière, le cap'taine pose l'index sur sa langue, le mouille avec conviction, le dresse dans l'air, comique et solennel, « pour voir d'où vient la risée ». Un côté se sèche au souffle de la brise. Conclusion : le vent est au nord. C'est bien simple! Les instruments de précision n'en disent pas davantage.

Près de lui, très grave, le pilote examine la mâture d'un œil sévère. Mais les ordres se précipitent ; le second court comme un lapin de la misaine à l'artimon. Il regarde si les hommes sont dans le canot, pour porter les amarres. Puis, en paroles brèves, saccadées, — sans doute, tant son attitude est tragique, on va couler à pic dans deux secondes! — il fait allonger au guindeau, sur un tour, des brasses de chaînes qui n'en finissent pas. Ça me fait mal aux mains, ces chaînes, et les matelots, qui bougonnent, me jettent sans précaution des anneaux gros comme la tête sur mes pieds nus. Je suis furieux, mais ma fureur est interne.

— Si tu gueules, — m'a dit le bosseman en roulant ses gros yeux, — t'auras du jus de garcette...

Je sais ce que ça veut dire.

— Paré pour les huniers!... Largue les perroquets!...

Je grimpe dans les haubans du grand mât, traverse la hune par « le trou du chat », me hisse, des pieds et des mains, jusque sur la vergue du grand cacatois pour larguer cette voile — voile dont j'ai, paraît-il, à partir de maintenant, la responsabilité. C'est la première fois. Je ne tremble pas, si près du ciel... non, je vous assure... Cependant... j'étais plus fier en bas. Mais j'oublie le vertige. Le spectacle est si beau! Comme Napoléon, j'aime les hauteurs: on domine... Je vois la mer, sous les feux du soleil qui se lève et flambe à l'horizon. Ses flots me bercent et comme un fou je l'aime...

Je l'aime, parce qu'elle est mon espoir, mon rêve, qu'elle sera ma vie désormais... Je l'aime, parce qu'il me semble qu'on peut toujours voguer sur elle, sans crainte, et que ses monstrueuses tempêtes sont le châtiment dont elle frappe les impies, ou la suprême caresse donnée aux amants passionnés qui la veulent toute, éternellement... Je l'aime, parce que derrière les flammes rouges du soleil levant, au delà des vagues moutonneuses meurtrissant les roches et mourant sur les grèves, j'aperçois, fuyant toujours, une mer plus calme, semblable au bonheur qui nous attend — là-bas — après la lutte... Et puis je vois un pays mystérieux qui m'attire, le pays des palmiers, des fleurs brillantes, des troublants parfums, des harems, des houris langoureuses, des Persanes aux yeux ardents, des Mauresques voilées, des Japonaises mignonnes et câlines, un ciel bleu, toujours bleu...

— Allons! empaillé, tiens bon dessus!...

Et, pour me consolider, le marin chargé de mon éducation navale m'envoie, main largement ouverte, un brutal « paquet de viande ». Je tombe dans la réalité... et sur le pont, un peu plus! Mais le joyeux mathurin, très ivre, m'encourage :

— Ohé, morveux! la campagne n'est pas finie, *ma doué!*... Espère un peu, qu'y dit!...

On s'éloigne du quai. Une solide équipe de haleurs nous entraîne à l'extrémité de la jetée, là où le chenal devient plus large. Nous établissons les voiles; pendant quelques minutes, c'est un bruit étrange : on croirait les vergues couvertes de moineaux. Bientôt, rasant la tour de Richelieu dont le flot

fait tinter le bourdon, sonneur invisible, *la Réunion* traverse la rade et gagne le large. Les grandes voiles blanches s'enflent majestueusement, se déploient ainsi que des ailes. Les poulies grincent dans leurs galets.

On s'en va, on est parti. Le port semble nous fuir. Les navires amarrés dans les bassins, les maisons, les tours crénelées de l'avant-port, la prison des Quatre-Sergents, le fort des Minimes, dont les canons pacifiques servent de nid aux goélands, ces bohèmes de la mer, — s'effacent graduellement, se confondent avec le grand trait violet de la côte. Et l'équipage scande une belle histoire sans rime dont la ritournelle donne de l'élan, du cœur au ventre.

Va, moussaillon, chante aussi, bien fort : les routes de mer sont plus belles que celles de terre... ces routes noires, hantées de grands fantômes, hommes d'armes qui vont et viennent en lugubres chevauchées pour arrêter, la nuit, les petits vagabonds endormis dans les champs...

VII. — CAP AU LARGE !

— Cap au large ! — vient d'intimer le cap'taine à l'homme de barre.

La Réunion, couverte de toute sa voilure, environnée d'oiseaux de mer, escorte d'honneur, pointe hardiment vers l'infini. De longues vagues nous suivent. Elles vont, ainsi que des cavales, serrant leurs rangs en des galops fantastiques, têtes écumeuses, croupes luisantes, robes étranges...

... La nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue,

et le vent, qui fraîchit, nous pousse rondement. Je suis de quart en haut, de bossoir pendant une heure.

— Ouvre l'œil, et le bon ! — m'a dit le cap'taine.

Je me promène de long en large sur l'avant, très fier de la confiance dont on m'a jugé digne :

— Fourrez-le au bossoir comme les autres !...

Car les mousses ne sont pas toujours capables de remplir ce rôle délicat. Le règlement interdit même de le leur confier.

L'amie de Pierrot épand sa clarté pâle — et les flots sont d'argent. J'ai beau scruter l'horizon, je ne vois rien... et tout : tout ce qui est sublime, les cieux et la mer. Je n'entends rien — rien que le frémissement des cordages, les craquements de la mâture, le cri des mouettes éperdues et le murmure des vagues baisant la coque du vaisseau.

— Mais qu'est-ce donc, là-bas ?...

Une lumière blanche, spectrale, intense pourtant, a surgi soudain du milieu des flots. Ce n'est pas à terre, — la terre est loin, — et cette apparition me bouleverse. On dirait un navire incendié... Je cours à la dunette, très ému :

— Mon lieutenant, un incendie par bâbord devant !...

— Espèce de Parisien ! Tu ne vois donc pas, bourrique, que c'est un feu...

— Justement !

— Mais, figure à claques, c'est le phare de Cordouan... et f...-moi le camp à ton poste !

Est-ce que je savais, moi !...

Il vente à présent forte brise. Sous la rude poussée, le navire s'incline davantage et gémit sourdement. L'étrave fend avec bruit les eaux de l'Atlantique. Le cap'taine monte sur le pont :

— Paré à diminuer de la toile, en cas ! — commande-t-il au second, au lieutenant qui tout à l'heure me traita de bourrique.

Et, aussitôt après, dans la nuit, s'entend un ordre. Il emprunte à l'inconnu du large, aux ténèbres, à la solitude des mers, je ne sais quoi de tragique dans sa concision :

— Veille aux écoutes ! Veille à tout consolider et double le bossoir !...

Là-bas, très loin, la lueur du phare, déjà pâlissante, s'évanouit. Nous sommes en pleine mer... En route pour le cap Horn !

Deux matelots me remplacent au bossoir. — En ce golfe de Gascogne il faut y voir clair : les navires se croisent aussi nombreux que les voitures dans une rue de grande ville.

— Allons, dérive un peu d'ici !...

Et je vais dormir. Il me tarde d'être bercé...

VIII. — DANS LA BRUME

Ce matin, l'aube pâle a la tristesse d'un crépuscule d'hiver. La lumière commence de naître et j'éprouve, en montant sur le pont, un sentiment étrange, indéfinissable : de la joie et du chagrin se heurtent, se bousculent en mon âme. Je ne sais pourquoi, des larmes douces emplissent mes yeux.

C'est, voyez-vous, mon premier jour de mer. Hier, c'était le départ : soleil et chansons! Ainsi que les collègues, j'avais bu la « goutte », — largement... Mon sang bouillonnait, je n'avais peur de rien. Au contraire, ce jour, le boujaron d'eau-de-vie que me tend le bosseman, ne me tente pas. J'ai la... bouche de bois et tous les camarades ont mal aux cheveux. Leurs yeux sont rouges...

Je sais d'où vient ma mélancolie : je comptais sur le beau temps, ce gai compagnon, et la journée s'annonce brumeuse, froide. On aperçoit, à travers la grisaille, des formes indécises, noirâtres : ce sont des navires qui passent au large, pareils à des fantômes.

A tour de rôle, nous soufflons dans la corne de brume, — la sirène des voiliers, — et la cloche d'alarme tinte lugubrement.

Cependant le travail du bord — et il n'en manque pas! — secoue la torpeur générale. Les matelots retirent les bonnettes, silencieusement. Le cap'taine me donne un ordre :

— Au bossoir, garçon... Veille bien... sonne de minute en minute. Si tu vois quelque chose, préviens la vigie de misaine... qui le verra avant toi, sans doute.

La brise hale de l'avant. Nous louvoyons, virons de bord deux fois, de huit heures à midi. La première bordée, nous l'avons courue en virant vent devant; mais, ce coup-ci, la manœuvre a manqué et nous avons viré lof pour lof... Quelles manœuvres harassantes! Haler sur les bras des vergues, changer les amures, border les écoutes, ça n'en finit pas. Les hommes commencent à grommeler, entre leurs dents...

Deux jours que nous allons dans la brume, à l'aveuglette, les ancres prêtes, en cas d'un mouillage précipité. Les

matelots ne chantent plus du tout. Énervés par ce temps morose, très dangereux, ils sont devenus grincheux effroyablement. Pour un rien, ils m'envoient des taloches : ça les soulage un peu, ces pauvres gens ; j'empoche sans rien dire...

Nous ne quittons pas nos cirages ; on couche avec les bottes, pour être plus vite sur le pont.

La vie est d'un calme terrible, presque solennel. Le matin, sans un mot, muets comme les poissons d'alentour, nous lavons le pont à grande eau, puisée le long du bord dans les seaux à bosses. Ensuite, c'est le briquage de la chambre du cap'taine, confiée à mes soins ; puis le fourbissage, l'astiquage des cuivres : le compas, le chronomètre de l'habitacle et autres instruments de précision. Le navire est propre ainsi qu'au jour du départ.

Nous prenons le boujaron de tafia à six heures, et le café sitôt le lavage du pont terminé. Après la visite du gréement, vers midi, je dresse le couvert du cap'taine. Son menu et le nôtre ne font qu'un. Seulement, lui, le cap'taine, il mange dans de la porcelaine, tandis que notre vaisselle est en fer. Lard salé, morue, pommes de terre ; pommes de terre, morue, lard salé... et du biscuit « jusqu'à la gauche ! » Nous le faisons tremper auparavant.

Par repas, nous avons droit à un quart de vin et au double d'eau douce. J'ai quelquefois terriblement soif. Tant pis : il faut se contenter de la ration.

Et dire qu'il y a des individus, à terre, qui se lavent les pieds dans des cuvettes pleines de bonne eau claire !...

IX. — L'ÉPAVE

La brume persiste — une brume à couper au couteau... Nous sommes exténués. On ne dort guère, la nuit. Des vapeurs nous frôlent, monstrueux en cette demi-obscurité. Leurs sirènes ont des mugissements sourds et prolongés, semblables au grondement lointain du tonnerre, ou éclatent tout à coup, là, tout près — et c'est épouvantable, sinistre, cette clameur soudaine.

Les règlements internationaux, dit-on, imposent aux steamers des allures modérées dans le brouillard. Eh bien! voyez celui-ci : un anglais, sans doute. Rasant notre tribord arrière, il passe, beuglant et foudroyant, emporté par une vitesse de quinze nœuds. Le gui d'artimon en frémit encore... Oh ! malheur à la barque de l'humble pêcheur ! Il paiera cher d'avoir voulu gagner le large. Placée en travers, sa chaloupe serait coupée en deux — un rasoir dans du beurre — et le forban moderne continuerait sa route, l'étrave à peine écorchée. Pas de : *Stop !*... Rien — ou, peut-être, dans le souffle rauque et chaud passant au-dessus du malheureux pêcheur, un blasphème, une injure... Et tout sera fini...

Ce troisième jour, vers la tombée, un peu de soleil tremble sur l'eau, timidement, semant des taches d'or pâle dans l'immense solitude grise. Au loin, perçant la muraille triste et violacée, deux feux scintillent, phares ou vaisseaux. Les vagues huileuses semblent vomir, rejeter, les unes sur les autres, en hoquets maladifs, leur eau grasse, pesante. Cette mer épaisse, silencieuse et farouche, est comme de la tempête au repos, hypocritement clémente, rêvant d'épaves. C'est de la tourmente endormie, à peine, un œil ouvert, guettant la brise pour s'écheveler en furie, briser, anéantir... Je me représente bien, maintenant, je vois ce que j'ai lu ou entendu dire tant de fois : le calme terrible précurseur des tempêtes... Et cette écume bleuâtre, aux reflets verts, n'est-ce pas qu'elle ressemble, hideusement, à de la chair de noyé?... Un vol d'oiseaux, courant sur des haillons de nuées, me fait dresser la tête, en une appréhension vague de malheur. Cependant, formidable et doux, l'Océan continue de nous bercer tendrement, d'un incessant et grave roulis...

— Une épave, par bâbord devant !... Veille à crocher dedans !...

Nous nous précipitons.

— Amène les gaffes, les grappins !...

L'épave vient à nous, noire, informe. La voici en travers de l'étrave. A cheval sur le beaupré, un matelot essaie de passer dessous un bout de drisse. Affalé par les haubans du bout-dehors, une jambe dans l'écubier de bâbord, un autre lance sa gaffe, tel un harpon.

Après de rudes efforts, l'épave est à nous. Au premier moment, ça n'exprime pas grand'chose, ce morceau de bois rond, autour duquel pourrissent des morceaux de toile, des cordages...

Attentivement, le cap'taine examine :

— C'est un mât de flèche... cassé au ras du racage. Il a fallu un rude coup de vent...

C'est tout : laconique, mystérieux, sinistre.

Seule, la brise, plus âpre dans la nuit descendue, semble gémir quelque marche funèbre...

X. — BINIOU

Biniou, vingt-quatre ans, né à Quarraix, en Finistère. Pour le présent, gabier à bord de *la Réunion*, où, sans lui, je serais mort de tristesse. A fait son service dans l'escadre du Nord, et médite de se marier contre la fille du sacristain de Belle-Isle-en-Mer, — port et commune du Palais.

C'est en ce port qu'un soir de septembre, par forte brise de noroît, il alla, tout seul en un canot, sauver ledit sacristain qui se noyait dans une embarcation à voile malmenée par la rafale. Un service en veut un autre :

— Tu m'as sauvé la vie, — dit noblement le sacristain ; — je te donne ma fille... quand tu seras maître d'équipage.

— Entendu !... Mais si on allait boire la goutte ?

— C'est moi qui offre, — répliqua le sacristain.

Deux heures après, le sauveteur et le sacristain rentraient dans un état voisin de l'ivresse. Le lendemain, Biniou se confessa et embarqua à bord d'une goélette qui mit à la voile le jour même. Depuis, il n'a pas revu le sacristain, — dont il n'a jamais vu la fille ; — mais il parle constamment de son beau mariage. Il en rêve quelquefois. Voilà Biniou, côté du cœur.

Mais Biniou a un autre côté, celui de l'esprit. Il a beaucoup d'esprit.

Ainsi, hier soir, une idée lui est venue, — une idée très originale. Il a enduit intérieurement d'une épaisse couche de

goudron le pantalon du bosseman. Puis, après avoir replacé le vêtement à la portée de sa victime, — laquelle dormait profondément, — il est venu nous confier la chose. Aussi, ce matin, quand le maître d'équipage monte sur le pont, à l'heure du lavage, nous rions sous cape. Et il y a de quoi ! Le pauvre bosseman a « envergué » son pantalon sans regarder au fond. Tout d'abord, il ne s'est aperçu de rien : son caleçon empêcha le contact direct. Mais, à présent, il sent, tout le long des jambes, le goudron gluer sa peau. Et ça le pique, ça le démange. Il a des contorsions d'un comique merveilleux. Biniou, derrière la brigantine, étouffe, à force de rire.

Le bosseman, en proie à une fureur terrible, nous menace de ses foudres :

— Je vous serrerai la vis, tas de chameaux !...

Le cap'taine, la pipe entre les dents, demande quelle est la cause de tout ce tapage :

— Qu'est-ce qu'il y a, mon vieux bosseman ?

— Il y a, cap'taine, que ces forbans m'ont f... du goudron dans ma culotte...

— Ça, c'est une sale blague !

Et le cap'taine, toujours flegmatique, remonte sur la dunette. Le bosseman, légèrement déçu, — il pensait que le cap'taine allait nous pulvériser, — va changer de pantalon. C'est ce qu'il a de mieux à faire.

Mais qu'a donc Biniou ? Dieu, qu'il est rouge ! On dirait qu'il vient d'être frappé de congestion. Non, c'est moins grave : en riant, Biniou a avalé sa chique...

XI. — QUELQUES BOURRADES

Je croyais, très naïvement, qu'il n'y avait, une fois au large, qu'à se laisser bercer par la brise légère et la vague plaintive. Je pensais même qu'en toute justice un mousse devait se borner à balayer le pont, le carré des officiers, le poste des matelots, à aider le cuisinier dans la confection de la « tambouille » quotidienne. J'ai, sans doute, mal compris les renseignements qu'on m'a donnés.

D'abord, la cuisine, dont je devais si peu me soucier, devient ma principale corvée. Le cuisinier donne des ordres; je les exécute, mais en dépit du bon sens, paraît-il. Ce cuisinier a le mal de mer depuis le départ et se traîne lamentablement sur le pont. Rien qu'en le regardant, l'envie de vomir me prend : il est repoussant. Le cap'taine enrage. Il y a de quoi, vraiment. Cet homme, embarqué à raison de quatre-vingts francs par mois, est impropre au service. Il avoue n'avoir jamais navigué; cet aveu tardif rend le cap'taine fou de colère. Et c'est moi qui suis chargé de nourrir la population du bord, — moi, qui ne sais même pas éplucher une pomme de terre. — Triste Vatel!

Pourtant, de mon mieux, mais fort stupidement, je m'acquitte de la redoutable mission. Je suis l'objet des caresses les moins délicates; chacun me prend à partie et tous me tombent dessus. Les matelots éprouvent grand plaisir à me brutaliser. Même Biniou, l'ineffable Biniou! Cet homme est un simple, un impulsif, sans méchanceté, mais fort comme un bœuf: il lui plaît de le démontrer souvent.

XII. — GOÉLANDS

Nous « pêchons » des goélands : les marins se régalent de leur chair, qui a le goût du poisson.

Ils volent en inclinant leurs ailes blanches, se posent, gracieux et fiers, dans les agrès. Puis, poussant leur cri sauvage, ils plongent sur la ligne traîtreusement filée du bord. De leur bec fin ils happent l'appât et, tout aussitôt, leurs jolies ailes s'agitent désespérément, cependant que les marins, les halant vivement, les jettent sur le pont « pour les étourdir ». Bien souvent, la petite chose ailée fixe des yeux d'horreur sur l'homme, cette bête, cette sale bête... Devant la cuisine, une mare de sang s'étale.

D'autres encore, d'autres accourent du fond de l'horizon, plus rapides que la brise. Le danger semble les attirer; le bonheur est là-haut, mais il faut vivre, et c'est pour vivre qu'ils descendent, en courbes obliques, des contrées sereines où indéfiniment ils peuvent aller. Ils se reposent parfois dans le

creux d'une lame, puis s'élancent en criant. On croirait qu'ils savent tout ce qu'on pense, tout ce qu'on dit, tout ce qui se passe en mer. J'aime les goélands dans le ciel immense...

— Tonnerre de Dieu! qu'as-tu à loucher sur ce goéland?... Amène-toi ici voir un peu comment on les étripe, mademoiselle le Parisien!... Tiens, mousse, regarde : une, deux..., couic! Ça y est!...

Ils sont féroces. Mais j'en verrai bien d'autres!

— Veux-tu te dépêcher à m'étriper ce goéland?...

— Je ne sais pas...

— Tu sais pas?... Eh bien! t'en mangeras pas!...

Je ne dis rien, mais c'est ça qui m'est égal, de n'en pas manger!

XIII. — BINIOU SE FACHE

Pas de gros incidents depuis que la côte a disparu. Un temps quelconque, ni bon ni mauvais; les lames sont longues et la brise est molle. On gouverne « à la lame », par de savantes embardées, parce que *la Réunion* fatigue beaucoup quand elle heurte les flots trop brusquement. Ce matin, des nuages qui vont crever en eau étendent dans le ciel leur manteau gris sale. La pluie tombe, notre gaieté aussi. Je me suis levé avant le jour.

Dans le poste d'équipage, les hommes de quart en bas reposent sans se séparer de leurs vêtements mouillés : on est obligé de sécher les habits à la chaleur de la bête.

Saucé dans les grands prix, — selon son expression, — Biniou vient rôder autour de la cuisine; il veut, malgré moi, mettre ses chaussettes dans le four. Je résiste. Biniou n'est pas content.

Il cause avec son ami Minther; de quart en haut, ils viennent, entre deux manœuvres, à l'entrée de la cuisine, parler du temps qu'il fait et pronostiquer celui de demain.

— Chien de métier, sale temps! — grogne sourdement Biniou.

Et Minther, en écho, réplique :

— Sale temps, oui! chien de métier!

— Pluie de malheur ! — reprend Biniou. — Si, seulement, j'avais des bottes neuves !...

— Comment, Biniou, tu n'as pas acheté un cirage et des bottes, avant de déraper ?

— Eh ! non... J'ai bu mes avances... Cette sacrée mère Cabillaud n'en fait jamais d'autres !

— Le fait est, mon vieux Biniou, qu'à La Rochelle on se la coulait plus douce : pas des masses de manœuvres, point de « pare à virer » pendant la nuit ; et du quart en bas, tant qu'on en voulait, hein, Biniou ?

— Pour sûr ! Sans compter les agréments du sexe. On s'offrait sa petite connaissance...

— Tu as une connaissance, Biniou ?

— Parbleu !

— Une jeunesse ?

— Pardi !

— A La Rochelle ?

— Tiens !

— Plaît-il ?

— A La Rochelle, oui.

— Voyons, Biniou, et ta fiancée de Belle-Isle-en-Mer, la fille du sacristain ?...

— Ce n'est pas la même chose.

— Sacré Biniou !... Et elle t'aime, la petite ?

— Certainement... Une gaillarde joliment taillée pour la course ; elle a une paire de bossoirs d'avant... je ne te dis que ça !

— Et son nom ?

— Eulalie.

— Hein ?

— Eulalie, oui.

— Non, mais ça devient farce !...

— Pourquoi ?

— C'est que, mon vieux Biniou, j'ai, moi aussi, une connaissance à La Rochelle. Eh bien ! figure-toi... non, mais ce que c'est farce !... figure-toi qu'elle aussi se nomme Eulalie !

— Ça, c'est pas ordinaire, par exemple !

— Mais où est-elle amarrée, Biniou, ton Eulalie, à toi ?

— Dans la rue des Saints-Pères.

— Bah !

— Oui, près de l'encan.

— Pour le coup, ça c'est raide !... La mienne aussi, Biniou, demeure près de l'encan, dans la rue des Saints-Pères.

— *Ma doué !...* Mon Eulalie, à moi, elle est marchande de sardines, au numéro 2, au rez-de-chaussée...

— Biniou !...

— Minther ?...

— Te f... pas de moi !

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Ton Eulalie, c'est la mienne !

— De quoi ?

— Oui, la mienne... Biniou, tu n'es qu'un vantard et un rien du tout...

Heureusement qu'il faut carguer les perroquets : les deux amoureux vont se calmer dans les airs. Quand ils reviennent, les visages ont repris leur sérénité.

— Alors, tu disais, Biniou, que le plus beau cotillon du monde ne vaut pas un quart de rhum ?

— Oui, Minther, je disais ça. Ta patte, vieille carcasse !...

— La voilà, Biniou...

Et moi, dans ma cuisine, je murmure :

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa...

— Qu'est-ce que tu chantes, mousse ?

— Rien, Biniou !...

— Tâche moyen, graine de forban, de poser ta chique et de faire le mort...

Posons la chique... Mais ça n'empêche pas que

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa ;
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre...

XIV. — MA PREMIÈRE TEMPÊTE

Un matelot qui n'aurait pas fait naufrage ne serait pas un vrai mathurin : il n'est pas indispensable d'avoir été mangé par des sauvages, dévoré par des squales, mais il faut abso-

lument prendre un bain dans la « grande tasse ». Pour être sacré mousse, il suffit, simplement, d'essuyer « un coup de torchon ». C'est ce que je viens de faire.

Comment cela s'est passé ? Voici, en deux mots :

Un orage subit. Sa voix mugissante nous racontait des choses terrifiantes : — des histoires à dormir debout !... Et, de fait, nous avons passé la nuit à manœuvrer, sans pouvoir « clouer » l'œil. Notre trois-mâts dansait. Les flots exaspérés lui battaient les flancs. Des ténèbres intenses nous oppressaient. Et j'avais presque peur au début. Mais, à la fin, je m'y suis habitué.

Les matelots couraient éperdus. Seul, fumant sa pipe sans émoi, le cap'taine se promenait tranquillement sur la dunette. Il ne s'arrêtait que pour donner des ordres d'une voix brève, métallique.

Les huniers, les perroquets, claquent dans le vent. La mâture frémit. Je serre les dents, car j'ai froid jusqu'à la moelle des os.

L'écume aveugle. Quand je lève les yeux, j'entrevois de vagues silhouettes, des hommes sur les vergues. Je ne les regarde pas longtemps : on m'envoie les rejoindre. C'est bien dur de bourlinguer si haut, dans cette débauche du noir et du vide.

Enfin, les huniers et les perroquets sont rabantés. Nous descendons.

— Parisien ! J'ai laissé ma chique dans la grand'hune. Va me la chercher !...

C'est ça qui n'est pas drôle, risquer sa vie pour une chique de tabac !... Je monte, tout de même, en maugréant :

— Si jamais je rembarque à bord d'un voilier, je veux bien être pendu !

Serment d'ivrogne, sans doute !...

J'ai beau inspecter la hune, je ne trouve pas la chique du matelot. Je redescends.

— Et ma chique ?

— Le vent l'a emportée...

— Va me la chercher !

Ah çà ! est-ce qu'il veut me tuer, ce maudit gabier ? Non, mais, furieux d'avoir perdu sa chique, il me colle sa botte où

j'ai accoutumé de la voir s'appliquer. Je roule sur le pont, dans l'eau. Une autre botte me relève... et je me secoue à la manière des chiens : mes hardes ne sont plus qu'un tas de chiffons mouillés.

On enfonce de plus en plus en d'insondables profondeurs. Ce sont des renversements lourds : on se croit chaviré.

Et les heures s'allongent, indéfiniment.

Les vagues hautes courent, monstrueuses, dans les ténèbres. Elles se battent entre elles avec force et nous éclaboussent rageusement.

— Parisien !

Oh ! mon Dieu, quoi encore ?

— Qu'est-ce qu'il y a, cap'taine ?

— Va te coucher. Demain, à cinq heures, tu serviras le café.

Demain ?... Mais c'est dans deux heures, sapredieu ! Il est trois heures du matin : à peine une bouchée de sommeil, moi qui dors si bien !... Je sens déjà les bottes des matelots qui me réveilleront amicalement : « Allons, mousse, debout !... — Rrrooon... — Entends-tu, ratatouille ?... »

Voilà, exactement, ce qui se passera dans deux heures. Je descends, cependant, et ma tête alourdie de sommeil se heurte contre les hamacs. Je suspens, silencieusement, mes habits, mes bottes. Puis, une, deux !... plus leste qu'un singe, me voilà dans ma niche... D'ici, la houle gronde avec moins de fracas, plus sourdement. Elle me jette, voyez quelle insolente ! de tribord à bâbord, mais je ne lui en veux pas. Je m'endors bientôt, et les toupies d'Allemagne n'ont jamais mieux ronflé. Le navire peut sombrer : je n'entendrai rien...

XV. — A SERRER LES CACATOIS...

— Allons, mousse, debout ! debout !... A serrer ton cacatois !...

C'est l'ouragan. Les voiles jettent des cris rauques, giflées par le vent et la pluie qui rendent les ténèbres affreuses. Je sors de ma couchette, incrustée dans la masse du navire

dont les cordages sifflent lugubrement, comme les cyprès mornes au sein des nécropoles. A peine vêtu, je monte sur le pont et, tout de suite, grimpe à tribord pour serrer le petit cacatois qui claque, cargué, en haut de la misaine. C'est pas drôle. Les haubans, distendus, dansent ainsi que des hommes ivres; des enfléchures cèdent sous les bottes. Solidement, je me cramponne aux galhaubans goudronnés.

— Tiens bon dessus !...

Des colonnes d'embruns tourbillonnent en tumulte et la mer est une nappe d'encre soulevée. Pas d'étoile. Les feux du navire sont imperceptibles. Il y a de l'abordage dans l'air.

Je me hâte, traverse la hune au milieu des agrès échevelés qui me flagellent. Me voici près du petit hunier gonflé de brise et, bientôt en sueur, le perroquet passé, j'atteins le petit cacatois dont les bras de vergue se prolongent dans l'opaque. En rampant, je me glisse sur la vergue et l'étreins dans mes bras; mes bottes touchent à peine le cordage mal tendu en marchepied. Brusquement, je saisis la voile... Le vent hurle plus fort, lutte directement avec mes faibles doigts, et son haleine glacée me cingle le visage. C'est une mêlée silencieuse. La toile a des claquements secs ou des froissements de jupe. Mes mains rampent, elles aussi, cherchent, se heurtent en des chocs durs, s'ensanglantent, enlacent, laissent échapper... C'est terrible.

Farouche, isolé dans le ciel, tout en haut de ce mât, je sens une fureur qui tord mes nerfs :

— Je t'aurai !...

Et le vent semble glapir :

— Jamais !...

La voile s'échappe, fougueuse.

Cependant, morceau par morceau, je rabante tout le tribord du cacatois, jusqu'au couillard bouffi de vent et dont la toile garde, dans les ténèbres, une blancheur d'autel. On dirait des seins énormes...

Je redescends, lentement, encore tremblant de mon effort musculaire. Le petit cacatois est serré... Les matelots, en bas, bourlinguent. On borde plat les écoutes et, bâbord amures, *la Réunion* file au plus près du vent sur une mer de désastre.

Pour la première fois, malgré l'anxiété de cette heure, le cap'taine me verse « la double » de tafia.

— Mousse, ton cacatois est serré ?

— Oui, cap'taine.

— Solidement ?...

— Oui, cap'taine.

— C'est bien... Avale !

« C'est bien ! » le cap'taine a dit : « C'est bien !... » Oh ! que je suis content !

XVI. — MON CAP'TAINE

On l'appelle le « Grand-Mât », parce que le grand mât domine tous les autres. Et moi, le mousse, je ne suis même pas encore un petit mât de youyou !

On le respecte et on le craint. Sans lui, que ferions-nous ? Vieux, mais pas trop. On ne sait point son âge. Il me rappelle d'aimables vieillards assis sur les bancs du Mail, tout près de la mer bleue, aux portes guerrières de ma jolie Rochelle, devisant sur la politique et potinant sans malice : « Madame la générale ne sait pas bien monter son alezan... » Je les revois, en regardant mon cap'taine à visage de mime, glabre, un peu Pierrot, — Pierrot sérieux, désenfariné, grave, responsable, à figure austère. Son maigre visage, grand front, yeux durs, bouche déchirée dans les coins par des rides qui sont presque des entailles de sabre, — le vent a mordu là ; — son nez droit, fort, tout noir de vers, creusé de petits trous, de petits trous roses où pointent des poils raides, ses paupières en bourrelets, disent l'honnêteté brutale, l'inflexible volonté.

Mais il a un autre visage, — visage tragique qu'il doit « capeler » aux grands jours de branle-bas, dans l'effroi des tempêtes.

Je l'ai déjà vu, ce visage, une fois, l'autre nuit, pendant un orage... Il était effrayant.

Et, maintenant, quand je regarde mon cap'taine, une terreur folle me saisit... J'ai peur de cet homme qui dompte la mer, commande à ses flots... Le vent ? Ce n'est même pas un mousse, pour mon cap'taine. Qu'il soit debout, grand

largue, ou plein les voiles, mon cap'taine lui impose ses volontés... et mouille son doigt pour voir d'où il vient.

C'est lui, lui qui nous mène là-bas, si loin ! Je l'admire respectueusement. Je l'aime bien — et je tremble à sa vue. Je désire sa présence sur le pont, car, lorsqu'il n'est pas là, la mer est un abîme. Mais, quand il apparaît, je sens que nous voguons en pleine certitude...

XVII. — JE LAVE MON LINGE

Dites, madame, de dentelles toute cousue, et vous, monsieur, de linge blanc tapissé, avez-vous jamais lavé votre chemise ?... Non ?... Oui ?...

Eh bien ! que ce soit oui ou non, je parie que vous ne l'avez pas rincée dans la « grande tasse », comme moi j'ai dû le faire, au large, accroupi sur le pont, entre le grand ciel bleu et la mer sans fin.

A terre, les soldats ont la fontaine d'où jaillit l'eau douce abondamment. Ici, à bord de notre « carré », de l'eau salée, rien que de l'eau salée, dans laquelle nous mettons du bois de campêche. Les matelots sont habitués à ce genre de lessive, mais vous ne pouvez pas vous figurer combien j'éprouve de difficultés, moi, petit mousse de rien du tout, à rendre propres mes tricots et mes chaussettes.

C'est aujourd'hui dimanche. Repos complet. *La Réunion*, toutes voiles dessus, vogue vent arrière. Donc, pas de manœuvres en perspective. La brise n'a qu'à continuer de cette manière et le navire, tout seul, sans choquer ou embraquer une écoute, ira droit au cap Horn. Dès le matin, après le lavage et le briquage du pont, le cap'taine commande :

— Les hommes de quart en bas, à laver leur linge !...

Nous allons prendre, dans nos couchettes, les paquets de hardes sales. Les « anciens » — malins ! — ont mis leurs effets tremper dès la veille. Le bois de Panama remplace le savon et mousse dans les demi-barriques où mijotent nos vêtements. Morceau par morceau, on les prend à pleines mains, on les tord, on les aplatit... La crasse liquide gicle, épaisse et brune :

— Du jus de chique, Parisien !

Ça fait vraiment plaisir de la voir fuir, cette crasse, sous l'effort des poignets solides.

Sur le pont, en abord, dans la coursive, — et à bâbord, car tribord est réservé aux officiers, — nous dansons, pieds nus, dans les tas mous de vareuses et de caleçons, tels des vignerons de Bourgogne piétinant le raisin : on lave mieux avec les pieds qu'avec les mains. Il ne manque que les violons... Mais nous chantons à pleins gosiers, cela suffit.

— Allons, Parigo ! souque dessus...

— C'est-y comme ça, soldat de papier, qu'on lave son linge ?... Tiens, regarde, vois un peu...

J'apprends vite. Je ne puis donner tous les détails, mais sachez, blanchisseuses de terre, qu'au bout d'une heure notre équipement intime est blanc comme la conscience d'un nouveau-né. Et cela, sans brosses de chiendent : ça use trop ! De « l'huile de biceps » et de jarret, simplement... Bientôt, sur le cartahu tendu entre la misaine et le grand mât, notre lessive flotte, frémit à la brise...

XVIII. — LA DRISSE DE PAVILLON

Comment ai-je fait mon compte ? Ne sais pas, ma foi, mais j'ai « dépassé » la drisse de pavillon d'artimon. Elle gît sur le pont, à mes pieds, cette drisse de malheur, et, de l'œil, je mesure la distance qui sépare ce bout de filin emmêlé de l'extrémité du mât où il me va falloir le porter, le « repasser » dans la poulie minuscule ménagée sous la pomme d'or, si haut, si haut que pour s'y paumoyer on ne doit compter que sur ses mains, car les haubans s'arrêtent à dix mètres au-dessous.

— Vermine d'enfer !... Bon à pas grand'chose et propre à rien du tout !... Eh ben, mon salaud, te vas y aller, et tout de suite, repasser la drisse de pavillon... Allez ! paumoye-toi...

D'abord, ça va bien. Mes pieds nus se posent légèrement sur les enfléchures de haubans. J'escalade la hune, me campe sur le racage, les mains enlacées autour du mât. C'est là, maintenant, qu'il faut se montrer.

Vingt dieux! Ce n'est pas du vertige, à vrai dire, mais quelle impression de suspendu dans le vide fait éprouver ce mât galipoté dont la couleur jaune, très vive, éclate, tranche nettement sur le magnifique azur des flots et des cieux!... Et ça glisse! Le mât est soigneusement suifé. J'ai beau serrer les cuisses, je coule...

D'en bas, s'élèvent des huées :

— Oh! oh! Parisien!... T'iras pas jusqu'au bout.... Hardi! mademoiselle!... souque dessus!...

J'avance... et je glisse. Dieu, que j'ai chaud! Le roulis, en haut, s'exagère : à chaque coup de lame, le mât de flèche oscille éperdument. J'ai plutôt souci de ne pas dégringoler que de grimper. Je me balance, anxieux.

— Eh ben, quoi?... Ça va pas?... Faut-y te pousser?... Tu sais? tu ne mangeras les fayots que lorsque t'auras repassé la drisse...

Encore quelques brassées. Mes membres s'insensibilisent. Une sueur affreuse me refroidit le corps. J'ai peur de tomber, de larguer tout, malgré moi... Je n'entends, si haut dans le ciel, que les battements, la furieuse galopade de mon cœur, l'effort quasi héroïque des muscles pas entraînés, et mes os craquent, et mes nerfs se tendent, à se rompre d'un coup... Mais je veux y arriver. Encore un peu. Hardi! moussaillon... Je me hisse, péniblement, dans le vide, dans l'inconnu...

Je ne suis qu'à mi-chemin. Je frémis... Pourrai-je aller plus haut? Je râle, mordieu! Du sang me vient aux lèvres. Ma chair est un chiffon trempé. Haletant, je lance un regard désespéré vers la pomme du mât. Elle étincelle, la bougresse, sous les feux du soleil, — inaccessible comme une étoile. De rage, mes yeux se détournent et s'abaissent vers l'abîme ouvert en grand. *La Réunion,* d'ici, a l'air d'un canot...

C'est, à cette heure, du vrai désespoir. Ma peau brûle de ce frottement incessant contre le mât.

Un sursaut furieux! Genoux et poignets y vont de toute leur force. Je fais donner la garde...

Dans le silence, pour moi tragique, de ce jour calme, les ricanements des mathurins sifflent et me fouettent.

— Montera... Montera pas!...

Hahahan!... Du fond de mes yeux ensanglantés, je vois...

et je touche, enfin, la pomme du mât. De tout ce qui me reste d'énergie, je clame, joie et colère :

— Ça y est !...

Je passe la drisse, fixée dans ma ceinture, en dehors de tous les agrès, l'enfile dans le ria, et, mort quasiment, bras et jambes entortillés autour du mât, je glisse, pour de bon, cette fois. Le bois en fume ! Des étincelles jaillissent presque ! Ma peau se marbre de brûlures.

— Sacré Parisien !... T'as au moins foulé ta rate, hein ?...

Non, je ne me suis rien foulé, mais je suis fourbu. Je m'affale, écrasé...

XIX. — LES « MARCHE-OU-CRÈVE »

Oh ! ce matin, au réveil, un grand besoin de tendresse me fait bondir le cœur. J'ai les yeux humides en contemplant la mer ; je l'aime plus follement que jamais : je l'aime de tout l'amour que j'ai pour la vie, de toute l'affection que j'ai pour moi... Un désir impérieux me prend de la baiser, à pleines lèvres, et je puise, au long du bord, sous le vent, en un seau à bosses, un peu de ce bleu ensoleillé. Et je bois...

— Mais qu'est-ce qu'il a ? Il est fou !...

— Ohé ! Parisien !... ne te gêne pas ; vas-y carrément. Bois tout, ça ne coûte rien !...

Honteux — comment leur expliquer ? — je m'enfuis à l'arrière. Pourtant, à ma vive surprise, les plaisanteries s'arrêtent subitement.

Et j'entends .

— C'est un « Générale ».

— Mais non, t'es fou ! C'est un « Messageries », le *Matapan* ; je reconnais sa misaine...

— De quoi, un « Messageries », ça ? C'est un « Marche-ou-Crève » de Dunkerque, le *Montevideo*...

On aperçoit, en effet, un point noir à deux ou trois milles. Le cap'taine, dont la longue-vue est braquée dessus, s'écrie soudain :

— C'est le *Valparaiso*, des « Marche-ou-Crève ».

— Les « Marche-ou-Crève » ?...

— Eh ! oui, mousse, « Marche-ou-Crève »... Espère un peu, mon garçon, tu feras la connaissance de cette Compagnie, et tu m'en diras des nouvelles !...

J'apprends, par le second, que ce qualificatif brutal s'applique à la Compagnie des Chargeurs-Réunis. Il paraît qu'on y est très bien payé, mais il faut peiner dur et longtemps. Ce sont des navires qui font à peine escale ; aussitôt arrivés, ils débarquent la cargaison, et nuit et jour. Pendant la traversée, les matelots travaillent dans les soutes à charbon. De plus, ce sont des bâtiments dont le pont est toujours impraticable : de France en Amérique, ils transportent des centaines d'émigrants, et de Rosario à Dunkerque, ils entassent des moutons. Les manœuvres, par temps calme, sont très pénibles à travers cette cohue ; s'il y a gros temps, les hommes ne peuvent se débrouiller parmi les parcs à bestiaux construits jusque sur la dunette, au milieu de ces pauvres bêtes éperdues que le tangage et le roulis culbutent. Ce sont, alors, des blasphèmes de matelots empêtrés, des commandements, des coups de sifflets d'officiers impatients, le vacarme de la machine et mille bêlements plaintifs que le bruit des vents et des flots couvre sans pitié. Quel aria, dans un coup de chien, quand un bon grain secoue la carcasse du navire ! Les moutons, enlevés par les lames hors des parcs, se pressent, fuient de tribord à bâbord, de l'avant à l'arrière... Si l'un d'eux, rendu complètement idiot par l'embrun qui l'aveugle, imite l'ineffable Gribouille, se précipite à la mer, tous les autres le suivent, ô Panurge ! Et ce n'est point petite besogne que de les maintenir. Mathurin doit donc manœuvrer le bâtiment et faire le berger. Ça ne l'amuse guère ! Voyez-vous ces hommes, au milieu de deux ou trois cents moutons affolés, obligés, en pleine nuit, de courir sur le pont, fouettés par les paquets de mer ?

Voilà pourquoi on appelle les Chargeurs-Réunis des « Marche-ou-Crève ». Cependant les matelots s'accordent à reconnaître que la nourriture y est plus abondante qu'ailleurs. On y donne la double ration de vin et de tafia, depuis le jour du départ jusqu'à l'arrivée. Et ça, voyez-vous, c'est une attention délicate : le matelot, brave homme, est sensible à ces marques de haute considération.

XX. — UNE HEURE DIFFICILE

Nous sommes loin. La côte du Portugal est sur bâbord. Je suis battu tous les deux jours environ, pour une foule de raisons, mais surtout parce que je lis des livres sérieux : ce ne sont pas des « histoires ». Les matelots se sont fâchés. L'autre jour, j'ai eu la maladresse insigne de leur répondre :

— Mes livres ne vous amuseraient pas.

— Crois-tu qu'on est plus bête que toi ?

— Mais non, ce n'est pas ça... Enfin, tenez, en voici un : *l'Ingénu*.

— De qui qu'c'est ?

— De Voltaire,

— C'est pas un type connu... T'en as pas de Paul de Kock ?

— Non...

Ce matin j'ai cherché mes livres. Hélas ! les matelots ont allumé leurs pipes avec mes vrais amis. Je sais bien qu'en me plaignant au cap'taine j'obtiendrais justice. Mais quelle vie, après !... Je préfère ne rien dire, dévorer mes larmes silencieusement. Les matelots sont plus beaux dans les livres — et ceux qui les écrivent n'ont, bien sûr, jamais été mousses...

— Tu vois ? comme ça... Veille à gouverner au sud-suroît tant que tu pourras, sans mollir. Tiens raide ta barre au vent, ne lofe pas et ne laisse pas trop arriver. Cherche le vent, serre-le au plus près. T'entends bien ?

— Oui, cap'taine.

— Bon. Veille maintenant à ne pas faire faséier. Tu vois le point d'amure de la grand' voile ?... Eh bien ! va comme ça... du vent dedans, t'entends ?

— Oui, oui !

— Si tu ne gouvernes pas bien, tu vois ce raban ?

— ... !

— Tu le vois ?... Dis-toi que t'en auras dix coups bien appliqués si tu ne files pas droit comme je t'ai dit. Hale ta barre au vent...

— Oui, cap'taine.

— C'est pas de dire « oui » comme un imbécile. Hale ta barre que j'te dis... encore... là. Mollis un peu, maintenant... Plein les voiles, timonier!

Le cap'taine me laisse enfin. Il va sur l'avant. Midi flambe au zénith. L'équipage déjeune dans le poste. Je remplace l'homme de barre pour une heure : je suis timonier intérimaire. C'est, du reste, la première fois que je tiens la barre. Je suis très ému en pensant au point d'amure de grand' voile qu'il ne faut pas laisser dégonfler. S'il se dégonfle, malheur à moi ! Je ne serai plus dans le « lit » du vent et ce sera le diable, ensuite, pour m'y remettre ! Point d'amure, point d'amure, tu m'ennuies beaucoup !...

— Plein les voiles, timonier !...

Du vent dedans, toujours, ce n'est pas si facile ! Et cette brise de malheur le fait exprès, sans doute, avec ses sautes ridicules. Allons, bon ! voilà maintenant que j'ai le cap au sud... Dépêchons-nous à lofer un peu ; j'ai trop laissé porter... Oh ! ces voiles !... elles grelottent à présent : j'ai trop lofé !... Il n'y a plus un souffle dedans et le navire est étale... Plus de vitesse ; je suis masqué !... Mille millions de sabords, si jamais le cap'taine...

— Sacré cochon ! veille à gouverner !

Voilà bien ce que je craignais.

— Si t'es pas f... de tenir la barre proprement, que veux-tu que je fasse de toi ?

— ... !

— Non, mais, dis voir un peu : que veux-tu que je fasse de toi ? Te coller par-dessus bord ?... C'est pourtant pas difficile, bon Dieu de bois ! de gouverner au plus près du vent, avec ce navire : un vrai poisson... Tâche de faire mieux attention, sans quoi t'auras de la bouline sèche, mon garçon... Méfie-toi !

Le cap'taine s'en va, grognant et gesticulant... Et l'homme de barre qui ne revient pas ! Il prend son temps, l'animal. J'ai peur de laisser, tout à l'heure, le gouvernail dans de mauvaises conditions. Encore les voiles qui font leur floc-floc désespérant. Jamais je n'arriverai à éviter les dix coups de raban sur mes fesses. Je les serre instinctivement... C'est bête d'être sur un navire, en pleine mer : impossible de se sau-

ver; sans quoi... Allons, du courage! Faisons tout le possible; le bon Dieu fera bien le reste, s'il a quelque amitié pour les petits mousses...

Décidément, je n'ai pas de chance. Il vente de tous côtés à la fois... Je ne peux plus gouverner. J'ai le cap au sud-sud-est; l'aiguille du compas exécute une danse endiablée. Au propre comme au figuré, je perds la boussole. Oh! que va-t-il se passer?...

— Vaurien! saloperie de monde!... Ça tient la place d'un matelot à bord et c'est pas capable de gagner son biscuit! Espère un peu... Largue cette barre à Pierre et viens ici que j't'arrime les côtes... Viens ici, que j'te dis!...

Je ne bouge point.

— Ah! tu ne veux pas venir?... Tiens, graine de forban, compte-les!

Formés en cercle, les matelots regardent le cap'taine m'administrer une « dégelée » de coups de garcette, « que la peau du dos m'en fera trente-un!... »

Je suis couché. Les matelots ont eu beaucoup d'esprit : ils m'ont appris, en rigolant, que j'aurais mieux fait d'embarquer à bord d'un yacht ou d'un transatlantique. Là, m'ont-ils dit, des officiers auraient davantage apprécié le très peu d'éducation que je dois à mes parents. Mais, bah! demain je vais m'appliquer, bien comme il faut... et ils reconnaîtront loyalement que j'ai du courage, de la bonne volonté. A terre, ne disaient-ils pas :

— Tu sais! faut pas te figurer qu'à la mer nous serons camarades comme dans le port. Le matelot de terre et celui de mer, ça fait deux. Mais faudra pas non plus te persuader qu'on veut te bouffer à la croque au sel. L'apprentissage est dur; mais, à la fin de la campagne, tu nous remercieras... Faut y passer, voilà tout!...

Bien sûr que ce n'est pas rose; mais, puisqu'il faut y passer, passons-y!

XXI. — LA CROIX-DU-SUD

La Réunion vogue assez rapidement, de flot en flot, vers le lointain cap Horn. Trois semaines après notre départ, au

milieu d'une nuit très claire, nous avons aperçu le feu de Porto-Santo, une petite île voisine de Madère. Quelques heures plus tard, la vigie de misaine signalait un grand voilier portugais cherchant un mouillage devant Funchal, le plus grand port de l'archipel. Ce n'était pas la route directe, nous voilà tout de même, à présent, dans la zone intertropicale; les voiles s'enflent régulièrement sous les constants efforts des vents alizés.

La vie n'est égayée ou attristée par nul incident. C'est monotone. La chaleur accable, déjà.

Les nuits sont magnifiques : tout ce que j'ai pu lire n'exprime pas ce que je vois.

A l'heure où la nature souffle, brusquement, sa chandelle et s'endort, dans son lit d'azur sombre que voilent les ténèbres, d'innombrables veilleuses parsèment l'immensité. Sabrant la nue d'un geste de feu, la voie lactée palpite. A l'occident, Jupiter brille, et la Croix-du-Sud, reine éblouissante, élève dans la profondeur australe son diadème étincelant. En semis ardent, des bolides s'entrecroisent, vertigineux, et vont tomber, là-bas...

L'océan se ride à peine. La brise passe en rêvant, légère comme un soupir : celui du monde endormi. De primitifs organismes, groupés au fond des eaux, illuminent la mer, et Biniou prétend que les populations sous-marines organisent une fête vénitienne en notre honneur...

— Hein ! Parisien, t'as jamais vu ça ?...

Les matelots ne rêvent pas, eux. C'est beau, évidemment, mais ça ne vaut pas un bon plat de légumes frais. La moindre côtelette ferait mieux leur affaire...

XXII. — LA LUNE EN PLEIN MIDI

Des jours et des jours... Nous continuons notre promenade à travers la plaine bleue, en compagnie d'oiseaux charmants. Les alizés font tressaillir notre beau pavillon tricolore qui flotte, gracieux et fier, à la corne d'artimon.

Dans la tiédeur humide de cette matinée tropicale, saturée d'aromes vivifiants, je songe que *la Réunion* est un pays flottant, et que nous sommes un petit peuple étrange. Ce n'est pas une république, mais une sorte de royauté constitutionnelle, dont le cap'taine est le chef incontesté. C'est un bon roi, un brave homme de roi peu connu dans l'histoire; il fume la pipe avec une majesté simple et offre souvent du tabac à ses sujets. On l'adore...

Rude école que la mienne, mais, au grand air, la vie est si belle dans le large souffle du ciel libre!... J'aime la mer, et je déteste franchement les matelots... Allons, je souhaite d'oublier les tours pendables qu'ils me jouent continuellement.

Ici, tout ou rien : de la haine ou de l'amitié — au grand jour. J'aime mieux ça...

J'ai des idées baroques, ce matin. Pieds nus, en arrosant et en grattant soigneusement le pont, je rêve... Je rêve de corsaires, de sauvages, de belles reines qui devraient m'aimer, qui doivent m'aimer, — et de combats héroïques, d'abordages glorieux. Je crois à la vie, aux amours éternelles, aux amitiés sans trahison...

— Parisien de malheur! t'as pas fini de regarder la lune en plein midi?...

XXIII. — BINIOU FAIT UN PLONGEON

Grâce à Biniou, — Biniou est mon protecteur le plus puissant, — j'ai ma part de rata, de poisson fumé et salé. On me donne même un quart de vin; il y a huit jours, quand je le réclamais, on me riait au nez. J'ai droit, pourtant, à ma ration, mais les matelots ont pour eux le droit du plus fort; ils boivent ma part. Biniou s'est indigné, l'autre soir : on n'a pas osé insister. Depuis son intervention, je suis comblé de faveurs; on ne me chasse plus du gaillard d'avant où se racontent, au crépuscule, de si jolies histoires devant l'immensité.

J'adore grimper aux mâts... quand la houle n'est pas trop dure. Car j'ai encore un peu de vertige, au cacatois.

Aujourd'hui, avant midi, le cap'taine m'a ordonné de grimper au grand mât pour aider Biniou qui travaille dans la hune. Je monte, très fier. On est très bien dans la hune. Le « berceau », endroit charmant, est assez large pour s'asseoir, s'étendre même. La brise me balance d'avant en arrière, de gauche à droite. Pour un amant de la solitude et du rêve, la hune est merveilleusement placée : là, tout ce qui se passe à bord disparaît, — à moins qu'on ne regarde par le trou du chat. — Je ne perçois plus qu'indistinctement les voix perdues dans le bruit des vagues, les murmures du vent, les clapotements de la voilure. J'éprouve un plaisir inouï à me trouver là, pendant quelques minutes, en compagnie du pacifique Biniou.

Mais qu'y a-t-il, grand Dieu? Je ne vois plus Biniou. Il vient de me fausser compagnie subitement; j'entends des cris, des appels...

— Un homme à la mer!

Biniou est tombé! De la hune, je le vois qui barbote dans le sillage, à la longueur d'un câble.

— Pare à virer!...

On masque les voiles; le navire s'arrête. Les hommes penchés sur le couronnement jettent des bouées; d'autres affalent la baleinière.

La brise, heureusement, est maniable. Biniou, excellent nageur, remonte bientôt à bord. On le félicite...

— Tu es donc saoul, vieux sagouin?

— Qu'est-ce qui t'a pris, comme ça?

Biniou explique l'accident : une enfléchure a cassé, il ne se tenait pas aux haubans, les mains embarrassées par l'épissoir et le filin qu'il réparait; le plongeon fut inévitable.

— Tout de même, Biniou, ne t'amuse pas à te baigner comme ça sous les tropiques : les requins seraient trop contents!

— As pas peur, les gars!... j'ouvrirai l'œil maintenant.

Et Biniou va changer de hardes. Il n'est pas ému; sa chique — son inséparable chique — n'a point quitté le tribord de sa bouche, où elle a coutume d'être chaudement blottie. J'ai eu, certainement, plus peur que lui.

XXIV. — PAQUEBOT EN DÉTRESSE

Quelques heures après, notre départ de La Rochelle, un mât de flèche ; avant-hier, un canot flottant entre deux eaux... Ces faits, au large, sont significatifs, puissamment évocateurs :

— Y a eu un coup de vent, pour sûr!

Ce matin, autre chose. La vigie signale :

— Navire en détresse, tribord avant : ouvre l'œil au bossoir!

Et quel navire! Un transatlantique en panne, voyez-vous ça d'ici?... Oh! ce branle-bas, à bord de *la Réunion*, quand fut aperçu le vaisseau, errant à l'aventure. Nous étions pris de folie :

— Un transatlantique, mousse, entends-tu?...

C'était la terre, presque!... Aussitôt, le cap'taine mit le cap vers lui, appelé, du reste, par des signaux, sinon désespérés, du moins anxieux.

On approche, tout en causant à longue distance : toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sont hissées. A-t-il l'air assez nigaud, ce grand benêt de vapeur, sous ses voiles triangulaires et carrées, tout aussi empêché que s'il n'en possédait point! Ce que les matelots de notre fier trois-mâts, si gracieusement incliné sous la brise, en font des gorges chaudes :

— Regarde voir un peu ce chaudron, quelle figure!... avec ses morceaux de voiles que j'en aurais pas assez pour me faire un sac réglementaire!...

— Non, mais, manière de rire, suppose que c'est un navire *english* et que notre trois-mâts lui fait la chasse... Penses-tu, mousse, qu'il serait souqué dur et qu'on lui chatouillerait les sabords, malgré les deux tire-bouchons qui lui virent dans l'as de pique!...

Nous nous rapprochons du paquebot, non sans difficultés. On louvoie péniblement, toute la journée : le vent est mou. A la nuit, soudainement descendue, *la Réunion* parvient à quelques encablures du monstre immobilisé, ruisselant de lumière. Ses hublots, en triple rangée, sont pareils à des centaines d'yeux flamboyants.

Barre dessous et voiles masquées, *la Réunion* tangue et roule près de lui, moqueuse sous ses cacatois frémissants.

Le cap'taine fait mettre deux chaloupes à la mer : il se rend à bord du transatlantique. Je « nage » dans son embarcation. Pour la circonstance, débarbouillage à l'eau douce : quel luxe !... Le cap'taine arbore son grand pavois : chemise blanche, bottines, médailles de sauvetage et ruban de Crimée.

C'est un étrange spectacle, nouveau pour la plupart d'entre nous, que ces modestes canots allant, dans la nuit, porter secours au grand courrier impuissant. On a souvent besoin d'un plus petit que soi. Nous n'allons pas, je suppose, rafistoler sa machine. Tout de même, on fera pour le mieux... et d'après les ordres, au surplus. Le cap'taine a l'idée qu'on va nous confier la poste : *la Réunion* la donnerait au premier vapeur qu'elle rencontrera faisant route vers l'Amérique.

La mer est toute de silence troublant. En cette solitude grandiose, le colosse de fer, masse compacte en rumeur, a quasiment l'air de quelqu'un.

Des minutes s'écoulent, solennelles. Les embarcations filent, insensiblement, muettes et rapides, enveloppées en des langes de ténèbres.

Nous accostons. On affale l'échelle de commandement. Sur la dernière marche, un officier chamarré d'or.

— Pense un peu, des officiers de transatlantique, c'est pas de la crotte de chien !...

Le lieutenant doré reçoit le capitaine, de mise si simple, et le conduit près du commandant. Autorisation nous est donnée de grimper à bord : — règlementairement, nous devrions rester dans nos chaloupes pendant que le capitaine se rend au carré, en conférence avec le commandant et son brillant état-major.

A la cambuse, le premier maître d'équipage du steamer nous distribue la double ration de vin et de tafia.

— On se la coule douce, ici !

Le courrier *l'Armagnac* appartient aux Messageries Maritimes ; il vient de Bordeaux et se rend à Buenos-Ayres, par Lisbonne, Las Palmas et Dakar. Il y a huit jours, par forte brise debout, son arbre de couche s'est brisé. Depuis

ce moment, fatiguant beaucoup, le navire roule bord sur bord :

— Une barrique vide, quoi!

Un paquebot anglais lui a demandé plusieurs centaines de mille francs, pour le remorquer; le commandant de *l'Armagnac* a refusé la somme. D'ailleurs, c'est à peu près la route de Bordeaux à Buenos-Ayres : le commandant compte apercevoir bientôt un navire de sa compagnie.

Pendant le conseil tenu par les officiers, nous nous promenons sur le pont, encombré de bœufs, de moutons, de porcs et d'émigrants cosmopolites, à l'avant bien entendu; l'arrière, d'ailleurs, nous est interdit. Dans cette foule bigarrée, les fanaux électriques jettent des clartés crues, des lueurs livides.

Beaucoup d'Espagnols; les femmes sont en majorité. Leurs têtes encapuchonnées de châles multicolores reposent sur les cordages, aux pieds des mâts, sur les panneaux des cales. Ce sont elles, surtout, qui attirent les matelots de *la Réunion*... Biniou se flatte de parler toutes les langues. Il avise une émigrante espagnole :

— *Señorita a quitta España por ala America?*...

La *señorita* n'a pas l'air de comprendre, mais elle sourit avec gentillesse, incline la tête en signe d'assentiment.

Poignant souvenir que celui de cette soirée tropicale, entre le ciel et l'eau, où la brise est si tiède, la nuit si merveilleusement limpide: étendus sous les tentes, à l'avant, entre les chaînes d'ancres, le guindeau et les treuils à vapeur, les cages à poules et les parcs à bestiaux, parmi des barils de goudron et des pots de peinture, les pauvres émigrants, d'Espagne et d'Italie, et de partout enfin, maugréent, pestent contre l'inaction du navire, contre leur mauvais sort! Quelques-uns sont en prière, à genoux le long des bastingages, la figure tournée vers la lune, cette gueule d'or qui ricane...

— Huit jours de perdus! — gémissent les émigrants.

Ils sont tant pressés d'aller là-bas, en cette Amérique du Sud moins enflammée que leurs cerveaux! En dix ans, on y gagne des millions...

« *Partenza per Buenos-Ayres!* » chantaient les Italiens en quittant leur village. Et ils sont partis, convaincus, emportant

avec soin, dans un mouchoir, le morceau de terre natal arraché au jardin qu'on a vendu. Cette motte de gazon, c'est la patrie absente; sur elle, pendant les nuits, au grand vent du large, ils reposent religieusement la tête. C'est un talisman.

Grisés par des récits de gains rapides, sollicités par l'appât de l'inconnu, ils se sont embarqués résolument, et gaiement, — ce qui est plus triste, — sur ce paquebot où il fallut les encaquer ainsi que des harengs... Mais qu'importe l'entassement, l'horrible promiscuité! Personne n'aurait voulu attendre un autre navire moins encombré. Manquer le départ de celui-ci, c'eût été manquer la fortune!...

Quelle vie les attend et quelle existence mènent-ils déjà! Ils dorment tous sur le pont: dans la batterie on leur a dressé, à même le faux-pont, des couchettes, mais la chaleur y est insoutenable; ils dorment, roulés dans les couvertures *données* par la Compagnie... Il en coûterait cher à cette administration de reprendre tels objets de literie : on y vomit, dans les jours de forte houle, et la vermine y fait son nid à l'aise. N'était le double lavage quotidien, à grand renfort de pompes à vapeur, les courriers seraient sales, épouvantablement. Ceux des émigrants qui sont propres se voient rapidement contaminés par les autres.

La cuisine des émigrants? N'en parlons pas, voulez-vous! Là-bas, à l'arrière, vaisselle d'argent, champagne et concert. Ici, dix mètres plus loin, plats en fer, plats graisseux, lavés par les émigrantes qui se traînent, hâves, toujours en proie au mal de mer. Là-bas, de l'eau glacée à volonté; ici, sous le soleil de plomb, des caisses d'eau où l'on aspire une gorgée chaude par un tube métallique, bon conducteur de maladies. Là-bas, des rôtis, des vins fins; ici, un quart de vin « mouillé », des ragoûts innommables dont les marins eux-mêmes se détournent, écœurés. Le repas des émigrants — n'est-ce pas indigne? — c'est, pour les gens « chics » de l'arrière, un spectacle : le repas des animaux. Des ombrelles se risquent, timidement, des cris effarouchés s'entendent :

— Oh! les sales!...

Évidemment, ces gens mangent avec leurs doigts: La plupart ont perdu leur couvert: un coup de roulis, on ne le retrouve

plus... Ou bien quelque farceur l'a chipé : histoire de rire... Et l'administration ne le remplace que contre argent...

Là-bas, toujours là-bas, canapés, courbettes de larbins ; ici, le pont, des tas de cordages pour s'asseoir, et les brutalités des matelots en manœuvre ; — des matelots qui s'amusent, dès l'aube, pendant le lavage réglementaire du pont, à réveiller d'un jet glacé cette misère endormie. Pauvres gens !...

Mais voici le cap'taine ; il tient à la main un large pli scellé de rouge qu'il doit, nous dit-on, remettre au prochain vapeur français... Nous allons retourner à bord de *la Réunion*, nous éloigner de cette misère. Celle qu'on éprouve, à notre bord, est moins terrible.

Au moment de descendre dans nos chaloupes, Biniou manque à l'appel. Où donc est Biniou? Il cause espagnol, sans doute...

— Ohé! Biniou!... Biniou, on s'en va!...

Pas de Biniou. Il faut pourtant retrouver notre collègue. Après deux minutes d'inspection, nous l'apercevons contre le cabestan d'avant, perdu dans une forêt de cheveux sauvages. Il est enfoui sous cette toison brune de l'Espagnole : celle de tout à l'heure, la *señorita* à laquelle il continue de parler en sa langue maternelle, « pour lui faire honneur ». Je ne sais jusqu'à quel point la conversation est intime, mais la jolie fille a ses lèvres ouvertes à demi, en un sourire triste. Son délicat visage, aux chaudes pâleurs d'ambre, se crispe,

Biniou, sans s'émouvoir de nos appels, conte fleurette à la belle dont un geste le caresse...

— Sacré tonnerre de Brest! qué qu'tu f... là, Biniou? Veux-tu bien t'en venir, de suite!...

Pauvre Biniou, combien il doit regretter de ne pouvoir permuter avec un matelot du transatlantique!... Devant tous, il empoigne la jolie fille dans ses bras, triomphalement, comme un étendard arraché à l'ennemi... Ah! il n'a pas peur, Biniou!

— *Adios, señorita!*

— *Adios, marinero!...*

Nous « nageons » vers *la Réunion*, qui capeye sous le vent à nous. Biniou a presque les larmes aux yeux... Pour un peu, il désertait le trois-mâts! Sa tendre ivresse ne se

dissipe pas. Il se mouche bruyamment... et jette dans la nuit un suprême :

— *Adios, señorita!*

Du paquebot, une rumeur confuse, des rires semblent répondre. Peut-être que, cependant, la jolie fille ne rit point. Qui sait? Elle pleure, près du cabestan, en regardant son amoureux d'une heure partir, pour jamais...

Plus forte, la brise se lève, emporte sur ses ailes les gros soupirs du sentimental Biniou.

— Allons, Biniou, allons!... Tu sais bien que les femmes sont des folles, et qui les écoute est encore plus fou!... Prends un aviron, ça se passera! Et tâche moyen de souquer fort, entends-tu?...

Mais non, Biniou n'entend pas... De ses deux mains, larges et velues, il envoie, naïf et gauche, des baisers à la masse d'ombre piquée de lueurs vives, au vaisseau lointain...

LÉOPOLD AUJAR

(A suivre.)

PARADOXE

SUR

LA POPULATION

Si j'ai adopté le titre qu'on lit en tête de cette page, je n'hésite pas à en déclarer le motif. Un paradoxe, au sens étymologique, est une opinion contraire à l'opinion commune. Il n'en résulte point qu'elle soit fausse; elle est seulement à démontrer vraie: je crois la mienne vraie. Encore est-ce moins une opinion que j'ai l'intention d'exprimer, qu'un dilemme où je veux enfermer le lecteur, sans prendre parti. Ce dilemme n'apparaîtra qu'à la fin de l'article, et sous forme de conclusion. J'espère que pourtant, à mesure que les pages se succéderont, il se fera prévoir et deviner. C'est du moins le but que je me propose.

La population de la France tend à demeurer la même. Tel est le phénomène qu'on constate, et dont on se plaint. La France est un pays où, selon le mot de M. Melchior de Vogüé, personne ne naît, et personne ne meurt, ce qui veut dire qu'il y a chez nous à peu près autant de morts que de naissances. La natalité, en effet, a décru régulièrement depuis le commencement du siècle. La mortalité également, mais dans une moindre proportion, et, depuis 1890, les deux courbes par lesquelles les statisticiens représentent sur un même tableau le cours de la mort et celui de la vie mêlent leurs ondulations. Le docteur Jacques Bertillon, président de

l'*Alliance Nationale pour l'accroissement de la population française*, a noté, en des articles de revue, transformés en brochures dans un but de propagande, les conséquences politiques et militaires de ce phénomène. Avant lui, M. Levasseur, M. Cheysson, M. Juglar, d'autres encore, les avaient indiquées.

En 1800, pour 1 000 habitants, nous comptions 33 naissances et 29 décès. Bénéfice net : 4 naissances pour 1 000. En 1890 il n'y avait pas tout à fait chez nous 23 naissances contre 22,6 décès ! Excédent : pas même 1 pour 1 000. La chute a continué depuis. Pendant la période 1890-1895, trois années de suite, la mort l'a emporté sur la vie. Il est vrai que ces années correspondent au moment où la « génération de la guerre », qui a été très faible, a commencé à se reproduire : peu nombreuse elle-même, elle n'a pu fournir qu'une postérité peu nombreuse. Il est vrai aussi que les années suivantes ont donné un excès de naissances sur les morts : excès qui d'ailleurs décroît depuis deux ans : en 1899, il a été seulement de 31 000 unités[1].

Ainsi la population de la France tend à demeurer stationnaire, et le phénomène peut même ne pas s'arrêter là. C'est en effet une loi, remarquablement mise en lumière par M. Juglar[2], que la natalité, dans les pays civilisés, est régie, dans une forte mesure, par l'état économique du monde entier. Et l'on sait qu'actuellement le monde des affaires est soumis à des alternatives de prospérité et de dépression. Après les vaches grasses, les vaches maigres. Après la hausse des prix, vient la hausse de l'escompte, qu'on oppose à l'exportation d'or, résultat de cette hausse ; puis la crise, puis la liquidation de la crise. Or, non seulement le taux des salaires, les recettes des théâtres, la consommation du gaz et du charbon, mais le mouvement des mariages et des naissances, suivent les oscillations du bilan des Banques de France et d'Angleterre. Tel est le fait. Voici maintenant en quoi il est grave pour la France en particulier.

Dans un pays à natalité toujours forte, la crise amène une diminution de cette natalité, mais la période prospère une

1. Les chiffres exacts sont, pour l'excès de naissance sur les décès : en 1896, 93 700 ; 1897, 108 000 ; 1898, 33 860 ; 1899, 31 394.

2. *Journal de la Société de Statistique de Paris*, juillet et septembre 1896.

exaltation notable. En France, la période d'exaltation n'existe pas, tandis que la crise amène la suppression aussi complète que possible de la natalité. Cela revient à dire que, même quand les affaires vont bien, la prudence est telle que les naissances restent au-dessous de ce qu'on pouvait espérer, et que, lorsqu'elles vont mal, elles baissent au-dessous de ce qu'on pouvait craindre. Qu'on suppose donc une épidémie dans un moment de prospérité commerciale, cette épidémie — l'influenza par exemple — suffit à contrebalancer les faibles effets de cette prospérité sur les naissances. Et il est facile de comprendre que la génération peu nombreuse née alors ne donne plus tard qu'une progéniture en rapport avec son petit nombre. Ainsi le mal doit aller en s'aggravant, à moins de profondes modifications sociales.

Les conséquences, pour la France, sont considérables.

Au XVIIe siècle, elle comprenait 40 p. 100 de la population des grandes puissances de l'Europe. Elle était plus peuplée que chacune des autres, prise à part. Résultat : une prépondérance incontestée au point de vue économique et militaire. En 1789, elle ne comptait plus que pour les vingt-sept centièmes des États chrétiens de l'Europe, et, cent ans plus tard, pour les 12 centièmes seulement. Nous ne sommes pas même 39 millions. Les sujets de Guillaume II sont 55 millions. L'Angleterre doit avoir 40 millions d'habitants. Mais ses colonies, à mesure qu'elles grandissent, se serrent en même temps contre leur métropole. Les États-Unis interviennent, étant devenus une puissance industrielle, financière et militaire. En Russie fourmillent 130 millions d'hommes.

Conclusion. — Au point de vue militaire, si nous considérons l'Allemagne, elle a, depuis 1891, le double de naissances; elle aura donc, dans dix ans, le double de conscrits. Au point de vue économique, la production industrielle et l'activité commerciale d'un État dépendent dans une certaine mesure du nombre des bras disponibles. Et voilà pourquoi les échanges de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Autriche même augmentent, tandis que les nôtres restent stationnaires, ou à peu près.

Si la puissance militaire est regardée comme indispensable

à un peuple, ce qu'il est permis de croire dans l'état actuel de la civilisation ; si l'on pense, ce qui est beaucoup plus discutable, que la prospérité de ce peuple dépend de l'importance de ses échanges avec l'étranger; si l'on juge — et, pour ma part, je suis convaincu de la gravité de ce péril — qu'une famille qui réduit le nombre de ses enfants risque d'empêcher de naître un génie, ou l'ancêtre d'un génie, il est difficile de ne pas s'inquiéter de voir à la France une natalité aussi faible. Mais c'est sur les motifs de cette faiblesse de la natalité, c'est sur la valeur des moyens d'y remédier que porte la discussion.

*
* *

On est en droit — car aucune contradiction sur ce point ne serait sérieuse — de poser l'axiome suivant : « Le phénomène de la reproduction, régi seulement par des lois physiologiques et les fatalités du milieu chez les espèces animales, peut être modifié chez l'homme par l'intervention de la volonté. »

A un état social déterminé correspond une natalité déterminée. L'extrême barbarie peut, dans ses effets, ressembler à cet égard à l'extrême civilisation. Les aborigènes d'Australie, incapables de développer les ressources des territoires où ils vivent, savent du moins supprimer en eux la faculté de procréer tout en restant aptes au mariage. C'est ce qu'ils appellent le rite terrible, et ceux des lecteurs qui ont quelques notions d'anatomie en comprendront suffisamment la nature, s'il leur est dit que ces sauvages se rendent artificiellement hypospades.

Les Français n'ont pas d'enfants parce qu'ils n'en veulent pas avoir. Il s'est créé des sociétés qui font de louables efforts pour les engager à changer de volonté, et il y a même des législateurs qui proposent des lois dont l'objet est de ramener la fécondité dans les familles. Le but à atteindre est fort clairement montré par M. Jacques Bertillon : la natalité en France est d'environ 22 p. 1 000, ce qui veut dire, en langage vulgaire, qu'il naît 22 enfants chaque année pour 1 000 habitants. Il s'agit d'élever cette natalité au chiffre de 38 p. 1 000, atteint par nos voisins d'Allemagne : soit 1 464 000 naissances ; 630 000 de plus que nous n'avons l'habitude d'en avoir !

Pour parvenir à ce résultat, qu'il est sans doute permis de qualifier d'herculéen, M. Jacques Bertillon, dont il faut espérer que la généreuse énergie ne sera pas stérile, indique trente-trois moyens. Il ne sait pas s'ils sont tous bons, mais, dans un article du *Temps*, il a rédité un mot de Jules Simon : à savoir qu'il faut les appliquer tous, ou à peu près tous, de façon à ne pas manquer celui qui pourrait réussir. C'est d'une rigueur scientifique qui rappelle le raisonnement auquel nous devons la thériaque de l'ancienne médecine : en faisant prendre au malade un médicament composé de tous les médicaments connus, il paraissait impossible qu'il ne s'en trouvât pas un qui guérît le cas. Ce raisonnement est si juste que j'ignore pourquoi la thériaque ne guérissait point, et m'en étonne ; mais le fait est qu'elle ne guérissait pas.

Ce n'est pas, après tout, que ces médicaments fussent mauvais : mais ils n'avaient d'action que petitement, et pas toujours. Car on ne trouve de vrai remède à un mal que lorsqu'on en sait la cause; et si par hasard on se trompe sur celle-ci, on se trompe sur les remèdes, fussent-ils trente-trois.

Certaines des mesures proposées sont cependant excellentes en elles-mêmes. Il est incontestable, ainsi que le fait remarquer très judicieusement M. Jacques Bertillon, que la loi, « loin d'alléger la charge méritoire qu'assume le chef d'une famille nombreuse, fait tout pour l'alourdir ». Tous les impôts indirects ou directs, la douane, l'octroi, la patente, l'impôt mobilier, l'impôt du sang, sont d'autant plus élevés que les enfants sont plus nombreux. « Il ne serait pas exact de dire que la loi se désintéresse de la natalité : il faut, pour être juste, reconnaître qu'elle fait ce qu'elle peut pour la combattre. Il faut que ce soit le contraire. »

On ne peut rien dire de plus juste. Seulement, quand on arrive à l'application du principe, on hésite devant la suppression des douanes, qui ruinerait le paysan producteur de blé; on tergiverse quand il s'agit de la suppression, décidée pourtant en principe, de ces monstrueuses douanes intérieures qu'on nomme les octrois; on se contente de proposer un impôt sur les domestiques, surtaxant les ménages ayant des domestiques, et pas d'enfants, ou plus de domestiques que d'enfants; ou bien — c'est le projet de loi déposé devant le

Sénat — on invite les législateurs à frapper, d'une taxe égale au quinzième du principal des contributions directes, les célibataires ainsi que les veufs et veuves sans enfants, et d'une taxe égale au vingtième les ménages n'ayant pas d'enfants. Passe pour les célibataires, et les veufs, du moins ceux qui sont au-dessous d'un certain âge. Mais les ménages sans enfants ! Est-on sûr que c'est de leur faute ? Et par une singulière inconséquence le projet de loi ne vise nullement les ménages n'ayant qu'un enfant. Or, s'ils n'en ont qu'un, au bout d'un certain temps de mariage, il y a de fortes chances pour que ce soit alors de leur propre volonté. D'ailleurs, admettons qu'on frappe même ceux-là. Croit-on qu'ils vont se décider à augmenter leur famille pour s'épargner quelques impôts ? M. Bertillon ne l'espère pas. Mais il estime qu'il faut faire savoir à ces ménages « que leur égoïsme est nuisible et ignoble ». Et il pense qu'à cet égard, « aucun moyen de publicité, aucune prédication ne vaut la feuille du percepteur ». Tout le monde peut n'être pas aussi convaincu que lui de l'efficacité de cette prédication et de cette publicité.

Autre moyen : exempter de deux années de service les soldats mariés. La proposition en a été faite au Parlement. On dit que « les fils de la bourgeoisie » préféreront le mariage aux études libérales menant à des carrières encombrées, et par lesquelles ils esquivent actuellement les deux tiers de leur temps de service. Si l'on vise ici les fils de la bourgeoisie, je demande quelles familles leur donneront leurs filles à vingt et un ans, alors qu'ils n'ont pas de carrière. Si l'on vise ce qu'on est convenu d'appeler les couches profondes de notre démocratie, je demande ce que deviendra, pendant une année, la femme du soldat, surtout si elle est devenue mère.

Il est inutile de parler du remède qui, selon certains hygiénistes, suffirait à tout. Ne vous inquiétez pas d'encourager la natalité, disent-ils, mais sauvez ceux qui vivent ; diminuez la mortalité, surtout la mortalité infantile. Ah ! certes, il faut sauver les enfants ! Mais qu'on ne compte pas ainsi augmenter la population de la France. Les statistiques démographiques démontrent qu'à tout abaissement de la mortalité correspond un abaissement de la natalité : si un enfant meurt, on le remplace ; s'il vit, on évite de lui donner un frère.

Mais — et ceci paraît beaucoup plus sérieux — on propose la modification des lois successorales. Il y a deux réformes préconisées. On peut chercher à entamer sensiblement la fortune des familles qui n'auraient qu'un ou deux enfants. L'État prendrait à titre d'impôt successoral la portion disponible de l'héritage : la moitié pour les familles n'ayant qu'un enfant. Il mettrait la main sur le tiers, à la mort des parents qui en ont eu deux. Il faudrait se rapprocher autant que possible de la formule suivante : *placer au point de vue de l'héritage les enfants uniques dans la situation où ils seraient s'ils avaient des frères.*

Le deuxième procédé est l'extension de la liberté de tester. On pourrait décider, par exemple, que le père de famille peut disposer de la moitié de sa fortune, quel que soit le nombre de ses enfants. On espère arriver ainsi, dans la plupart des cas, à empêcher le morcellement de la propriété foncière. Et c'est à la crainte de ce morcellement, qui détruit le domaine si patiemment arrondi par le paysan propriétaire, qu'on attribue le soin qu'il prend de réduire le nombre de ses enfants.

Ceci revient à accuser le Code civil de l'abaissement de la natalité. Car, on l'a dit : au régime du droit d'aînesse, notre Code a substitué celui du fils unique. Et voilà pourquoi on propose de rétablir, non pas le droit d'aînesse — on n'ose pas — mais la liberté de tester. On se garde de dire que cette liberté existe, dans une certaine mesure, en vertu des articles 913 à 919 : les libéralités du père de famille, soit par acte entre vifs, soit par testament, peuvent atteindre la moitié des biens du disposant, s'il n'a qu'un enfant, le tiers s'il en a deux, *le quart, quel que soit le nombre de ceux-ci.* Qui profite de cette latitude? Presque personne, dans l'immense majorité de nos départements, sauf chez quelques familles nobles, où l'on a coutume d'avantager le fils aîné. Au fond, le Code a si peu d'influence que dans les pays basques, et une partie de la Catalogne française, à Banyuls, par exemple, on le tourne aisément pour donner la plus grande partie de l'héritage foncier à l'aîné[1], tandis qu'ailleurs, nul ne

1. M. Levasseur, *Population française*, tome III, p. 173, fait remarquer que dans la vallée de la Garonne on élude fréquemment la loi pour avantager l'aîné, et que la natalité y est précisément très faible.

songe à profiter des libertés laissées par la loi. Il est juste aussi de rappeler que, durant tout le XVIIIe siècle, alors qu'on observait déjà le petit nombre des naissances que donnaient les familles nobles et bourgeoises, plusieurs auteurs attribuaient précisément le mal au droit d'aînesse. Montesquieu, dans ses *Lettres persanes*, le juge « défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'affection d'un père sur un seul de ses enfants, et détourne ses yeux des autres ». A peu près à la même époque, l'Anglais Wallace, dans sa *Dissertation on the number of mankind*, place le droit d'aînesse parmi les causes de dépopulation. L'italien Filangieri accuse de la dépopulation des campagnes le petit nombre des propriétaires fonciers, et demande l'abolition du droit d'aînesse et des substitutions. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de rechercher qui s'est trompé, de Montesquieu ou de M. Cheysson. Dans l'état actuel des mœurs la discussion est inutile : la France reste le pays qui, le 8 avril 1826, illumina quand fut repoussée la loi présentée par le ministère Villèle pour rétablir le droit d'aînesse.

Mais les réformateurs vont plus loin : on vient de le voir, ils souhaitent que les héritiers directs, quand ils ne sont pas assez nombreux, soient dépossédés de la part de succession dont ils ne jouiraient pas, s'ils avaient des frères ou des sœurs. Beaucoup de critiques verront là une atteinte aux droits sacrés de la propriété. J'avoue que cette atteinte n'a rien qui m'émeuve. Ce qui importe, c'est de savoir si la mesure est effective. Or, elle ne sera effective que si l'on ne se trompe pas sur les motifs qui poussent la plupart des Français à réduire leur progéniture.

*
* *

On voudra bien accorder, en effet, qu'aucune mesure destinée à obliger les Français à avoir des enfants ne doit être prise avant de savoir pourquoi ils n'en ont pas. Et, jusqu'à présent, on n'a guère donné de leur peu d'empressement à se reproduire que deux explications.

La première consiste à invoquer la diminution de la foi religieuse. Toutes les confessions judéo-chrétiennes imposent le *Croissez et multipliez*. C'est pourquoi il est dit dans la Bible

que Dieu fit arriver malheur à Onan, qui se conduisait comme un père moderne. Et nous connaissons tous des familles chrétiennes ou juives, non seulement pauvres ou aisées, mais riches, — or l'on considère la richesse comme l'ennemie de la natalité — qui ont obéi aux ordres de Dieu. Mais ce n'est que l'exception : il faut chercher à dégager la loi statistique générale, il faut savoir si l'injonction agit suffisamment sur la masse des chrétiens pratiquants pour qu'on en tienne compte.

Il y a dans Paris des quartiers où les églises sont toujours pleines, les communions fréquentes, les catéchismes suivis, les députés et les conseillers municipaux ouvertement cléricaux : la Madeleine, Sainte-Clotilde, Saint-Thomas-d'Aquin, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Honoré-d'Eylau. La désobéissance au *Croissez et multipliez* y est flagrante : les accoucheurs y ont le droit de se faire payer d'autant plus cher qu'ils viennent moins souvent. Et non seulement la religion paraît n'avoir aucune influence sur la natalité, mais la moralité non plus, du moins au sens pharisaïque où l'on entend le mot. Les naissances n'abondent à Paris que dans les quartiers pauvres, et ces naissances sont, dans le XIXe et le XXe, illégitimes pour la moitié[1]. Même, ainsi que l'a fait remarquer M. Levasseur, si la proportion de ces naissances illégitimes pour tout Paris est descendue de 33 o/o à 27, c'est que les couples pauvres prennent, assez souvent maintenant, ne se souciant plus de l'église, le chemin de la mairie, où le mariage est presque gratuit. D'ailleurs, près de la moitié des enfants naturels sont reconnus par la suite, et une grande partie du reste vient des prisons, des hospices, des filles-mères de la province, plus sûres à Paris de cacher leur faute. Quant aux ménages irréguliers parisiens, disent les enquêtes officielles, ils aiment leurs enfants, ils les soignent bien. Et alors, la question se pose : quel est le crime social — et chrétien — le plus grand : de se marier à l'église, d'y aller le dimanche, et d'y accomplir les rites, mais de restreindre sa famille ; ou de ne pas se marier, et de vivre « en païens », mais de ne pas tricher avec la nature ?

1. A Paris, comme dans toutes les grandes villes, la natalité illégitime compte pour près d'un tiers de la masse totale.

On dira que Paris est une ville exceptionnelle? Soit. Et il y a le Finistère, département catholique, où la natalité est très forte? Il est vrai. Mais, dans ce département, la première circonscription de Brest a nommé un député radical-socialiste anticlérical, et le rapport de la natalité à la mortalité n'y baisse pas. De même dans les centres miniers du Pas-de-Calais ou du Gard, presque totalement échappés à l'influence du prêtre, alors que, dans les mêmes régions, les campagnes y restent soumises. Mais le Gers est peut-être, avec la Manche et le Calvados, le département où la dépopulation s'accuse le plus gravement. Dans une année moyenne, celle de 1894, pour *quatorze* personnes qui y sont nées, il en est mort *vingt*. Or, le Gers n'a guère que des députés conservateurs cléricaux, ou nationalistes antisémites. De même la Charente presque entière, deux arrondissements de la Manche, etc.

Donc : ou bien les catholiques de France ne le sont que de nom, ce qu'ils refuseront d'admettre ; ou bien ils se conduisent dans le mariage comme s'ils n'étaient pas catholiques, et leurs confesseurs et directeurs de conscience évitent, pour ne pas être abandonnés, de rappeler l'injonction divine. De même certaines familles juives voient d'un œil beaucoup moins favorable l'accroissement de leur famille que celui de leur fortune, et quelques centres protestants du Midi ont une natalité scandaleusement faible. Il ne faut pas dire, cependant, que la religion n'a aucune influence sur la natalité. Là où aucun mobile contraire n'intervient, le mobile religieux peut être un adjuvant utile aux entraînements de la nature. Dans tout autre cas, l'intérêt ou l'égoïsme triomphent: Mammon est plus fort que Dieu. D'ailleurs, le nombre des enfants que la piété catholique donne chaque année à la France n'équivaut pas, très probablement, au nombre de ceux que cette piété supprime en appelant dans les couvents et les séminaires des jeunes gens qui font vœu de chasteté, et le tiennent fort honnêtement.

Ce n'est pas l'affaiblissement des convictions religieuses qui explique la dépopulation. S'il en était autrement, la France aurait une natalité plus forte aujourd'hui qu'au début du siècle, alors que la dispersion des communautés religieuses, la fuite des prêtres non assermentés, et toutes les tendances

de l'éducation avaient fait presque entièrement disparaître la foi catholique de certaines régions de France où elle a, depuis, recommencé à prospérer. Les démographes comme M. Bertillon, les anthropologistes comme M. Arsène Dumont, les statisticiens comme M. Juglar sont d'accord : l'abaissement de la natalité est un phénomène économique et social, un résultat, comme dit M. Dumont, d'une loi de capillarité.

« Le progrès de la vie consciente, dit ce remarquable écrivain, tend à détruire toutes les propensions spontanées de l'individu vers la solidarité, et à les lui faire envisager comme une duperie. Les ruses de l'inconscient perdent leur puissance sur un peuple d'analyseurs, ou plutôt l'inconscient lui-même devient conscient. Du moment où l'amour n'est plus un dieu aveugle, du moment où la fécondité n'est plus chose instinctive ou crépusculaire, mais l'effet raisonné d'une volonté réfléchie, il est inévitable qu'elle diminue. » Dans un état social où tous les hommes sont plus ou moins répartis en castes dont ils ne peuvent sortir, le père, s'il est de caste inférieure, ne compte pas que ses enfants s'élèveront plus haut que lui. Il ne s'inquiète donc pas de leur donner des armes pour un combat qu'ils n'auront pas à livrer. Il en résulte comme une forêt de petits baliveaux serrés les uns contre les autres et restant toujours d'humbles baliveaux. Ceci explique la forte natalité de la Russie, de l'Autriche, de l'Italie, de la Serbie. Au contraire, dans une démocratie où tout le monde peut arriver à tout, où la molécule sociale a sa fin en soi, il faut que cette molécule monte. Le père de famille veut alors pousser ses enfants, en même temps que s'assurer le bien-être, les jouissances matérielles et intellectuelles auxquelles il croit avoir droit. Il fera donc trois parts de son revenu. La plus grosse pour ses besoins personnels. La seconde consacrée à l'éducation de ses enfants. La troisième, économisée pour leur assurer le capital jugé indispensable pour que cette éducation leur puisse servir. Résultat : peu d'enfants.

Cette loi est absolument exacte en ce qui concerne la bourgeoisie et la partie supérieure des propriétaires agricoles, — supérieure par l'esprit d'indépendance et d'ambition, plus que par la fortune. Dans la bourgeoisie, l'égoïsme personnel se mêle étrangement à une tendresse pour les enfants qui va

jusqu'à la névrose. On les aime trop pour en avoir beaucoup.

D'autre part, il est gênant pour soi, pour les dépenses de luxe qu'on veut faire, d'être un père Gigogne. Les loyers sont chers ! Il y aurait un moyen très simple d'accorder les deux choses : c'est de mettre les enfants en pension, en pension entière. Il y a trente ans, on n'hésitait pas. Mais aujourd'hui l'idée en fait frémir. L'internat, dans de bons lycées de province, en bon air, pendant les premières années de l'éducation au moins, serait infiniment préférable à l'atmosphère du quartier Marbœuf ou de la rue de Grenelle, et beaucoup plus économique. Mais tout le monde est convaincu que les internats, les internats du Gouvernement en particulier, sont à la fois des abattoirs et des milieux de corruption, d'où l'âme et le corps sortent souillés à jamais : ce qui est tout à fait prouvé, n'est-ce pas, par l'exemple de M. Pasteur, interne du lycée de Besançon, puis de la pension Barbet, à Paris ; par l'exemple aussi de mon père, et peut-être du vôtre. Car nos pères furent presque tous des internes. Mais c'est ce que nos modernes tendresses ne sauraient admettre pour nos enfants. Les pauvres chéris ! il vaut bien mieux n'en pas avoir !

Les conséquences sont pour le père que, s'il avait six enfants, il en serait le maître, et que, n'en ayant qu'un, il en est esclave ; pour l'enfant, qu'il a des chances de n'être bon à rien ; et, pour l'État, que cet enfant est très difficilement transformable en soldat : car il est pénétré de la conviction naïve qu'on lui doit tout et qu'il ne doit rien[1]. Une armée de fils uniques capitulerait un peu plus vite que les Boers de Dewet et de Botha.

Cette tendresse maladive et ridicule des familles aisées pour leur progéniture donne à penser que, de toutes les mesures proposées, la plus radicale seule, c'est-à-dire la confiscation de la moitié de l'héritage d'un enfant qui n'a ni frère ni sœur, du tiers de celui qui n'en a qu'un, amènerait le relèvement de la natalité dans ces familles. C'est pourquoi elle est recommandable. Car il est mauvais que les riches, en cela comme en certaines autres choses, soient d'un pernicieux exemple

1. A. Dumont, *Dépopulation et Civilisation*, pp. 50 et 51.

pour le reste de la nation. Mais, malgré le très profond respect que j'ai pour l'opinion d'un homme dont les travaux sur cette question de la natalité sont d'une importance capitale, il m'est difficile d'être de l'avis de M. Dumont : selon cet écrivain, c'est des classes aisées surtout qu'il faut obtenir un relèvement des naissances. En admettant qu'elles fassent « tout ce qu'elles peuvent », ce relèvement serait à peine sensible au total annuel. Combien y a-t-il en France de familles qu'on peut qualifier d'aisées, de familles qui rêvent de « pousser » leurs fils ? Il faut reconnaître que, proportionnellement à la masse, le nombre en est insignifiant, et que la majeure partie du peuple de France est composée de familles sur lesquelles la loi de capillarité sociale n'agit guère, ou n'agit que faiblement. Reste l'autre motif, invoqué surtout quand il s'agit des petits propriétaires fonciers : le père ne veut pas que son bien soit divisé après sa mort. Mais si l'on se trompait ; si, à côté de ce sentiment, il y avait autre chose, et qui agisse plus fortement ? Alors, l'outrage fait au principe jusqu'à présent tenu pour sacré de la propriété privée, cet outrage même, que préconise courageusement M. Bertillon, ne servirait à rien.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'aristocratie française et les bourgeois fortunés des villes ont peu d'enfants. On constatait le fait dès le XVIIIe siècle, et le mal s'est seulement un peu accru parce qu'il y a aujourd'hui, en effet, un peu plus d'heureux et d'ambitieux. Mais leur nombre n'est pas assez considérable pour que la dépopulation vienne de là. Elle vient surtout de ce que, depuis cent ans, le rapport de l'excès des naissances sur les morts, dans les régions agricoles, a régulièrement diminué. Certes, là aussi, les causes de réserve qu'on a indiquées avec tant d'insistance ont dû agir, car il n'y a jamais qu'une seule cause. Mais la principale, sur laquelle pourtant on a assez légèrement passé, quand on l'a vue, ce n'est point une sentimentalité paternelle dont beaucoup d'hommes sont incapables, ni le souci profond de ce que deviendra « la terre » une fois qu'on sera dessous pour l'éternité, c'est l'intérêt personnel. En d'autres termes, et plus clairs, il doit arriver souvent que, si un père de famille agriculteur, en France, a peu d'enfants, *ce n'est pas pour eux, c'est pour lui.*

M. Levasseur, après avoir cité et souvent critiqué avec raison les opinions des écrivains de l'école de Le Play, qui accusent le Code civil de la dépopulation, ajoute très justement : « Le revenu a beau s'étendre, si les besoins se développent encore, l'équilibre est rompu. Pour jouir et paraître, au lieu de faire les retranchements sur le superflu, on est porté à les faire sur le nombre des enfants. »

Cette remarque si vraie ne concerne, dans la pensée de l'auteur, que les classes riches. Elle porte plus loin, elle s'applique aussi à une bien plus large partie de la population. L'observation des phénomènes généraux, l'étude des cas particuliers le démontreront suffisamment.

***

Si l'on prend une des nombreuses cartes où le rapport de la natalité à la mortalité, dans chaque département, est marqué par une teinte plus ou moins foncée, on aperçoit du premier coup deux centres de forte natalité correspondant aux centres granitiques et montagneux de Bretagne et du massif central. Dans les plaines, au contraire, l'humanité semble se fatiguer de naître. Gironde, Seine, Loire, Rhône, ces grandes et riches vallées sont comme maudites. Quelques exceptions pourtant sont à noter. On comprendra plus tard combien elles sont instructives.

Qu'on n'aille pas croire à l'influence mystérieuse de la montagne ou du granit. Mais ici, la loi de capillarité s'applique avec rigueur. Les populations de Bretagne ou d'Auvergne ont une forte natalité parce qu'elles sont moins prévoyantes, qu'elles subissent insouciamment la misère ; que le Breton accepte, en n'importe quel lieu, un salaire qui lui permet de vivre ensuite chez lui, chichement, mais durant des mois entiers ; que l'Auvergnat vit partout d'un petit commerce. De même pour les populations basques. Trait général et caractéristique : toutes ces populations émigrent vers les régions basses, qui se vident, vers ces régions plus fertiles d'où jadis elles furent refoulées par des races victorieuses. C'est comme une vengeance pour elles ; après des milliers d'années, elles reprennent la France, y modifient les

proportions du sang, occupent la place des Latins, des Germains, de ces Scandinaves qui, voici maintenant onze cents ans, enracinèrent en Normandie une forte race d'hommes blonds. Une nouvelle invasion, que personne ne voit, couvre tout : les Celtes et les Basques ont reconquis la France. Son génie national en peut être changé.

Mais est-il vrai que même ces races, sur le plateau central, dans les Pyrénées, dans les Alpes, soient toujours fécondes? En 1894, qu'on peut considérer comme une année moyenne[1], les décès dans les Hautes-Alpes et les Basses-Alpes ont dépassé les naissances. Dans l'arrondissement d'Oloron (Hautes-Pyrénées), la mort et la vie se sont presque égalées. Dans celui de Prades (Pyrénées-Orientales), il en a été de même. Dans le Puy-de-Dôme, qui fait cependant partie du massif central, il y a plus de morts que de naissances.

En examinant à un autre point de vue les phénomènes démographiques, les observateurs sont arrivés à une autre constatation, à laquelle, pour la plupart, ils se sont tenus. « Que l'on classe, dit M. Levasseur, les départements d'après la valeur vénale de la propriété foncière non bâtie, d'après le rapport du nombre des cotes foncières de la propriété bâtie avec le nombre des habitants, d'après le chiffre des contributions, on voit que la natalité et la richesse paraissent s'opposer l'une à l'autre dans le plus grand nombre des cas. On ne saurait faire de cette opposition une loi rigoureuse, ni en calculer le rapport, mais elle est manifeste dans l'ensemble[2]. » M. Dumont arrive aux mêmes conclusions. Ceci expliquerait l'état démographique du Puy-de-Dôme, car la Limagne est riche.

Et cependant, la solution apparaît trop simple encore. Voici le Nord et le Pas-de-Calais. Est-il en France des départements plus riches, si l'on en considère la production, le bénéfice annuel? C'est dans le Nord et le Pas-de-Calais que le

1. C'est à cette année que se rapporteront tous les chiffres de morti-natalité qui seront donnés. L'excédent des naissances sur les décès y a été de 40 000.

2. Levasseur, op. cit. T. III, page 177. M. Bertillon, *Revue Politique et Parlementaire*, juin 1897, est du même avis. Mais il n'indique pas, comme le précédent économiste, le rôle de l'intérêt personnel dans les phénomènes de la natalité.

blé donne le plus à l'hectare. Ils ont par surcroît une culture privilégiée, celle de la betterave; les fermages y sont très chers. Cette fortune agricole est doublée d'une fortune industrielle dont il n'y a pas d'autre exemple en France. Filatures de lin et de coton, tissages de laines, distilleries de grains et de mélasses, sucreries, charbonnages, hauts fourneaux, forges, tout s'y trouve, c'est le « pays noir », le Manchester et le Birmingham de la France. Lille, Roubaix, Tourcoing, Armentières ont élevé des rues neuves bordées de palais. Or, ces départements riches présentent un excès de natalité sur la mortalité qui n'est dépassé qu'en Bretagne : 9,5 pour mille habitants dans le Nord, 9 pour mille dans le Pas-de-Calais[1]. Il y a à la fois prospérité générale de la région et fécondité de la population.

On répond alors à cette remarque que la richesse n'est pas répartie également sur tous les habitants, que ces départements sont industriels, contiennent un peuple d'ouvriers, et que, pour les familles de ces ouvriers, la loi de capillarité ne joue pas. Si l'effort vers le développement individuel, où l'on veut voir le frein de la natalité, s'y trouve empêché, c'est que l'ouvrier ne peut s'élever à une condition supérieure, et qu'il lui est aussi impossible de devenir patron que si le code le lui interdisait. « Ainsi, le prolétaire, détourné du progrès personnel, tourne ses efforts vers le développement en nombre. » L'auteur cité[2] explique également ainsi la forte natalité de la Seine-Inférieure. Pour le Nord et le Pas-de-Calais, il ajoute que ces deux départements participent dans une large mesure « au génie belge, profondément différent du génie français ».

Il était inutile d'indiquer cette cause métaphysique, car s'il est vrai qu'il existe un « génie » des races, on ne le conçoit bien que si l'on en connaît les composantes : sans quoi, le mot n'a qu'un sens vague et indéterminé. La vérité est que, d'une façon générale, la natalité est forte dans toutes les régions industrielles, et faible dans toutes les régions agricoles. Si l'on fait abstraction de certains centres monta-

1. Ces chiffres se rapportent à l'année 1894, ainsi que tous ceux qui seront cités dans cet article, lorsque mention n'est pas faite de la date.

2. A. Dumont, *Dépopulation et Civilisation*, p. 173.

gneux, ou habités par des populations encore peu avancées comme les départements de Bretagne, lesquels sont ceux qui contiennent encore aujourd'hui le plus d'illettrés, et où la natalité est très forte, on constate que, partout ailleurs, seules les familles ouvrières ont une nombreuse progéniture. Les chiffres qui vont être cités ne donnent pas la natalité absolue mais le rapport des morts aux naissances. C'est ce rapport en effet qui importe, et, d'une façon générale, si la mortalité baisse dans une région, la natalité décroît en proportion, le rapport restant à peu près le même[1].

Considérez un plan de Paris, divisé par arrondissements, et en même temps les tableaux démographiques. Vous pourrez passer rapidement sur les deux premiers, coupés entre pauvres et riches, entre le quartier du Théâtre-Français et celui des pauvres diables qui vivotent autour des Halles, ceux de la Bourse et de l'Opéra et les logements mesquins du quartier d'Aboukir. Peuplés par des riches, des boutiquiers, des employés, ils ne vous apprendront rien. On y naît et on y meurt peu. Mais le IIIe est presque exclusivement misérable. C'est le quartier du Temple avec ses vieilles rues étroites, ses pâtés de maisons lépreuses, la ruelle Sourdis, les passages des Orgues et du Pont-aux-Biches. Malgré l'alcool et la mauvaise nourriture des parents, le biberon malsain des petits, l'air empoisonné, on y naît déjà notablement plus qu'on ne meurt, 24,7 naissances pour 18,3 morts. La rue Brisemiche, l'impasse du Bœuf, l'antique Marais donneront des résultats peu différents. Une population timide et défaite d'employés sans avenir et sans caractère s'y mêle à des ouvriers qui d'ailleurs appartiennent à de petits métiers. Mais allons où les cheminées fument, où l'on bat le fer et le cuivre. C'est le Xe arrondissement, avec les deux gares du Nord et de l'Est, les usines de la rue Saint-Maur, les tanneries du quai Jemmapes. Malgré les décès de l'hôpital Saint-Louis, les naissances dépassent les morts de près de 6 p. 1 000,

1. C'est ainsi que la Creuse avait, dans la période 1801-1810, 33 naissances et 33 décès p. 1000. En 1894, elle a eu 19,5 naissances contre 16,3 décès. Le rapport est resté le même, après une période, il est vrai, assez longue de surproduction de naissances.

comme en Corse ! Et voici encore Popincourt et Charonne, vrai centre ouvrier de Paris, peuplé d'hommes vivant de l'œuvre de leurs mains, ébénistes, mécaniciens, bronziers, fondeurs. Voici la cour de l'Étoile, la cour des Trois-Frères, celles de la Maison-Brûlée, de l'Ours, du Bras-d'Or et des Lions, le passage de la Main-d'Or, l'impasse des Primevères, et des centaines de cités, petites usines dans cette grande usine. Le matin, les matelas sèchent à toutes les fenêtres, les femmes descendent en cheveux les escaliers usés. Les enfants grouillent, les naissances dépassent les morts de 8 p. 1 000.

Reuilly, Vaugirard, les Buttes-Chaumont vous offriront le même spectacle, la même ardeur à faire des hommes, à jeter de nouveaux travailleurs aux fournaises et aux machines. Ailleurs, des hôpitaux de vieillards, comme la Salpêtrière, d'enfants nouveau-nés, comme la Maternité, faussent les chiffres, dans un sens ou dans l'autre. Mais le phénomène général, surtout dans les quartiers d'industrie, c'est que, malgré la mort qui frappe aux portes chaque jour, pour ainsi dire, parce que l'hygiène est mauvaise, parce qu'on vit dans des pièces grandes comme des armoires, un flot irrésistible de fécondité bouche cependant les trous, répare les pertes, augmente les familles.

Ce n'est pas le spectacle que donnent le Bois de Boulogne, Auteuil, ni Passy. Là, c'est la mort qui passe. Le faubourg Saint-Germain montre une situation tragique. Rue de Varennes, rue de Babylone, rue de Grenelle, boulevard des Invalides, avenue La Bourdonnais, avenue de Saxe, les enfants qui viennent ne couvrent plus les pertes fatales. Si ce quartier était laissé à lui-même, si on l'entourait d'une muraille, que personne n'y pût entrer, ni personne en sortir, et que le rapport de la mortalité à la natalité s'y maintînt au taux actuel, dans un siècle et demi, la moitié des maisons seraient désertes. Car on y a des concierges sans enfants, des domestiques sans enfants, et les maîtres n'y ont que peu d'enfants. C'est pourquoi la vie disparaît plus vite encore de ces hautes demeures qu'autour de l'Opéra et dans le quartier de l'Europe, résidence, pourtant, d'un peuple de prostituées.

On dira que si la natalité est plus forte à Paris que dans les campagnes, c'est à cause du plus grand nombre des

adultes en âge de procréer, résultat d'une immigration. Pour 1 000 habitants, la France compte 610 habitants « mariables », c'est-à-dire de quinze à soixante ans, tandis que Paris en renferme jusqu'à 723. Ceci doit, par conséquent, augmenter artificiellement la natalité. Il faut évidemment tenir compte de ce fait, mais il n'infirme pas une constatation générale. Partout où il y a usine, population ouvrière, les naissances se multiplient et tendent à dépasser les morts. Partout où il y a culture riche, céréales, vignes ou prairie, si l'usine ou la mer, qui n'est qu'une *usine de pêche*, n'existent pas, les décès tendent à l'emporter. L'Orne, la Meuse, le Gers, le Gard, l'Eure, le Calvados, la Manche, l'Yonne, le Tarn-et-Garonne tiennent la tête dans cette course à la mort. C'est le département qui donne le plus de pêcheurs et de marins, le Finistère, puis le Nord et le Pas-de-Calais, grandes ruches manufacturières, on l'a déjà dit tout à l'heure, qui conduisent le triomphe de la vie. — Mais une étude par département, par région, est superficielle et décevante. En tel lieu, une petite manufacture peut donner du travail à quelques familles ouvrières très fécondes, tandis que le reste de la population uniquement agricole n'aura qu'une faible progéniture : et dans le résultat total, l'action de la localité industrielle n'apparaîtra pas. Tout arrondissement, tout canton, toute commune surtout constituent des unités qu'il faut étudier à part; on serrera la vérité d'autant plus près qu'on aura établi les caractères propres et distinctifs de ces unités.

En dehors de Paris, la Seine compte deux arrondissements, Saint-Denis et Sceaux. Saint-Denis est uniquement industriel : la natalité l'emporte sur la mortalité de 3,6 p. 1 000. Sceaux est agricole. Les décès l'emportent sur les naissances de 4,3. Mais, dans cet arrondissement, si l'on prend quatre communes juxtaposées, Vitry, Thiais, Choisy-le-Roi, Orly, voici ce qu'on distingue.

Le territoire de Vitry, assez vaste, n'est pas cultivé, sauf de rares exceptions, en céréales. On y fait des fleurs, des fruits, des arbustes pour les plantations parisiennes. Une partie de la population est composée de maraîchers, d'horticulteurs et de pépiniéristes. L'autre partie comprend des

ouvriers qui travaillent aux usines de noir animal, d'engrais chimiques, de plâtre, de boutons d'os, etc., qui descendent jusqu'à la Seine. L'excès des naissances sur les morts est de 7,5 p. 1 000.

Le territoire de Thiais est uniquement consacré à la culture des céréales, des pommes de terre, de la betterave, sur un grand plateau fertile, dans d'excellentes conditions. S'il n'y avait pas dans la commune quelques gros propriétaires, vivant d'ailleurs aussi modestement que leurs voisins, on pourrait dire que personne n'y est riche, et que personne n'y est pauvre. Cependant quelques ouvriers, qui travaillent à Choisy-le-Roi, y ont pris logement. Les décès égalent les naissances.

Orly est une toute petite bourgade de 832 habitants. Une vieille patache y conduit les rares voyageurs qui arrivent par les gares d'Ablon ou de Choisy. On n'y voit pas une cheminée d'usine, et je ne sais même pas si les habitants y connaissent l'usage du charbon de terre pour se chauffer. Le terrain y a encore plus de valeur que sur Thiais. Le penchant de la colline est planté de vignes d'un bon rapport et d'absinthe qu'on vend aux distillateurs parisiens. La plaine, vers la Seine, et le plateau supérieur y sont cultivés en froment, pommes de terre, betteraves et luzerne. En 1894, dans ce petit village si frais et si calme, où tout semble sourire, même le vieux cimetière, plein d'églantiers, il est né 20 personnes et il en est mort 33 !

Choisy-le-Roi est une assez grosse cité industrielle, située à une petite lieue au sud-est d'Orly. La population, lors de l'avant-dernier recensement, y était de 9 525 habitants. Si on y arrive de Paris par le tramway, on n'aperçoit guère qu'une large avenue, bordée de vieux jardins et de vieillottes demeures, construites au début du XIXe siècle dans l'immense parc qui entourait le château de Louis XV, dont il ne reste guère que la maison des pages et deux charmants petits pavillons qui servaient jadis de conciergeries. On ne se doute pas alors que ce rideau cache un amas de fabriques. Choisy est l'un des grands centres de la production céramique française. La faïencerie Boulenger et Cie, la tuilerie Brault-Gilardoni et Cie, la porcelainerie Thomas, une verrerie, une usine d'engrais chimiques, occupent environ 3 000 ouvriers. L'excédent des

naissances sur les décès y est de 5,8 p. 1000. Les enfants abondent dans chaque famille.

Qu'on se transporte maintenant dans un département où l'excès des naissances sur les morts est peu élevé, comme les Vosges (1,6 p. 1 000 habitants). Si l'on considère ce même rapport pour chacun des arrondissements, on découvrira qu'à Remiremont et Saint-Dié, centres de grande industrie, l'excédent de naissances est respectivement de 6,2 et de 5,2 p. 1 000, tandis que dans celui de Neufchâteau, agricole, la proportion est renversée. Ce sont les morts qui l'emportent de 6,5.

Dans l'Aisne, un arrondissement est particulièrement agricole, celui de Château-Thierry : pour 20 enfants qui naissent, 21 morts. Les autres arrondissements, avec des champs de betterave, et la sucrerie, toujours rapprochée de ces champs pour éviter les frais de transports, renversent la proportion : 21 naissances pour 20 morts. Mais nous arrivons à Saint-Quentin, ville industrielle : 24 naissances pour 20 morts.

L'examen par arrondissements des départements à forte natalité, comme le Pas-de-Calais, fournit également de bien précieux indices. Arras et ses environs sont surtout agricoles, malgré quelques usines clairsemées : l'excédent de naissances y est de 2,4 p. 1 000. Si l'on se transporte dans l'arrondissement de Béthune, région des grands charbonnages et de grande industrie, patrie par excellence des mineurs de France, on trouve une natalité de 38 p. 1000, laissant un excédent de 18,3 sur la mortalité.

Il n'y a pas de doute, et il n'y a jamais eu de discussion sur ce point : l'activité industrielle amène un accroissement correspondant de la natalité. Le phénomène a été constaté en Angleterre comme en France : on vit, dans ce premier pays, les naissances se relever progressivement après l'abolition des Corn Laws, c'est-à-dire avec l'institution du libre échange qui ruina l'agriculture, et donna à l'industrie un irrésistible élan. Si l'on fait abstraction de certaines régions montagneuses, ou de celles qui, situées au bord de la mer, ont une population vivant de la pêche, on peut dire qu'en France la natalité est proportionnelle au nombre de chevaux-vapeur employés dans chaque département. L'Aisne en a

16 000, presque tous sur le territoire de Saint-Quentin, le seul où les naissances soient nombreuses; les Ardennes 19 000, localisés à Sedan, Rocroi, Mézières; les Bouches-du-Rhône, 45 000, presque tous autour de Marseille, seul point où la natalité dépasse la mortalité dans le département; la Loire-Inférieure 15 000, presque tous à Paimbœuf et Saint-Nazaire; la Haute-Loire 58 000; la Saône-et-Loire 43 000; la Seine-Inférieure 49 000; les Vosges 41 000; Remiremont et Saint-Dié 41 000; le Nord 147 000!

Il faut faire une exception. Le rapport n'existe plus si la vapeur fait fonctionner des machines agricoles. L'exemple de l'Aude et de l'Eure-et-Loir le prouve.

*
* *

Cette fécondité des familles d'ouvriers industriels est un fait si connu qu'on a l'air, en y insistant, de découvrir la Méditerranée. Mais c'est sur l'explication de ce fait qu'il est précisément nécessaire de discuter. On nous dit que, si un homme borne ses désirs à demeurer dans la situation où il est né, sans en attendre une meilleure pour ses enfants, chaque génération tourne dans le cercle parcouru par la génération précédente; tout au plus formerait-elle une spirale très aplatie. En pareil cas, ajoute-t-on, les hommes n'ont plus aucune raison de se priver des plaisirs de la paternité; étrangers au progrès, comme les animaux, ils obéissent à la loi de la nature.

Il y a des cas où l'explication est juste. Il est permis pourtant de douter de son exactitude en ce qui concerne le souci qu'aurait la majorité des pères de famille de l'avenir de leurs enfants. Il faut se garder de mettre, par l'imagination, dans l'âme de tous, une exaltation de prévoyante et un peu maladive tendresse qui n'est que dans le cœur de quelques-uns. De plus, dans les centres de grande industrie, comme le Nord, on pourrait citer des exemples de fortune faite, encore aujourd'hui, par des fils d'ouvriers. Ceux-ci ne sont pas aussi fatalement condamnés à demeurer dans la situation paternelle qu'on veut bien le dire.

La grande raison qui pousse l'ouvrier à avoir une nom-

breuse progéniture, c'est non seulement que celle-ci ne lui nuit pas, ce que M. Dumont a fort bien mis en lumière, mais encore qu'elle lui est utile. C'est ici le moment de reprendre la formule donnée plus haut. S'il a des enfants, ce n'est pas pour eux, c'est pour lui.

En d'autres termes, les enfants rapporteront de l'argent à la maison depuis l'âge de treize ans, jusqu'à l'âge du départ pour le régiment, ou jusqu'au mariage ; et les charges du ménage, résultant des nouvelles bouches à nourrir, n'augmenteront pas en proportion de l'accroissement du revenu annuel.

Il est nécessaire de donner quelques exemples. Ils sont tous pris dans la même usine de céramique, à Choisy-le-Roi. Les familles citées ont des noms, elles vivent. Ce ne sont pas des entités.

Voici d'abord une famille composée d'un père, manœuvre à quarante centimes de l'heure, soit, pour onze heures de travail, 4 fr. 40 c. par jour. La mère ne travaille pas. Il y a deux petits enfants. La somme annuelle gagnée par le ménage est de 1 320 francs. C'est la misère. On mange du pain, tout juste.

Dans le même atelier, un autre père de famille, également manœuvre, gagne les mêmes journées. Mais la mère gagne de son côté vingt centimes de l'heure, pendant dix heures, soit 2 francs par jour. Il y a un fils de quatorze ans à 2 fr. 75 c. et une fille de treize ans à 1 fr. 80 c., plus trois enfants en bas-âge. Total sept personnes. Le revenu annuel est de 3 285 francs, près du triple.

On a pris là des familles dont le chef est manœuvre, et par conséquent au dernier degré de l'échelle des salaires. Il en est de plus favorisées. Le père, chauffeur de four, gagne cinquante centimes de l'heure, et travaille tous les jours, même le dimanche, un four, on le sait, ne devant jamais s'éteindre. Sa journée est, par conséquent, de 6 francs. La mère ne travaille pas. Il y a trois enfants, dont un garçon de dix-sept ans, manœuvre à trente centimes de l'heure, soit pour onze heures 3 fr. 30 pendant 300 jours ; une fille de quinze ans, ouvrière à la peinture en émail, gagnant 2 francs par jour, et un garçon de treize ans (travail dit de gamin) gagnant 1 fr. 50,

soit pour la famille 12 fr. 50 c. par jour, et, à la fin de l'année, 4 230 francs.

A ses côtés, dans la même rue, habite un ouvrier de métier, mouleur en céramique très adroit. Il a quatre-vingts centimes de l'heure, soit 8 fr. 80 c. par jour, car il ne travaille que onze heures. Mais sa femme ne travaille pas et il n'a qu'un enfant, qu'il a eu tard, et qui ne va pas encore à l'atelier. Revenu annuel du ménage, 2 640 francs, près de la moitié de moins que les voisins.

J'ai voulu savoir si, précisément, dans l'aristocratie du métier, la loi de « capillarité » agissait, si les enfants y étaient moins nombreux que chez les ouvriers pauvres. C'est loin d'être toujours le cas. Faut-il même le dire? J'ai eu comme une joie d'inventeur à découvrir un homme, le père G..., qui s'est donné consciemment une grande famille, qui professe la loi de la grande famille « utile ». Il est chef chauffeur à 250 francs par mois, soit 3 000 francs par an. Il a deux fils qui travaillent avec lui et gagnent 200 francs par mois chacun, soit 4 800 francs par an, et une fille, couturière à 60 francs par mois. Le revenu annuel de la maisonnée atteint donc la somme, dans l'espèce véritablement exceptionnelle, de 8 520 francs! Et cependant le père G... n'est pas encore content. Il a un troisième fils « que le Gouvernement lui a pris », c'est-à-dire qui fait son service militaire. L'année précédente, il était rentré chez lui plus de 10 000 francs, et il a un quatrième fils, auquel il fait donner une éducation d'ouvrier, de très bon ouvrier, mais pas plus — il s'en garderait — pour couvrir le déficit inévitable qu'amènera dans son budget le mariage de ses aînés. Ces mariages, qu'il sait bien ne pas pouvoir empêcher, sont sa grande terreur. Il s'efforce de les retarder en rendant son foyer agréable, afin de retenir ses enfants auprès de lui. Il prêche ceux-ci, il cherche à leur démontrer que jamais ils ne retrouveront une maison comme la sienne, et la chose est vraie, car il habite un petit pavillon, d'où l'on voit les champs, la ligne du chemin de fer d'Orléans, avec des trains qui passent, et, le soir, le phare de la tour Eiffel. Il fait venir son vin de Touraine et de Bourgogne, et le boucher le respecte, car ses notes sont fortes. Ses fils font partie de la société de gymnastique et de l'orphéon, sa

fille et sa femme s'habillent elles-mêmes, et gentiment. Il y a des dimanches ou l'on s'amuse ferme! Le père G..., qui vit bien, s'est conservé mieux que la plupart des ouvriers. Il est de taille moyenne, grisonnant, bien en chair; il a l'œil vif, la voix claire, il est courtois avec les étrangers, car il a conscience de sa valeur, même de sa supériorité, mais magnifiquement autoritaire à table et à l'usine, pour les mêmes raisons. D'opinion : radical-socialiste, mais plus radical que socialiste. De religion : aucune. C'est un homme très heureux.

Il n'y a rien de plus avantageux pour l'ouvrier que d'avoir beaucoup d'enfants. Mais il faut qu'ils vivent, il faut que le père attende treize ans son dû. De là, le cri affreux que j'ai entendu auprès du lit d'un petit mort : « Il nous avait coûté tant d'argent! » L'enfant est un placement, sa mort est une faillite, et pour les terrassiers, les manœuvres, les treize premières années, quand l'enfant vit, donnent à résoudre de mortels problèmes; c'est pourquoi, au point de vue de la natalité, l'argent que dépenseront les communes et l'État en faveur de ces enfants, les soupes données dans les écoles, les secours à la mère enceinte ou en couches, sera toujours de l'argent bien placé. Mais ce n'est pas tout : il est encore plus nécessaire d'accorder une pension au travailleur vieilli. L'ouvrier d'industrie est en effet singulièrement semblable à ces « chefs de loups » dont parle Kipling. Tant que sa compagne est jeune, que ses enfants chassent avec lui, pour lui, la proie ou la tâche, il est heureux, il a des frairies, des lippées. Mais ses enfants, à leur tour, deviennent des chefs de lignée, l'abandonnent au moment où ses reins faiblissent. Il n'y a rien de douloureux comme la vieillesse d'un animal sauvage ou d'un ouvrier. On les voit maigrir, on les voit quêter, on les voit se contenter des débris laissés par les nouveaux mâles, puis ne plus rien trouver, plus rien — et mourir. Il y a très peu de vieux animaux sauvages, les chasseurs vous le diront. Il y a très peu de vieux ouvriers, les patrons vous le diront.

Il y a un remède qui consiste à voir dans le travailleur hors d'âge ce qu'il est en réalité, une espèce de vieil enfant; de le placerexactement, vis-à-vis des familles créées par sa

postérité, dans la situation où ses enfants étaient jadis vis-à-vis de lui. Il faut qu'à son tour il constitue, pour ces familles, un revenu. Donc, il faut qu'il ait une retraite.

Si l'intérêt personnel est le mobile qui pousse souvent le travailleur des usines ou des mines à se donner des fils et des filles qui sont des aides, ne serait-ce pas encore l'intérêt personnel qui au contraire interdit à l'agriculteur d'avoir une nombreuse postérité? — Et si le mot « interdire » est trop fort, est-il vrai du moins qu'il n'a pas d'intérêt à s'entourer d'enfants, parce qu'il n'en a pas besoin?

L'introduction du rapport décennal sur la situation agricole de la France en 1882, contient à ce sujet une phrase bien significative. Constatant. ce que tout le monde sait par ailleurs, que les campagnes se dépeuplent tandis que la population urbaine augmente, — celle-ci, qui ne comptait que pour 25 p. 100 dans le total en 1846, étant bien près, en 1882, d'atteindre 50 p. 100[1], — l'auteur de l'introduction ajoutait : « La diminution (de la population rurale) n'est pas encore un mal. Elle oblige l'agriculture à mieux utiliser les bras. Le laboureur, de son côté, devient plus actif, et son intelligence se développe par la conduite des machines. Les 547 583 journaliers et domestiques de ferme qui, défalcation faite de l'Alsace-Lorraine, ont délaissé la culture du sol national, correspondent à une économie de salaire qu'on ne peut chiffrer, nourriture comprise, à moins de 240 ou 250 millions par an. C'est une diminution des frais de production qui dépasse le montant de l'impôt foncier en principal et en centimes additionnels, et qui accroît d'autant le bénéfice des exploitants. »

Quelques années plus tard, avec sa justesse de vue coutumière, M. Levasseur écrivait : « On a souvent répété comme un axiome : Partout où se fait un pain, naît un homme. La proposition n'est pas toujours vraie. Il conviendrait d'abord d'ajouter : à moins que ne changent les habitudes sociales de la population et le nouveau moyen de ses consommations. Il faudrait, en outre, remarquer que le supplément de blé récolté ne motive pas toujours l'emploi d'un supplément de

1. En 1891, elle a atteint 54,5 p. 100.

cultivateurs. Quand le sol d'un pays est complètement défriché, et qu'il est exploité dans la mesure que comportent le capital et la science, l'atelier est à peu près au complet. Les nouveaux venus n'y trouveront pas d'ouvrage dans le moment : car le fonds à valoir n'est pas extensible.

» ... De plus, de nos jours, les perfectionnements tendent plutôt à diminuer qu'à augmenter la main-d'œuvre. Par exemple, si d'une part l'introduction de la betterave a produit une demande de bras sur des terres qui ne rendaient auparavant que du froment, d'autre part, la transformation de terres à labour en prairies, qui s'est faite dans une proportion considérable en Normandie, et l'introduction des machines dans les terres à blé ont beaucoup réduit cette demande. »

On peut représenter par un exemple théorique, mais frappant, ce qui s'est passé sur ces terres à prairies ou à froment. Un domaine était cultivé, il y a cent ans, par le propriétaire et trois enfants. A chaque génération, le besoin de main d'œuvre s'est restreint. Actuellement, on n'y a plus besoin, pour toute l'année, que d'une ou deux paires de bras. Le chef de famille a réduit le nombre de ses enfants.

En même temps, l'école communale développait son enseignement. L'héritier du domaine a une belle écriture, ou bien il sait manier les chiffres. La sous-préfecture n'est pas loin, et le député est prêt à donner un coup de main : une place assurant à son bénéficiaire mille cinq cents ou mille huit cents francs toute sa vie n'est pas bien difficile à trouver. Si l'on suppose que le bien rapporte deux mille francs et que son propriétaire puisse l'affermer pour la moitié, ce propriétaire y aura encore avantage : car mille cinq cents francs et mille francs font deux mille cinq cents francs. Donc il ira à la ville, et, l'exploitation étant devenue plus aisée, c'est son voisin qui louera les champs. Ainsi la population rurale aura diminué pour deux causes : par diminution des naissances et par émigration de celui qui est né. Or, c'est précisément ce que confirment les statistiques : le dépeuplement de certaines régions rurales riches va plus vite que la baisse de la natalité; il est causé par l'émigration. Cependant la production et la

valeur de la production augmentent, car il est faux que l'agriculture manque de bras : ce sont les bras qui manquent d'agriculture. Elle n'en a plus besoin.

En 1895, il y avait en France 2 231 513 propriétaires faisant valoir eux-mêmes leur bien. Chacun de ces propriétaires rassemblait en moyenne autour de lui, y compris femmes, enfants, valets, domestiques, quatre personnes — 4,2, comme le disent avec exactitude les statistiques. Il y avait à la même époque 1 192 542 fermiers et métayers dont la maison se composait de 5,8 personnes. Chez les horticulteurs et pépiniéristes, la moyenne était la même ; chez les bûcherons, elle montait à 6,5 personnes.

Ces chiffres signifient que la terre du propriétaire français, en général de petite étendue, ne réclame pas d'autres bras que ceux du maître, de sa femme et de deux autres personnes, enfants ou valets. Si les fermiers en exigent plus, c'est qu'ils exploitent des surfaces plus considérables. Sur un très petit terrain, au contraire, l'horticulteur et le pépiniériste, ne pouvant se servir de machines, pas même de charrue, occupent cependant plus de monde, et chaque famille de bûcherons constitue une espèce d'atelier de plus de six personnes.

Il y a des chances pour que cet atelier soit composé autant que possible par les enfants du maître, car les enfants sont pour lui la main-d'œuvre la plus économique. Mais s'il arrivait que ce maître pût les remplacer par une machine, mangeant moins de charbon qu'ils ne mangent de pain, il aurait une machine et moins d'enfants. C'est pour la même raison que les familles des agriculteurs algériens ont été nombreuses. L'ouvrier est rare : le premier soin du colon est de s'en fabriquer, qui sont à lui et qu'il ne paye pas. De même le Canadien. Et au contraire, comme le montrait M. Métin dans une étude récente[1], les colons anglais de la Nouvelle-Zélande, établis sur des terres faciles à cultiver, exploitées par des procédés perfectionnés, limitent leur postérité. On voit par ces exemples, il faut l'ajouter, combien peu le souci de l'avenir laissé à cette postérité a d'influence. En Algérie comme en

1. Cf. *Revue Blanche*, février 1901.

France, le code impose le partage. En Nouvelle-Zélande, d'après les lois anglaises, l'aîné peut être avantagé; c'est en Algérie que la natalité est forte, c'est en Nouvelle-Zélande qu'elle est faible. On dira qu'en Algérie les fils du colon peuvent obtenir de nouvelles terres : ceci n'est vrai que dans une certaine mesure. Et, d'ailleurs, il en est de même en Nouvelle-Zélande : la natalité n'en est point accrue.

La facilité même des transports agit en même temps que l'emploi plus fréquent des machines pour rendre inutile une nombreuse population rurale. Du moment que les propriétaires peuvent se procurer aisément les bras qui leur sont nécessaires pour les quelques jours de la moisson ou de la vendange, ils ne tiennent pas à avoir chez eux toute l'année des bouches la plupart du temps inutiles. C'est une question de prix de revient. Un Belge pendant huit jours coûte moins cher qu'un enfant toute l'année. Et l'économie est forte; l'enquête agricole de 1882 l'a dit : 250 millions par an.

On ne peut guère s'attendre, pour les mêmes raisons, à la reconstitution d'un prolétariat agricole. C'est le contraire qui se passe : de 1882 à 1892, le nombre des propriétaires ruraux a augmenté de 49 000, tandis que les salariés diminuaient dans des proportions beaucoup plus considérables. Le phénomène peut se produire cependant d'une façon toute locale. On l'a montré pour le canton d'Isigny[1]. Mais dans l'ensemble, rien ne fait prévoir l'arrêt de ce dépeuplement des campagnes. Imposé par les fatalités économiques, il atteindra un certain degré, et ne le dépassera pas. Peut-être le groupement dans une sorte de syndicat d'un grand nombre de parcelles, ou la constitution de sociétés agricoles comme celles qu'a proposées M. Sabattier dans le *Matin* modifieraient-ils cette situation. Mais rien n'est moins sûr, et ces groupements, ces sociétés, on ne les a pas vus fonctionner, on ignore les résultats qu'ils donneraient. Il n'est permis que de s'occuper du présent, des modes d'être, penser, calculer, agir, des différentes parties de la société française actuelle. Et s'il en est ainsi, la constatation s'impose : à population agricole, sauf quand la nature du sol et des cultures

1. A. Dumont, *Dépopulation et Civilisation*, p. 77 et 78.

interdisent l'emploi des machines, et même de la charrue, natalité faible; à population industrielle, natalité forte.

*
* *

On aperçoit maintenant le dilemme annoncé au début de cet article. Veut-on sérieusement relever le niveau de la natalité en France? Tous les impôts seront inefficaces, toutes les faveurs vaines. On a prononcé, je crois, cette phrase un peu grosse : « Pourquoi l'État, qui donne des primes aux producteurs de chevaux et de bœufs, n'en donnerait-il pas aux producteurs d'hommes? » Pourquoi? Parce que le bourgeois ou l'agriculteur, qui n'a que peu d'enfants, se paye à lui-même une prime si forte que l'État se ruinerait à lui en offrir seulement la moitié pour qu'il fasse le contraire, et en aie beaucoup. Celui qui a des enfants, en France, celui qui est disposé à en avoir autant qu'il le peut, c'est l'ouvrier d'usine ou de mine : car il est véritablement, au sens étymologique, un prolétaire, un homme dont la fortune est dans ses enfants. Si donc il est possible de développer l'industrie française de telle sorte qu'elle occupe plus de bras qu'aujourd'hui, on développera la natalité, et, si on augmentait la production agricole, il n'en serait pas de même.

Procurez donc à l'industrie la matière première à bon marché, quitte à amoindrir les bénéfices du producteur national de cette matière première. Faites en même temps baisser le prix de certaines subsistances indispensables à la vie, c'est-à-dire protégez le moins possible l'agriculteur. C'est une proposition qui fait frémir ; mais on parlait bien tout à l'heure de taxer les ménages de peu d'enfants : les agriculteurs ont peu d'enfants. Creusez des canaux, allongez, emmêlez vos réseaux ferrés. Laissez, — les deux mouvements sont concomitants, — la grande industrie ruiner la petite et les syndicats ouvriers lutter pour de hauts salaires.

Mais les populations industrielles sont « la proie de l'alcoolisme », et le produit humain est de qualité inférieure? En ce qui concerne l'alcoolisme, on pourrait répondre — ce serait d'ailleurs un piètre argument — que ce vice ou cette maladie n'est pas incompatible avec une forte natalité. « Le médecin

d'un bureau de bienfaisance de Paris, dit M. Bertillon, m'a déclaré que les familles nombreuses qui s'adressent à son dispensaire ont presque toutes à leur tête un alcoolique. Les enfants qui en sont issus ne sont pas forcément dégénérés. » Ceci vient sans doute de ce que l'alcoolique est retourné à l'animalité. Il n'a pas d'enfants : il fait des petits. Mais il est beaucoup plus facile à l'État d'interdire la consommation de l'alcool que d'ordonner la procréation d'un homme. Enfin l'alcoolisme n'est pas une maladie qui sévit uniquement dans les centres industriels : il fait plus de ravages dans les cantons agricoles et riches de Normandie et dans la pauvre et champêtre Bretagne que partout en France.

Quant à la qualité du produit humain dans les familles ouvrières, il est vrai qu'elle est parfois médiocre. Dans certains cantons industriels de la Seine-Inférieure, près de la moitié des conscrits est réformée pour défaut de taille ou infirmités. Mais les vertes vallées des Hautes-Alpes, où il n'y a pas une cheminée d'usine, ont donné jusqu'à 22 p. 100 d'idiots, de crétins et de goîtreux. Si ce n'est pas leur faute, ce n'est pas non plus celle de la vapeur. M. Manouvrier[1] a noté que dans neuf arrondissements parisiens du Centre et de l'Ouest, réputés les plus riches, la taille moyenne des conscrits est de 1 mètre 64 à 1 mètre 66, et qu'elle baisse à 1 mètre 63 dans les autres, où la population est plus pauvre et plus dense. On ne savait pas les chiffres, mais on se doutait du fait. Il ne prouve rien, sinon que la société ne fait pas tout son devoir. Il faut de l'air, de l'eau, des soins ; et en même temps il faut assurer des pensions aux vieillards, aux malades et aux blessés, donner à tous la vie à bon marché, supprimer les octrois.

De plus, autant que possible, rapprochez l'agriculture de l'industrie, *désurbanisez* l'industrie. C'est peut-être ainsi qu'on résoudrait l'antinomie, qu'on referait une France partout féconde. Y a-t-il de bonnes raisons pour que la fabrication des meubles de chêne ait pour centre Paris, plutôt que le voisinage d'une forêt de chênes, et celle des meubles en bois des îles encore Paris, plutôt que les environs de Bordeaux et

1. Manouvrier, *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*. Février-Avril 1888, p. 158.

du Havre? Il y en a, mais qui passeront, telles que le prix des transports. Mais le charbon et la vapeur subissent déjà la concurrence de l'électricité, qui courra partout, comme la force nerveuse dans un corps vivant. Les fabriques devront un jour se disséminer, Et si un paysan, comme cela se fait dans le nord, et à Carmaux, et à Albi, peut envoyer ses enfants à l'usine prochaine, il aura des enfants, dont le salaire grossira le revenu familial.

Cependant, même en admettant que les paysans alors ne syndiquent point leurs terres, puisque nous n'avons pas voulu examiner l'hypothèse, on verra grandir le nombre des ouvriers d'industrie, et, plus ce nombre croîtra, plus croîtront les chances d'une évolution socialiste. Mais quoi? Si l'intérêt de la France à multiplier le nombre de ses citoyens est aussi grand que vous le dites, ne voulez-vous pas courir cette chance? Un régime qui assumerait l'entretien de tous les enfants, dès leur naissance, assurerait une forte natalité. Alors?

Alors il est permis de n'être pas socialiste, d'avoir peur du saut dans le noir », de se dire que le génie de la France a été jusqu'ici celui de ses paysans, hommes sobres, indépendants, résistants, intelligents, dont la modération de besoins, l'abnégation, se transmettent avec leur héritage à ceux de leurs enfants que notre régime démocratique laisse monter plus haut qu'eux, parfois très haut... il en est un qui habite aujourd'hui même l'Élysée! Enfin l'évolution serait peut-être une révolution, avec une guerre civile, de terribles infortunes individuelles, des haines, des fuites, des exils, du sang répandu. Et ceux qui écrivent sur la question qui nous occupe seront, on peut le prévoir, parmi les premiers atteints. Ils ont le droit de reculer. Seulement, alors, qu'on ne nous parle plus du danger de la dépopulation, puisqu'on ne veut pas du remède. La France restera un pays moyen — moyen de population, moyen d'influence politique, moyen de production industrielle, modérément riche, modérément sensé et modérément conservateur, malgré les apparences · car tout continuera à s'y passer en conversations.

PIERE MILLE

MINUTES ET PAYSAGES

I

ROSÉE

Ce soir, le vert jardin respire avec délices
Après l'ardeur du jour;
La nuit, de sa rosée emplissant les calices,
Les ferme tour à tour.

O claires gouttes d'eau que balancent les urnes
Odorantes des fleurs,
Vous les rafraîchirez sous les souffles nocturnes,
Doux après ces chaleurs!

Vous les rafraîchirez lentement, fibre à fibre,
Parmi l'ombre où tout dort;
Et chacune demain, sur sa tige qui vibre,
Sera plus droite encor.

Ayons en nous aussi des larmes toujours prêtes
Loin du monde moqueur,
Et qui puissent parfois, à des heures secrètes,
Rafraîchir notre cœur.

II

LES HEURES

Au clocher de la cathédrale,
Où l'horloge vit sous l'auvent,
L'heure parfois rit, parfois râle,
Selon le caprice du vent.

Tantôt, sonore et violente,
Dans le silence, tour à tour,
Chaque heure en frémissant se plante
Comme une flèche au cœur du jour;

Tantôt, l'heure tinte lointaine,
Lente et dolente comme un glas :
On dirait alors qu'incertaine
Elle a peur, elle n'ose pas.

D'autres fois, par les gais dimanches,
Où, devant le porche assemblés,
Les chapeaux clairs, les robes blanches
Paraissent des fleurs dans les blés,

Les heures vives et vermeilles,
Du grand cadran d'or et de feu,
S'élancent comme des abeilles
Tumultueuses dans le bleu !

III

EN PLAINE, PRÈS DE LA MER

J'aime ce vent léger, j'aime sa douce haleine,
Qui soupire à peine dans l'air;
J'aime ce vent léger, c'est le vent de la plaine,
Plus doux encor près de la mer...

J'aime ce vent qui laisse un odorant sillage
Par les prés et dans les buissons ;
Ce vent terrien qui va de village en village
Sur des arbres et des moissons.

A longs flots caressants il coule, clair et lisse,
Dans la lumière et la chaleur ;
Il nous chante, au doux bruit de son onde qui glisse,
La bonté de la terre en fleur.

Il a le frais parfum des glèbes entr'ouvertes
Par le soc, au matin vermeil ;
Il sent les blés mouillés et les avoines vertes,
Et les sources en plein soleil.

— Le vent de mer est âpre et rude, même aux heures
Où le ciel bleu rit sur les flots ;
Il sent l'obscurité des eaux intérieures,
Son murmure est près des sanglots.

S'il chante, c'est, parmi sa douceur hypocrite,
Avec un sourd gémissement ;
Même quand tiède et calme, il souffle, l'on sent vite
Qu'il peut siffler soudainement.

Le vent de mer est doux parfois, mais toujours triste,
Triste et doux comme est le voilier
Dont on voit, sur les flots où la houle persiste,
Les voiles au couchant briller.

Le vent de terre est doux comme est doux à l'aurore,
Sur le flanc du coteau lointain,
Le toit de la maison paisible qui se dore
Au soleil rose du matin.

IV

CRÉPUSCULE

Les champs sont éclairés par la vaste rougeur
De l'Occident où le soleil s'abîme et sombre;
Les sillons vaporeux tendent leur ligne sombre
Sous la pourpre d'un ciel lumineux et songeur;
La ville à l'Orient darde ses feux dans l'ombre.

Nuit sur la ville au loin, lumière sur les champs :
Lumière sur les champs voilés de brume bleue;
Nuit sur la ville au loin, tumulte, plaintes, chants;
Clarté mystérieuse et douce des couchants
Sur les labours où fuit le vent de lieue en lieue.

Lumière sur les prés où dorment les troupeaux,
Lumière sur les bois emplis de bon repos,
Dans le profond silence où sonnent des bruits rares,
Où pleurent doucement les flûtes des crapauds,
Dans les lointains bouquets d'yeuse, au bord des mares.

Nuit sur la ville au loin, tumulte, plaintes, chants ;
Nuit sur la ville, obscure au milieu des fumées,
Où brillent tristement les lampes allumées ;
Nuit sur la ville, où sont les fous et les méchants;
Nuit sur la ville au loin, lumière sur les champs...

V

MONTAGNE

Le beau lac tremble et rit dans la coupe des monts,
Comme une gemme glauque, onduleuse et liquide ;
Sur les pentes, du haut d'un roc, au bord du vide,
On voit l'oiseau tomber dans l'espace, par bonds...

Le vent délicieux qui coule de l'azur
Verse un parfum de fleurs chaudes et d'herbe verte ;
Il emplit de son goût sucré la bouche ouverte ;
On croirait le sentir fondre comme un fruit mûr.

Les mouettes là-bas semblent d'un vol changeant
Poursuivre leur reflet sur le lac d'émeraude ;
On devine une vie invisible qui rôde
Sous le flot où soudain luit un éclair d'argent.

La prairie au soleil vibre et fleure le miel ;
Le vent des neiges sent parfois la violette ;
Une grande buée au ras des monts halète :
La respiration des glaciers dans le ciel...

VI

A L'AUTOMNE

Automne, je reviens à toi, ma sœur Automne,
A notre pâle amour ;
Je reviens à tes yeux, dont la douceur étonne,
Après un long détour,

Après un grand voyage aux pays de la joie,
Où j'aimai trop longtemps
Les Saisons à la bouche ardente qui rougeoie,
Aux beaux yeux éclatants.

J'avais cru pour toujours laisser ta robe bleue
Se perdre à l'horizon,
Parmi les lents brouillards accrus de lieue en lieue
Qui baignaient ta maison ;

J'avais cru pour toujours entrer au pays tiède
Où fleurit la gaîté,
Au vallon du Printemps lumineux qui précède
Les plaines de l'Été.

Mais je m'étais trompé grandement sur moi-même :
Je n'étais pas joyeux ;
Le soleil a blessé soudain comme un blasphème
Mon âme avec mes yeux.

Avril éblouissait, splendide, ma paupière
Comme une immense fleur ;
J'ai senti m'accabler Août, comme une pierre,
Sous sa lourde chaleur.

Ah ! je ne suis pas né pour la vaine allégresse,
Et je te goûte mieux
Que le rire sonore et fou, subtile ivresse
Des pleurs silencieux !

Et je reviens à toi, mélancolique Automne,
A nos pâles amours ;
Je reviens à tes yeux, dont la douceur étonne,
Automne, pour toujours !

VII

RÊVERIE

Un sourd bourdonnement de guêpe qui maraude
Par bonds légers se heurte à la vitre sonore,
Et s'acharne, s'arrête un peu, se heurte encore,
Puis s'éloigne et, parmi l'ardent silence, rôde.

Le soleil déclinant sur les prés d'émeraude
Allonge ses rayons dont la chambre se dore ;
Toute la maison vibre ainsi qu'une mandore
De ce bruit qui sans fin la vrille et la taraude.

Tout à coup, par la vitre ouverte au frais jardin,
La guêpe, avec un bruit renflé qui meurt soudain,
S'échappe et monte au ciel comme une bulle d'or.

Ah ! puisse, ayant heurté la prison de la chair,
Notre âme s'envoler ainsi, par un soir clair,
Dans un inespéré, joyeux et brusque essor !

VIII

SOIR

La vieille horloge bat dans la chambre prochaine :
C'est comme un cœur fiévreux qui saute dans le mur...
Parfois l'heure, à grand bruit de poulie et de chaîne,
Ébranle au plafond sourd les solives de chêne ;
Dans les carreaux recule et s'efface l'azur.

Le vent du crépuscule a poussé la fenêtre
Où l'étoile s'allume au loin dans le ciel vert ;
La désolation de l'Occident pénètre
Dans la maison qui meurt de tristesse : peut-être
Son âme va s'enfuir par le battant ouvert ;

Sa mystérieuse âme, inquiète ou sereine,
Éparse vaguement sous le toit familier,
L'âme de ceux qui, loin de la mêlée humaine,
Ont fait un doux refuge à leur joie, à leur peine,
Entre ces murs, autour des pierres du foyer ;

L'âme de la maison qui flotte dans l'air sombre,
Qui luit joyeuse et rit aux feux de l'âtre noir,
Qui danse à l'aube avec les atomes sans nombre,
Qui fait craquer, soudainement, dans les coins d'ombre,
Les meubles fatigués de silence, le soir...

IX

AVRIL

La ligne des coteaux sous les arbres légers
Court, flexible, et se ploie
Vers la plaine infinie et les pâles vergers
Que la lumière noie.

Les rameaux, dans l'azur, au souffle du vent las,
Bercent les fleurs voisines ;
Le vent fait se mêler aux grappes des lilas
Les grappes des glycines.

Sur les prés chauds un vol de papillons tremblants
Qui palpitent ensemble,
Papillons d'or, papillons bleus, papillons blancs,
Vibre dans l'air qui tremble.

Les branches des pêchers balancent dans le bleu
Leurs molles neiges roses...
On dirait par moments qu'un sourire de Dieu
Se joue entre les choses.

X

LE VENT DES HAUTS GLACIERS

Le vent des hauts glaciers passe sur la prairie,
Se roule dans les fleurs et remonte ivre au ciel,
En emportant une suave odeur de miel
Dont la neige, ce soir, sera toute fleurie.

Le vent sur les vallons ensoleillés murmure,
Aérien lacis de cent souffles épars;
J'écoute, au fil de l'air, flotter de toutes parts
Un sonore parfum de fleurs et d'herbe mûre.

Là-bas, tintent sans fin, dans le vent, claires, lentes,
Par les pacages verts aux troupeaux familiers,
Carillonnement doux de cloches par milliers,
Les sonnailles en chœur des vaches indolentes.

Une à une, elles font d'harmonieux arpèges;
L'air est plein de leur vague et léger tintement:
On dirait un immense et sonore instrument
Que vient frôler le vent des pâtis et des neiges.

Le vent va d'une odeur végétale et vermeille
Réjouir les sommets par le soir empourprés;
Le vent des hauts glaciers sur les pentes des prés
Passe en pillant les fleurs tièdes, comme une abeille!

XI

UN SOIR

Nous sommes là ce soir, paisibles, sous la lampe.
Ma mère lit, sa main blanche contre sa tempe;
Le chien bâille, étirant de plaisir son flanc creux;
Et je rêve, parmi le grand silence, — heureux.
Nous sommes là, ce soir d'hiver, humble famille,
Écoutant, à l'horloge indécise qui brille
Dans l'ombre, s'écouler les instants fugitifs,
Groupés près du foyer, comme aux temps primitifs.
Nous sommes là. Comment? Du fond de quel mystère
Sommes-nous assemblés, ce soir, sur cette terre?
Quel hasard, quels milliers de hasards nous ont joints,
A cette heure, en ce lieu du monde, aux mêmes points
De l'innombrable temps et de l'immense espace,
A travers le torrent des atomes qui passe?
Je ne sais pas. — Le soir est lent, paisible et doux. —
Dois-je en remercier un Dieu bon qui sur nous
Veille avec une amour profonde et continue?
Je ne sais pas. Je sens une Force inconnue.
Je suis heureux. — Qui sait ce que sera demain? —
Je suis heureux. Je suis comme un brin d'herbe humain
Qui frémit doucement sur le bord de la route,
Et qui, serré parmi d'autres brins d'herbe, écoute
Le vent mystérieux couler sur lui, sans fin.
Et c'est très doux, et très profond, et très divin.
Qui que tu sois, ô toi que le monde recèle,
Force étrange qui meus la vie universelle,
Dieu de jadis, Dieu juste et tendre infiniment,
Ou nature féroce et distraite un moment,
Rien ne peut faire, ô Force éternelle du monde,
Que tu ne me sois bonne au moins cette seconde,
Et pour ce seul instant, Lois, Destins, Infinis,
Bons ou mauvais, je vous rends grâce et vous bénis!

FERNAND GREGH

UN PRÉCURSEUR D'HENRIK IBSEN

SOEREN KIERKEGAARD

Nous avons fait, depuis quinze ans, une effroyable dépense d'enthousiasme en matière de littératures étrangères. Tour à tour, nous nous sommes épris des Russes et des Scandinaves, et nous avons eu des curiosités pour les Allemands. Puis c'est pour les romanciers italiens qu'a battu notre cœur capricieux. Cet engouement qui nous a fait connaître si vite MM. d'Annunzio, Foggazzaro et madame Serao n'a guère duré plus que les autres. Car la mode littéraire obéit à des lois éphémères et mystérieuses. Dans aucun domaine, la Roche tarpéienne n'est aussi près du Capitole, l'abîme aussi voisin du sommet.

C'est dans l'abîme que gît à présent la littérature scandinave. L'heure de son glas a sonné. Et l'opinion sévère qui fut dès l'origine celle de Francisque Sarcey est aujourd'hui généralement partagée. On l'a bien vu lors des « fêtes » plutôt ternes récemment données à Paris en l'honneur de M. Bjoernson.

Les éditeurs et directeurs de théâtre le savent bien : le pôle a passé de mode. Par contre — et par suite — le moment est venu où l'historien de la littérature et le critique vont pouvoir porter sur cette littérature scandinave des jugements moins suspects que par le passé. Naguère, tant que dura l'effervescence des snobs, il était difficile de demeurer

impartial. Peu nombreux furent ceux qui se gardèrent des partis pris. Il n'en va plus de même. L'heure de la justice a sonné. C'est donc au point de vue strictement objectif que je désire exposer ici les idées principales du penseur danois Soeren Kierkegaard, et que je voudrais rechercher en même temps l'influence exercée par lui sur Henrik Ibsen.

Nous avons assisté naguère à une fort belle joute sur le problème des origines littéraires de l'auteur de *Revenants*. Le grelot fut attaché, si je ne me trompe, par M. Jules Lemaître. Cet ingénieux et disert écrivain s'avisa de soutenir un jour que tout ce qu'il y avait dans Ibsen, on le trouvait déjà chez certains romantiques français, surtout chez George Sand. On crut à une spirituelle boutade, à un « brillant paradoxe ». Mais point. La même opinion fut reprise et développée par M. Faguet avec cette abondance d'arguments, cette érudition variée et sûre, cette dialectique serrée qui distinguent tous ses écrits. De moindres personnages s'en mêlèrent, si bien que, dans la patrie d'Ibsen, on finit par s'émouvoir. Et M. Georges Brandes descendit dans l'arène au nom des compatriotes de l'illustre dramaturge. On n'a pas oublié certains feuilletons des *Débats*, où M. Faguet reproduisait les lettres de M. Brandes sur cette question des influences subies par Henrik Ibsen et y fit de subtiles réponses. Ce fut un brillant spectacle que cette passe d'armes — d'armes combien courtoises ! — entre les deux célèbres critiques. De ce tournoi, nous ne rappellerons que le dernier épisode, la lettre de M. Brandes où se trouve ce passage : « Ibsen a puisé toutes ses idées centrales dans les œuvres du Danois Kierkegaard, le plus grand penseur religieux de notre siècle, absolument inconnu en France ».

Ce Kierkegaard, nous dit-on, vécut de 1813 à 1855. Il ignora parfaitement, nous affirme encore M. Brandes, l'œuvre de George Sand. J'ai imaginé qu'il serait intéressant de connaître un peu le porteur de ce nom rébarbatif et comme bardé de fer : Soeren Kierkegaard. Je me suis mis à étudier son œuvre. Ce n'a pas été du temps perdu. Kierkegaard me paraît, en effet, un esprit de tout premier ordre. Et son influence sur Ibsen est immense : l'individualisme intransigeant du plus illustre dramaturge scandinave,

ses attaques contre le christianisme officiel et la lâcheté du clergé, sa façon de considérer la question du mariage, tout cela, en vérité, c'est du Kierkegaard. *Brand* n'est même qu'un commentaire poétique de son œuvre principale : *Enten-Eller (l'Un ou l'Autre).*

Il faut noter, toutefois, que cette influence ne s'exerça pas directement. A la question de M. Brandes : « Avez-vous lu George Sand? — Pas un mot! » avait répondu Ibsen. De même, Ibsen a déclaré dans une conversation « qu'il n'avait pas encore lu Kierkegaard au moment où il écrivit *Brand* ». On aurait tort de s'étonner. On aurait tort surtout de conclure que l'influence exercée par Kierkegaard sur Ibsen est illusoire. Au contraire, elle saute aux yeux. Et, d'ailleurs, elle s'explique aisément : Kierkegaard fut l'initiateur de la pensée scandinave au XIXe siècle. L'atmosphère morale du pays où il vécut est saturée de lui. Rien qu'à entendre parler ses aînés, Ibsen se pénétrait de la doctrine kierkegaardienne.

Un rapprochement fera mieux comprendre ce phénomène. Kierkegaard a joué dans son pays le même rôle qu'Ernest Renan chez nous : il créa un état d'esprit, une forme de sensibilité, qui s'imposèrent à ses compatriotes. Les Scandinaves de la génération d'Ibsen sont imprégnés de « kierkegaardisme » comme nos contemporains de « renanisme ». Et l'on peut s'être approprié, dans une certaine mesure, l'esprit d'Ernest Renan sans avoir lu ses œuvres.

Je poursuis mon rapprochement par un exemple : je suppose un jeune homme, il y a quelques années, habitant une petite ville de province française, épris de littérature et composant, dans la solitude, des romans ou des comédies avec le secret espoir de les voir imprimer et jouer à Paris. Ce jeune homme a une intelligence très ouverte, mais un budget très étroit. Il aime passionnément la lecture, mais, faute d'argent, ne peut acheter des livres. Son principal aliment intellectuel consiste dans les « journaux littéraires » qu'il trouve au café. Il a dévoré l'*Écho de Paris* et le *Figaro* : les *Histoires contemporaines* d'Anatole France ont exercé sur sa façon de voir une action décisive. Je suppose qu'il a lu avec le même plaisir certains articles de Maurice Barrès, dans le *Journal* et dans le *Figaro;* enfin, qu'il s'est tenu au courant de la production

dramatique de la capitale par les feuilletons de M. Jules Lemaître. Je suppose maintenant que ce jeune homme écrit, sous ces impressions diverses, un ouvrage qu'il réussit à faire imprimer à Paris. C'est presque un chef-d'œuvre. Le jeune écrivain devient célèbre du jour au lendemain. Et les critiques, qui lui consacrent de graves études, l'appellent un disciple de Renan. Ils n'ont pas tort. Pourtant le jeune homme s'étonne. S'il est vaniteux et s'il n'a pas de sens historique, il ne manquera pas de protester : « Renan !... Mais je n'ai pas lu une page de Renan ! » Cela est fort possible, mais les critiques parisiens n'en ont pas moins raison : leur jeune homme a subi l'influence de Renan indirectement, de seconde main, si l'on peut dire. C'est d'une manière semblable — indirectement et inconsciemment — qu'Ibsen a subi l'influence de Soeren Kierkegaard.

Pénétrons maintenant dans la pensée du sage danois et observons de plus près la filiation qui existe entre l'œuvre du philosophe et celle du dramaturge. Nous n'allons pas tarder à découvrir en Kierkegaard un ancêtre intellectuel d'Ibsen, bien plus rapproché que George Sand.

I

Quelques notes biographiques aideront à comprendre le caractère bizarre de ce philosophe. Il naquit le 5 mai 1813 à Copenhague où ses parents tenaient une boutique de laineries et denrées coloniales. Kierkegaard père était d'origine paysanne. Jusqu'à l'âge de douze ans, il garda les moutons sur la lande désolée, en un coin reculé du Danemark. Énergique et persévérant, il se rendit à la ville avec la volonté bien arrêtée d'y faire fortune. Sa rapacité implacable, son obstination de paysan eurent raison de tous les obstacles : Kierkegaard père devint riche. Il n'en continua pas moins de travailler et d'amasser. Vêtu d'un inusable veston jaune et d'une éternelle culotte en velours, chaussé de souliers à boucles, il se tenait derrière son comptoir, peinant sans trêve. Resté veuf une première fois, il épousa sur le tard, en secondes noces, une servante

fidèle. C'est d'elle que naquit Soeren Kierkegaard. Le père de Soeren avait, à l'époque où son septième et dernier fils vint au monde, cinquante-sept ans révolus ; sa mère, quarante-cinq.

Né de parents qui comptaient à eux deux plus d'un siècle d'existence, Soeren Kierkegaard entra dans la vie, comme fatigué d'avoir déjà vécu. Mal conformé au physique, affligé d'une constitution maladive, cet enfant-vieillard ne put jamais se livrer aux plaisirs exubérants du jeune âge. Sa faiblesse musculaire lui attirait les coups des plus forts : il s'en vengeait par des sarcasmes. Un goût marqué pour l'ironie s'éveilla de bonne heure chez Soeren Kierkegaard. Maîtres et camarades lui servaient également de cible. Voici un échantillon de ses facéties. Un professeur venait d'épouser une jeune fille nommée Charlotte Lund. Quelques jours après cet événement, le nouveau marié faisait rédiger en classe, à ses élèves, une composition sur un sujet dont il leur laissait le choix. Or il se trouve dans les environs de Copenhague une forêt appelée *Charlottenlund*, délices des petits bourgeois qui vont y passer les après-midi du dimanche. A la fin de l'heure, Soeren remit aux mains du professeur un devoir intitulé : « Charlottenlund. Comment on y va et les divertissements qu'on y trouve. »

Le sarcasme, l'ironie amère ne doivent pas être confondus avec l'humour véritable. Le rire de Kierkegaard est le plus souvent un rire faux, trahissant une incurable mélancolie. La mélancolie, c'est bien le trait essentiel de ce malheureux caractère. Déjà le père de Kierkegaard souffrait d'humeurs noires ; à l'époque où, berger misérable, il menait paître ses moutons, il avait parfois des crises de désespoir horribles. La tristesse est d'ailleurs le lot commun des paysans de cette contrée. Et Soeren Kierkegaard, sous ce rapport, était resté paysan. Il souffrit dès l'éveil de son intelligence. On trouve cette phrase dans son *Journal :* « Je suis mélancolique, mais jusqu'au point extrême où la mélancolie devient une véritable maladie mentale. » L'éducation paternelle n'apportait aucun tempérament à ces dispositions lugubres. Tant s'en faut. Kierkegaard père, homme d'humeur sombre, était d'une avarice sordide. Pour l'unique plaisir de voir le niveau des piles

d'écus s'élever dans son coffre-fort, il exigeait que tout le monde se privât en même temps que lui. Hiver comme été, il entendait que ses filles courussent les rues nu-tête, un châle noué sur les épaules. Jamais il ne permit à sa femme de prendre une bonne. A ses fils il refusa constamment tout argent de poche.

Dans cette atmosphère étouffée, l'esprit de Soeren Kierkegaard ne put s'épanouir librement. Son horizon resta borné, ses vues manquèrent toujours de largeur. Son père semblait s'efforcer de seconder encore ces dispositions naturelles. Quand l'enfant demandait la permission de s'aller promener avec des camarades, Kierkegaard père répondait invariablement par un refus. Puis, voyant les larmes monter aux yeux de son fils : « Allons, disait-il, où veux-tu que je t'emmène? A Frederiksberg ou le long du rivage? » Alors, sans quitter sa place, il décrivait à l'enfant les voitures défilant au trot, les promeneurs musant et riant, la femme aux gâteaux criant sa marchandise. Soeren finissait par prendre goût à cet exercice de rhétorique fallacieuse. Gagné par l'exemple, il s'échauffait. Bientôt il rivalisait d'ardeur descriptive avec son père, ajoutant des détails aux tableaux évoqués. M. Brandes, qui rapporte ce trait, remarque justement l'action exercée par ce système d'éducation sur Soeren Kierkegaard : « Sa fantaisie fut toujours une plante de serre chaude[1]. »

A l'instigation de son père, piétiste d'une foi étroite et bornée, Soeren Kierkegaard étudia la théologie. Il assistait assidument aux cours de la Faculté de Copenhague. En outre, il s'occupait de philosophie et d'esthétique. Le luthéranisme orthodoxe régnait dans toute sa sévérité au foyer des Kierkegaard. Le père ne manquait pas une occasion de s'élever contre les débordements du siècle et l'audace criminelle des ennemis de la religion. Un seul livre lui était familier : la Bible. Soumis et docile, Soeren accepta de confiance les idées religieuses de son père. A l'Université, il fréquentait exclusivement des étudiants en théologie et des ecclésiastiques. Grâce à cette mesure d'hygiène préventive, sa foi ne traversa aucune crise.

1. Voir la solide étude littéraire de M. Georges Brandes : *Soeren Kierkegaard, un portrait*, et l'ouvrage plus philosophique de M. Harold Höffding : *S. Kierkegaard*.

Le riche marchand de laines de Copenhague mourut avant que son fils eût achevé ses études. Du jour au lendemain, ce fut un changement radical dans la situation de Soeren Kierkegaard. Au sortir d'une existence misérable, tout à coup, il se trouvait riche. Il en résulta une sorte d'arrêt dans son développement. Désormais à l'abri du besoin, il poursuivit ses travaux en dilettante, s'attardant à cueillir des fleurs rares sur les austères sentiers de la science théologique, hésitant à faire le pas final. Timoré, consciencieux, scrupuleux jusqu'à la manie, il se reprochait amèrement sa mauvaise conduite. Parce qu'il tardait à se faire recevoir pasteur, il s'accusait de vivre dans le péché. Son père, avant de mourir, l'avait sommé d'aller jusqu'au bout de ses études ; Soeren avait promis, mais il lui en coûtait de tenir sa parole. A cette nature malheureuse, un sujet d'appréhensions et de soucis était nécessaire comme l'air respirable : la perspective de son examen lui causa pendant longtemps les angoisses voulues. On en perçoit l'écho dans son *Journal* : « Je ne puis m'empêcher de croire, écrivait Kierkegaard en mai 1839, qu'il est dans la volonté de Dieu que je subisse mon examen final. Sans doute il lui sera plus agréable de me voir accomplir cette démarche que de me voir arriver à la possession de la vérité par le travail personnel. » Enfin Kierkegaard se résolut à franchir la dernière étape, à vingt-sept ans. Sa dissertation lui attira les éloges de ses professeurs. Elle traitait de « l'Ironie considérée spécialement chez Socrate ».

Le soulagement de Kierkegaard à la suite de cet acte tardif ne dura pas. A rester sans soucis, il eût été trop malheureux. Le projet qu'il fit de se marier le replongea dans les affres coutumières. Grand fut l'étonnement à Copenhague quand, au mois de septembre 1840, la nouvelle se répandit que le jeune théologien venait de se fiancer. Plus perspicace dans sa naturelle malveillance que Kierkegaard lui-même, le monde prédit ce qui allait se passer : on devinait qu'à cet ascète triste la femme, avec sa faiblesse naturelle et sa grâce capricieuse, ne fournirait qu'une distraction passagère ; son âme s'échapperait de la cage matrimoniale plus éprise encore de solitude et de chasteté. C'est ce qui arriva. Auprès d'une jolie fille, Soeren Kierkegaard se sentit devenir poète ; en

son âme fécondée germèrent des sentiments nouveaux ; il crut avoir découvert une Béatrice. Mais à cet état d'exaltation succéda bien vite un état de morne abattement. Le fiancé observa un jour avec stupeur qu'il ne goûtait plus aucun plaisir dans le voisinage de sa fiancée. Il aimait mieux lui écrire que la voir, penser à elle que causer avec elle. Il comprit alors ce dont il ne s'était pas rendu compte tout de suite, qu'il n'avait jamais aimé en cette jeune fille qu'un stimulant cérébral. Maintenant qu'à son contact avec la femme, un monde nouveau s'était éveillé en lui, la pauvrette n'avait plus rien à lui apprendre. Il se prit à la regarder du même œil désenchanté qu'un vigneron la grappe dont il a exprimé tout le jus. Sa déception devint presque de l'aversion quand il vit que la jeune fille ne partageait pas ses convictions religieuses ou que, du moins, la foi dont il brûlait n'échauffait que médiocrement cette âme de linotte.

Kierkegaard n'eut plus alors qu'une idée : reprendre sa parole. L'opération était délicate. Il joua d'abord l'indifférence, puis il devint brutal. Il se montra sous le jour le plus détestable, dans l'espoir que sa fiancée se prendrait à souhaiter la rupture comme une délivrance. Vain machiavélisme! La demoiselle persistait dans ses propos frivoles et fades. Le faux romantisme où la jeune fille se complaît, surtout dans le Nord, révoltait la foi ombrageuse de Kierkegaard. Après une lutte terrible, il renonça enfin à toute diplomatie et s'expliqua clairement sur la nécessité d'une rupture. Il est d'ailleurs certain qu'en agissant ainsi le jeune théologien cherchait moins à rejeter un joug fastidieux qu'il ne croyait faire acte de vraie religion et de pure morale. Il se conformait, par cette démarche, à un de ses principes les plus chers, à une idée pour laquelle il combattit par la plume avec ferveur et qu'Ibsen, dans la suite, s'attacha aussi à répandre, à savoir que le mariage ne mérite ce nom qu'à la condition de se fonder sur la sincérité et la confiance mutuelle des époux. Frayant la voie où devait marcher Nora, de *Maison de poupées*, Kierkegaard aima mieux s'élancer dans la nuit, en faisant claquer derrière lui la porte de la prison où il avait failli perdre sa foi, que de s'engager sur la pente des lâchetés et des mensonges. Tout Copenhague, il va sans

dire, apprécia sévèrement sa reculade. Les avanies qu'on lui prodigua le décidèrent à faire une absence momentanée : il s'en fut à Berlin puiser des consolations aux leçons des philosophes de l'Université.

Les fiançailles de Kierkegaard, puis sa rupture, représentent un moment essentiel de son existence. Ces événements vont se répercuter à travers toute son œuvre. En passant par l'imagination fiévreuse et la conscience tourmentée de celui qui en fut victime, ils se transforment et, peu à peu, d'étape en étape, finissent par prendre une signification très éloignée de leur point de départ. Dans le fragment intitulé *Silhouettes* et qui fait partie de son principal ouvrage *(Enten-Eller)*, Kierkegaard a incarné en divers personnages ses sentiments et ceux de sa fiancée dans le temps que dura leur méprise. Il se décrit lui-même sous les noms de Faust, de Clavigo, de Don Juan, tandis que sa future femme s'appelle Marguerite, Marie de Beaumarchais, Elvire. Ce que Kierkegaard tente par là, c'est de se justifier à ses propres yeux, c'est de chasser les remords torturants, de dissiper des images obsédantes. Son mépris inné pour la femme, — mépris de l'homme studieux et froid pour un être frivole et sentimental, — s'exprime dans ses écrits avec une ironie cinglante. La fiancée de Kierkegaard prononçait encore, la veille de la rupture, les paroles obligées : « Je meurs si tu m'abandonnes ! » Or, quelques mois après « l'abandon », elle avait tout oublié et un autre la conduisait à l'autel, radieuse et croyant aimer pour la première fois. Aux yeux de Kierkegaard, toute jeune fille vit ainsi par instinct et par goût dans le mensonge. Elle est naturellement dépourvue du sens de la réalité. Elle s'enivre de chimères jusqu'à l'heure où le mariage l'arrache à ses rêves. De sorte que l'évolution de toute femme peut se résumer en ces mots : « Jadis impératrice sur les vastes étendues de l'amour, souveraine titulaire de toutes les exagérations de la folie, aujourd'hui madame Petersen, au coin de la rue des Bains. »

L'image que Kierkegaard se faisait de la jeune fille correspond exactement au portrait d'Emmeline dans les *Premières Amours* de Scribe (le seul écrivain français qu'il connût). Assistant un soir, à Copenhague, à une représentation de ce médiocre vaudeville, Kierkegaard sortit tellement enchanté

qu'il consacra à cette pièce une dissertation pleine d'esprit. L'Emmeline des *Premières Amours* se trouve placée entre deux prétendants, Rinville, que son père lui destine, et Charles, un ami d'enfance, revenu au pays après une absence qui a paru longue aux deux jeunes gens. Par suite de diverses aventures, Rinville se présente sous le nom de Charles : Emmeline prétend le reconnaître, tombe dans ses bras, lui rappelle qu'« il est des sympathies qui ne trompent jamais ». Quand le vrai Charles se présente, Emmeline, qui le prend pour Rinville, le reçoit fort mal : « Rien qu'en le voyant, son aspect m'a causé une répugnance!... Ma pauvre tante avait bien raison : on revient toujours à ses premières amours. » Les travers raillés par Scribe chez Emmeline, ces caprices d'imagination, cette faculté d'illusion, cette fausse sentimentalité, Kierkegaard les avait déjà relevés chez sa fiancée. Les moqueries de Scribe le confirmèrent dans son mépris amer.

Il est enfin bien caractéristique du génie de Kierkegaard que ses chagrins d'amour aient abouti à un écrit religieux. Dans *Crainte et Tremblement*, Kierkegaard retrace l'histoire du sacrifice d'Isaac par Abraham, son père. Ce n'est encore là que le récit symbolique de ses fiançailles : Abraham, c'est le philosophe lui-même; Isaac, c'est l'objet de sa plus chère affection terrestre. Tel jadis le patriarche, Kierkegaard a sacrifié à son Dieu ce qu'il aimait le plus au monde.

Après un séjour d'un an à Berlin, Soeren Kierkegaard, rentré à Copenhague, menait une existence solitaire, très active, mais très retirée. Il ne restait pas un jour sans écrire. Dans toutes les pièces de son appartement, il y avait du papier et de l'encre ; à mesure qu'une idée germait en son cerveau, il l'exprimait toute chaude. A ce jeu, les livres naissent vite. En quinze ans, Kierkegaard composa une trentaine d'ouvrages qui forment, comme il a dit, « une littérature dans la littérature ». L'unité d'idées n'y est pas parfaite. Sur des points essentiels, les opinions de Kierkegaard se modifièrent à mesure qu'il avançait dans la vie. Seule, la source intime de sa pensée demeura toujours la même : l'esprit religieux domina constamment chez Kierkegaard. Les dernières années du grand philosophe sont même remplies par une lutte confessionnelle ardente. C'est en 1849 que sa pensée prit cette tour-

nure violemment agressive. 1849 est par conséquent la date essentielle de la vie de Kierkegaard. Elle divise naturellement son œuvre en deux périodes : 1° les écrits publiés de 1843 à 1849 ; 2° les ouvrages parus entre 1849 et 1855, date de sa mort.

II

Au moment d'exposer la pensée du théologien danois, je dois avertir le lecteur que celle-ci est en réalité beaucoup plus obscure et comporte infiniment plus de nuances qu'il n'y paraîtra par mon analyse. Cette œuvre touffue est, du propre aveu de M. Brandes, « une lecture difficile ». Pour que l'intrépide critique parle ainsi, il faut, certes, que Kierkegaard soit d'une compréhension malaisée. Ce philosophe possède, en effet, au plus haut degré l'art d'obscurcir les idées les plus nettes, d'envelopper de voiles mystérieux les idées les plus élémentaires. La clarté n'est pas, aux yeux des gens du Nord, une qualité de premier ordre. Les auteurs de ces contrées s'étudient plutôt à rendre leur pensée difficile à saisir qu'à la mettre à la portée de tous. Chez Kierkegaard, outre qu'il pensait naturellement d'une façon obscure, on aperçoit le parti pris évident d'augmenter cette obscurité naturelle par des ténèbres artificielles. Dans ce dessein, Kierkegaard retranchait de ses aphorismes tout ce qui ne lui paraissait pas indispensable. Il donnait ainsi à son style une apparence bizarre et tourmentée qui lui semblait le fin du fin, mais qui n'est pas pour lui concilier les sympathies des esprits français. J'espère qu'on ne s'avisera jamais de traduire Kierkegaard en notre idiome. De deux choses l'une : ou bien l'on respecterait l'originalité de ce philosophe, et l'on nous donnerait des ouvrages absolument illisibles, ou bien on l'adapterait au goût national, et ce ne serait plus alors le vrai Kierkegaard.

Le travail d'obscurcissement systématique, auquel cet auteur se livrait après coup est tout à fait amusant à observer dans les exemples qu'en a donnés M. Brandes. On arrive, par une confrontation avec d'autres parties de son œuvre, et sur-

tout avec son *Journal*, à reconstituer la pensée originale de Kierkegaard, celle qu'il estimait trop claire pour être imprimée. C'est un beau souci que celui du style ; mais, à force de recherche, Kierkegaard donne parfois dans le galimatias. C'est ainsi qu'il écrit avec une satisfaction évidente : « Je dis de mon deuil ce que l'Anglais dit de sa demeure : mon deuil *is my castle*. Combien tiennent pour un des agréments de l'existence de porter le deuil ! » Ce texte énigmatique s'éclaire quand on le lit sous sa forme primitive, c'est-à-dire dans la phrase suivante du *Journal :* « Nombre de personnes soupirent après des témoignages de condoléance quand elles sont en deuil (c'est-à-dire quand elles portent un crêpe au chapeau). Ce qu'elles cherchent, ce n'est pas tant à calmer leur chagrin qu'à être un peu choyées. Pour beaucoup de gens, c'est un des agréments de l'existence d'avoir un deuil. » Cette phrase-là est beaucoup plus claire que l'autre, mais aussi bien trop banale pour Kierkegaard.

L'œuvre principale de la première période de sa vie parut en 1843 et comprend deux parties réunies sous ce double titre *Enten-Eller*, soit *l'Un ou l'Autre*. Ce traité considérable fut écrit en onze mois, la deuxième partie d'abord. Kierkegaard y analyse deux genres d'existence strictement opposés, puis il dit au lecteur : « Choisissez entre eux ! » *Enten*, c'est la conception esthétique de l'existence, c'est une somme philosophique de la vie de plaisir, le bréviaire de « l'enfant de volupté ». Les personnages qui sont censés exprimer leur opinion dans cette première partie incarnent tous l'idéal épicurien. A leurs yeux, la vie ne vaut que par la beauté éparse dans les choses. Ils n'y voient que des motifs artistiques, ou des gestes intéressants. A celui qui adopte la norme esthétique l'univers paraît un kaléidoscope immense qu'il secoue avec un sourire, afin d'amuser son œil par des images chatoyantes et diverses. La vie esthétique exige de celui qui la pratique un détachement complet. Celui-là demeurera « absolument suspendu », évitera de se créer des attaches durables, fuira toute liaison prolongée avec une femme, se gardera d'une amitié trop étroite. En un mot, *Enten*, c'est le guide pratique du parfait voluptueux.

La deuxième partie de l'ouvrage, intitulée *Eller*, réfute cette

philosophie avec une écrasante vigueur. C'est « un coup de massue », a dit un critique. Le ton qui règne dans *Eller* est aux antipodes de celui qui règne dans *Enten* : à la fougue succèdent l'apaisement, l'onction ; à l'apologie sauvage de la volupté, l'éloge de l'altruisme, du sacrifice, de la tempérance. La pratique de ces sentiments, Kierkegaard l'appelle la *vie éthique* par opposition à la vie esthétique décrite dans *Enten*. La grandeur de la vie éthique est proclamée par un magistrat qui répond ainsi aux folles divagations des personnages de la première partie. Mais la vie éthique n'est qu'une étape. A la fin de l'ouvrage, Kierkegaard suggère qu'il est encore une existence plus belle, c'est l'existence religieuse. Dans ses œuvres ultérieures il développera ce principe et dira la grandeur de l'ascétisme. Dans *Enten*, toutefois, ce ne sont encore que la vie de jouissance et la vie de devoir qui s'opposent : « Il faut choisir », ordonne Kierkegaard.

Un choix s'impose-t-il vraiment entre *Enten* et *Eller* ? N'y a-t-il place dans la vie que pour le dévergondage et l'ascétisme ? L'examen de cette question m'entraînerait trop loin. Mon dessein n'est pas de réfuter ou d'approuver Kierkegaard. Bornons-nous à remarquer en passant combien une conception de la vie aussi intransigeante est caractéristique du génie scandinave. La valeur des admirables systématisations de Taine est aujourd'hui très contestée ; combien pourtant les vues générales de ce magnifique esprit restent justes ! Combien le génie de Kierkegaard, tout particulièrement, s'explique bien par le climat des pays scandinaves ! Sous ces latitudes, le contraste règne en permanence. Côte à côte on trouve des landes désolées comme celles où le père de Soeren garda ses moutons, et des terres fertiles, couvertes d'une riche végétation. Pendant l'été, un soleil cruel inonde la campagne de ses rayons de feu ; en certains endroits, on est obligé de se protéger par un masque contre les moustiques. Et cet été ne se compose pas de jours de douze heures suivis de nuits bienfaisantes, mais persiste, accablant, pendant trois mois. Alors vient une nuit sombre et parfois pleine d'épouvante qui dure deux cent soixante-dix jours. « Il y a là, écrit M. Erhard [1],

1. A. Erhard, *Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain*, Paris, 1892.

des proportions gigantesques, mais sans les petites transitions sur lesquelles repose dans le Sud la vie tranquille. » *Enten-Eller* n'est-ce pas la transposition de ces paysages et de ce climat dans le domaine intellectuel?

La question des rapports entre l'homme et la femme est parmi celles que l'auteur d'*Enten-Eller* a le plus longuement traitées. Depuis l'époque de ses fiançailles, ce sujet ne cessait de préoccuper Kierkegaard. Dans la vie esthétique, la femme, considérée comme instrument de plaisir, joue un grand rôle. Les débauchés à qui Soeren Kierkegaard fait déclamer des principes qu'au fond il réprouve exaltent le *donjuanisme* en aphorismes saugrenus. Ils condamnent le mariage, parce qu'un homme marié doit « renoncer à se commander des chaussures de voyage ». L'un d'eux ajoute : « A la vérité, on cite bien l'exemple d'une Bohémienne qui porta son mari à travers la vie sur ses épaules. Mais, tout d'abord, c'est là une exception. Et puis ce manège dut à la longue fatiguer... l'homme. » Johannes le Séducteur explique que les dieux ont créé la femme pour maintenir l'homme sous leur joug. La femme est donc un piège, un appât : « Mais de tout temps il y eut des hommes isolés pour éviter le traquenard. Ils remarquaient bien la grâce de la femme — ils y étaient plus sensibles que les autres — mais ils devinaient la suite. Je les nomme des érotiques et je fais partie de leur groupe. Les autres hommes les traitent de séducteurs. Les femmes n'ont pas de nom pour eux. Ces gens-là sont sans nom aux yeux des femmes. Les érotiques sont des gens qu'il faut envier... O volupté sans pareille ! O bienheureuse existence ! Ils se rassasient d'appâts sans se lasser — et jamais ils ne succombent. La masse des hommes se jette sur ces appâts et s'en repaît comme font les paysans avec la salade de concombre : ils donnent dans le piège. »

Dans *Eller*, l' « assesseur Guillaume » réfute ces théories épicuriennes. Il prononce l'éloge du mariage et énumère les principes sur lesquels il se doit fonder. Kierkegaard parle ici en théologien autant qu'en moraliste. Il considère le mariage comme une institution divine, comme l' « état agréable à Dieu ». Orthodoxe candide, il soutient que « des mariages se concluront au ciel entre les élus ». Il n'évite pas assez

les arguments fades : « La vie conjugale est une école du caractère... » « Tout homme doit contribuer pour sa part à la conservation du genre humain... » Se marier, avoir des enfants, c'est pour Kierkegaard le devoir suprême. Il résume assez drôlement le programme de l'homme qui cherche à mener la vie éthique, en cette formule : « Il faut réaliser le général. » Et ce conseil ne laisse pas d'étonner chez un philosophe qui se préoccupa si peu, dans sa vie solitaire et contemplative, de « réaliser le général ». Kierkegaard se rendait parfaitement compte de ce désaccord entre sa vie et sa doctrine. Aussi prend-il soin, dans ses écrits, d'« excepter toujours les exceptions » et de spécifier que les règles de conduite qu'il préconise ne s'appliquent pas à tout le monde.

Kierkegaard avait montré par sa rupture avec sa fiancée que le mariage doit se fonder sur l'estime et la confiance réciproques des époux. Il développe ces principes dans les chapitres d'*Eller* où il décrit l'idéal de la vie conjugale : « Sincérité et ouverture de cœur, dit-il, tels sont les postulats du mariage. Sans eux, il est laid et proprement immoral. Car en lui s'unissent l'élément sensuel et l'élément spirituel que l'amour sépare. Alors seulement, quand l'être avec lequel je vis dans la plus étroite union qui existe sur terre est aussi tout près de moi au point de vue spirituel, alors seulement mon mariage devient moral. » Ailleurs, s'élevant contre la faiblesse prétendue de la femme et la valeur secondaire que l'homme lui attribua de tout temps dans la combinaison matrimoniale, Kierkegaard dit encore : « Ne la traiterais-tu pas — pour employer un terme énergique — comme une maîtresse? Peu importe que tu n'en aies pas plusieurs. Et n'est-il pas doublement humiliant pour elle de s'apercevoir que tu l'aimes, non parce que tu es un fier tyran, mais parce qu'elle est une faible femme? »

Reconnaissez-vous assez ce langage pour l'avoir surpris vingt fois sur les lèvres des insurgées d'Ibsen? Et ne voyons-nous pas maintenant où « cette petite dinde de Nora » — comme l'appelle M. Jules Lemaître — a volé ses idées? Tous les traits empoisonnés dont elle crible son pauvre homme de mari sortent de l'arsenal national de Soeren Kierkegaard. C'est lui qui a troublé si profondément l'infortunée petite dinde dans ce

qu'il faut bien appeler sa conscience. C'est de Kierkegaard, en un mot, — et combien plus que de George Sand ! — que procèdent toutes les révoltées d'Ibsen. Tandis qu'Indiana et Lélia réclamaient la liberté des mœurs, Nora exige — avec Kierkegaard — la liberté morale. Les femmes de George Sand revendiquaient le droit à la passion ; celles d'Ibsen revendiquent, — avec Kierkegaard — les droits de la personnalité humaine.

A la suite de Kierkegaard, la Scandinavie entière discuta passionnément la question du mariage. L'auteur d'*Enten-Eller* a semblé prévoir l'importance que le problème dit « féministe » allait prendre. « On supporte quatre actes de comédie, écrit-il, dans l'unique espérance que le cinquième nous fera voir un beau mariage. C'est à ce moment-là que le drame devrait commencer. » Henrik Ibsen a réalisé ce programme : ses pièces s'ouvrent justement après ce cinquième acte et nous montrent les suites du mariage.

Pourtant il faut noter entre le philosophe et le dramaturge une différence fondamentale : les sympathies d'Henrik Ibsen vont aux révoltées, Kierkegaard — par foi religieuse — accable de ses malédictions les femmes affranchies. N'était-il pas fatal, au demeurant, que sa doctrine provoquât la révolte ? La révolte éclata, en effet. Kierkegaard, bien qu'il eût semé le vent, déclina la responsabilité de la tempête. Empêtré dans son étroite doctrine religieuse, il ne pouvait comprendre une idée moderne. Étrange destinée ! C'est pourtant de Kierkegaard que procède Henrik Ibsen, un des plus éloquents apôtres des « temps nouveaux ».

Il est un point de contact plus apparent encore entre la doctrine de Kierkegaard et telles idées d'Ibsen : la conception kierkegaardienne de l'existence se retrouve chez le dramaturge. Lui aussi, il a posé à ses compatriotes le dilemme du philosophe, il leur a prescrit de choisir entre la vie esthétique — la joie de vivre comme il est dit dans *Revenants* — et la vie éthique. Lui aussi, il n'a que du mépris pour les caractères comme Peer Gynt qui sont « tout à moitié » et qui devraient être fondus à nouveau dans la cuiller du fabricant de boutons. *Enten-Eller* pourrait servir de sous-titre à *Brand*. Ce poème n'est autre chose qu'un dilemme dramatisé, un *Enten-*

Eller en scènes plastiques. A Einar et Agnès, qui au début personnifient la vie de plaisir, le fanatique Brand tient ces propos symboliques : « Deux chemins d'égale longueur conduisent au fiord. Prenez par l'ouest. Je prends par le nord. Portez-vous bien ! » Le contraste se présente de nouveau lorsque Brand, quelques pages plus loin, met Agnès en demeure de choisir entre la vie de plaisir et la vie de devoir, entre *Enten* et *Eller* :

BRAND. — Je suis tenace dans mes exigences. Ce que je veux, c'est tout ou rien. Si tu trébuchais dans la mêlée, je craindrais pour tes jours. N'espère pas m'arracher aucune concession, ni te dispenser d'aucun sacrifice. L'ordre est formel. Fidèle jusqu'à la mort !

EINAR. — Fuis, oh ! fuis ce jeu sauvage. Fuis cet homme impitoyable qui te propose un but impossible. Je te rendrai la vie aimable.

BRAND. — C'est bien. Tu as le choix.

EINAR. — Choisis entre la guerre et la paix. Choisis entre la joie et les tourments, entre le plaisir et l'angoisse, entre l'espoir et le bonheur, entre la mort et la vie. Choisis !...

AGNÈS, *partant avec Brand.* — A moi la nuit et les mortelles angoisses ! Je vois l'aurore poindre à l'horizon.

Plus loin encore, quand la multitude fanatisée s'élance à la suite de Brand vers les hauteurs où l'on adore son Dieu terrible, et quand le bailli cherche à la faire revenir, c'est le même dilemme qu'exprime cette situation : « Arrêtez, insensés ! » crie le bailli à ses administrés. Tandis qu'ils se laissent prêcher par un fou, ils négligent une occasion de gain magnifique : en ce moment, un banc de harengs envahit le fiord ; on les compte par millions. C'est la fortune pour qui saura profiter de l'aubaine : « Arrêtez ! Revenez ! » Alors Brand, à la foule qu'il voit séduite par l'espoir de faire fortune : « Choisissez entre la richesse matérielle et le salut éternel ! »

De la première scène à la dernière, *Brand* n'est qu'une illustration poétique de l'*Enten-Eller* de Kierkegaard. Mais la conclusion du dramaturge diffère de celle du théologien. Alors que le prêtre Brand incarne exactement l'idéal de Kierkegaard, le dramaturge, lui, paraît désapprouver l'inhumaine doctrine de ce fanatique. Et ce n'est pas la moindre singularité de ce beau poème de *Brand* que ce dernier vers où l'auteur démolit en quatre mots le monument littéraire qu'il a

élevé dans les deux cents pages précédentes. Pourtant toute équivoque est impossible. Le désaveu est formel. Brand glisse dans le gouffre et une voix céleste retentit qui le condamne en ces termes : « Il est un Dieu charitable !... »

III

Les écrits de Kierkegaard, jusqu'en 1846, développent tous cette même opposition entre la vie de jouissance et la vie de devoir. Le point de vue de Kierkegaard est purement religieux : c'est de plus en plus l'idéal ascétique qu'il assigne comme but suprême aux efforts de l'homme vers le bien ; jamais intelligence ne fut plus étroitement théologique. Kierkegaard ne conçoit pas une morale indépendante de la religion. Sa haine pour la science est caractéristique. On trouve dans son *Journal* cette phrase soulignée : « *Tout le mal viendra en fin de compte des sciences naturelles.* » L'invention du microscope le désespère, l'irrite et lui suggère cette phrase malheureuse : « Si l'on considère l'invention du microscope comme un jeu, comme un aimable passe-temps, c'est bien. Il est fou de la prendre au sérieux. » Et ailleurs : « L'homme de science, écrit-il, use du microscope comme le fat de la lorgnette. » Mais l'insolence du savant est pire, puisqu'il tourne sa lorgnette « contre Dieu ». De même qu'il manque d'esprit scientifique, Kierkegaard est totalement dépourvu du sens historique. Ses principes romantico-théologiques lui inspirent des jugements étranges : il déteste, cela va sans dire, le XVIIIe siècle, l'« époque des lumières » ; par contre, il estime assez le moyen âge : il vante les autodafés et les procédés de la sainte Inquisition. Il ne comprend pas mieux son siècle que celui qui l'a précédé et déclare en *mars 1846* « qu'une révolution à notre époque est tout à fait improbable. Pareille violence paraîtrait ridicule à la raison calculatrice de nos contemporains. »

Le goût du paradoxe est le fond même de l'esprit de Kierkegaard. La religion, pour lui, n'est que le paradoxe des paradoxes ; elle n'a rien de commun avec la science ni avec la raison ; au contraire, la science et la religion s'excluent.

L'homme qui aspire à mener une vie religieuse doit s'attendre à mener une vie anti-humaine. En se convertissant, il a pénétré dans une sphère où règnent des sentiments tout différents des instincts qui prédominent en lui. Être fini, il doit vivre désormais dans l'infini, dans l'absolu, et mener une vie contre nature, comparable à ce que serait celle d' « un poisson sur la terre ferme ». — Il est intéressant de remarquer que cette comparaison du poisson et de la terre ferme se retrouve dans le poème de *Brand* : « Je me figurai un hibou craignant la nuit et l'obscurité, et, dans l'eau, un poisson faisant des efforts désespérés pour gagner la terre ferme... » La vie du chrétien se peut donc comparer aux transes d'un poisson redoutant l'eau et pourtant forcé de vivre dans l'eau, ou à celles d'un poisson organisé pour vivre dans l'eau mais contraint de demeurer sur la terre ferme : conditions d'existence également peu séduisantes.

Le Danemark accueillit assez mal les prédications de son nouveau prophète. Ce pays traversait alors une période d'apathie et de stagnation. La doctrine du juste-milieu sévissait dans tous les domaines, impliquant la médiocrité, l'effacement des caractères. La politique se faisait par bandes, par comités; nul ne voulait assumer les responsabilités, prendre l'initiative. Trop timorés pour rompre en visière au pouvoir, les principaux adversaires du gouvernement désarmaient l'un après l'autre. Il semblait à Kierkegaard que les hommes fussent devenus impersonnels. Et ce sera son grand titre de gloire philosophique d'avoir dénoncé et combattu cet affaissement des caractères, d'avoir montré à ses compatriotes la grandeur de l'homme seul, de l'individu retourné contre le troupeau. L'individualisme de Kierkegaard est de source et d'essence religieuses. C'est la foi, en tant que principe subjectif, résultat de l'examen personnel, qui lui fit découvrir la « catégorie de l'Unique ». A ses yeux, *homme seul* et *homme de foi* sont synonymes. Pour Kierkegaard, le premier devoir de tout individu consiste à se créer ainsi, dans la solitude et par la réflexion, une religion personnelle. Et ce principe protestant est si évidemment un principe ibsénien qu'il est inutile d'insister. N'est-ce pas en disciple de Kierkegaard que parle Stockmann dans l'*Ennemi du peuple*, quand il s'écrie : « Les

ennemis les plus dangereux de la vérité et de la liberté dans notre ordre social, c'est la majorité compacte, oui, la maudite majorité compacte et libérale!... La majorité a la force, et c'est un malheur, mais elle n'a pas la raison. C'est la minorité qui a toujours raison. » Et, dans ce dialogue entre Torwald et Nora, ne percevons-nous pas de nouveau l'écho bien reconnaissable de la doctrine de Kierkegaard ?

NORA. — Mes devoirs les plus sacrés sont mes devoirs envers moi-même... Je crois qu'avant tout je suis un être humain, ou, du moins, je dois essayer de le devenir. Je sais que la plupart des hommes te donneront raison, Torwald, et que ces idées-là sont imprimées dans les livres, mais je n'ai plus le moyen de songer à ce que disent les hommes, à ce qu'on imprime dans les livres. Il faut que je me fasse moi-même des idées là-dessus et que j'essaie de me rendre compte de tout.

TORWALD. — N'as-tu pas la religion ?

NORA. — Hélas ! je ne sais au juste ce que c'est... Là-dessus je ne sais que ce que m'en a dit le pasteur Hansen en me préparant à la confirmation. La religion, c'est ceci, c'est cela. Quand je serai *seule et affranchie*, je veux examiner cette question comme les autres. Je verrai si le pasteur disait vrai ou, du moins, si ce qu'il disait était vrai par rapport à moi...

La doctrine de Kierkegaard, ce principe que la foi est un sentiment tout personnel, que l'on ne devient chrétien qu'après d'horribles déchirements intérieurs et un véritable martyre, cette doctrine se trouvait en contradiction flagrante avec le christianisme édulcoré que propageait le clergé national danois. Fidèle à ses principes, assoiffé de lutte, Kierkegaard sortit de sa retraite contemplative et, devenu anti-clérical par foi, déclara la guerre au clergé : « Ceux qui devaient commander, écrit-il, sont devenus lâches, ceux qui devaient obéir sont devenus insolents. De sorte que le christianisme a disparu de la chrétienté par la faute de la douceur. » Le côté aimable et bénin du christianisme officiel, voilà — de 1849 à 1855 — l'objet des constantes attaques de Kierkegaard. Dans cette lutte, il déploie les plus merveilleuses qualités de son génie : une acuité psychologique étonnante et surtout une ironie mordante, l'arme favorite — ainsi qu'on l'a souvent remarqué — de ces deux classes d'esprits opposés, les épicuriens et les ascètes, les partisans d'*Enten* et ceux d'*Eller*.

Dans tous les dogmes de l'Église nationale danoise, dans toutes ses cérémonies, Kierkegaard aperçoit une parodie du véritable christianisme. L'idée de Dieu même s'est altérée. L'Éternel est devenu pour la masse des chrétiens un bon vieillard à barbe blanche, à demi retombé en enfance. La fête de Noël qu'on devrait célébrer avec « crainte et tremblement » n'est plus qu'un prétexte à petits cadeaux et à franches lippées. Cette fête devient sous la plume de Kierkegaard le symbole de la décadence du christianisme : « Qu'on s'en rende compte ou non, les diverses cérémonies du culte constituent une tentative grandiose de prendre Dieu pour un sot. On est inexcusable de sanctionner par sa présence de telles folies. »

Les pasteurs reçoivent de rudes coups : corrupteurs publics, imposteurs, anthropophages, voilà les moindres aménités que leur prodigue Kierkegaard. Leurs vaines pratiques sont en exécration à l'Éternel. Par leurs actes d'adoration, ils l'outragent. D'ailleurs, peu leur importe. De grasses prébendes et de l'avancement, ils n'ont pas d'autre programme. A ce prix, ils sont les humbles valets du gouvernement. Pourtant les termes *gouvernement* et *religion* sont inconciliables. La *religion d'État* est un non-sens. Le christianisme relevant exclusivement de la conscience individuelle, il est insensé de le pratiquer « en masse » : « Tu estimes sans doute que le vol, le pillage, le commerce avec les filles, la calomnie, la débauche, sont autant de crimes haïs par notre Dieu ? Sache donc que le christianisme officiel et son culte lui répugnent infiniment plus. »

Sur le mariage, Kierkegaard porte maintenant des jugements sévères. Tandis que l'état de mariage s'appelait naguère « l'état agréable à Dieu », Kierkegaard ne l'admet plus que comme un mal nécessaire. Il est convenu que la présence d'un prêtre sanctifie l'union des époux ; c'est absurde : « Au point de vue chrétien, cette collaboration du prêtre est précisément ce qu'il y a de pire. Veux-tu te marier ? Fais-toi donc unir plutôt par un forgeron. Car le forgeron et les amoureux n'ont prononcé aucun serment sur le Nouveau Testament. »

Depuis Jésus-Christ et les premiers disciples, on n'a jamais

revu, suivant Kierkegaard, de véritables chrétiens[1]. Au moyen âge, la décadence est déjà sensible; on taxe de dissidents les seuls chrétiens vraiment dignes de ce nom : « Le christianisme cessa dès lors d'avoir un sens. » Le triomphe de Luther marqua une étape nouvelle dans la décadence ; loin de provoquer un retour au christianisme primitif, l'intervention du grand réformateur ne fit qu'altérer davantage l'esprit chrétien : Luther contribua à propager cette erreur, que l'objet du christianisme est de consoler. La Réforme fut, en outre, un mouvement populaire, une agitation plébéienne. L'esprit protestant aspire à tout niveler, à confondre ce qui est sublime et ce qui est infime : « Luther, Luther, elle est bien lourde, la responsabilité que tu as assumée ! »

Kierkegaard lutta jusqu'à son dernier souffle, menant contre le clergé une campagne implacable, obstinée. Je vois que les critiques danois ont comparé Kierkegaard et Pascal. Le rapprochement est juste. Sa croisade contre les ministres corrompus du « christianisme en masse » présente de frappantes analogies avec la lutte de Pascal contre les jésuites. Le clergé danois, comme bien on pense, ne manqua pas de riposter. Par la voix et la plume de ses représentants les plus notoires, il fulmina l'anathème. Mais le nouveau Pascal ne se laissa pas intimider et sa ténacité finit par lasser ses adversaires. On n'entendit bientôt plus que ses farouches éclats de voix troublant au fond des cœurs les consciences endormies.

C'est peut-être ce Kierkegaard dernière manière qui a exercé la plus grande influence sur Ibsen. Les innombrables pasteurs du dramaturge norvégien, — Strodtmann de la *Comédie de l'Amour*, Manders de *Revenants*, Rosmer de *Ros-*

1. « Où est-il le christianisme ? » demande Julien à Basilius. « Chez l'empereur, chez le César ? Ses actions, il me semble, crient assez haut : Non ! non ! Est-il chez les puissants et chez les riches, chez ces débauchés, ces moitiés d'homme de la cour, qui joignent leurs mains sur leurs gros ventres et murmurent : « Le Fils de Dieu est-il sorti du néant ? » Est-il chez les hommes cultivés qui, comme toi, sont abreuvés de beauté païenne ?... Que dire de la foule en haillons, de tous ceux qui sévissent contre les temples, qui égorgent les païens et leurs familles ? Ha ! ha ! Le font-ils pour l'amour du Christ ? Ils se battent après pour se disputer les dépouilles de leurs victimes... Avance, Basilius, avec la lanterne de Diogène. Jette une lueur dans ces ténèbres. Où est le christianisme ? » (*Empereur et Galiléen*, par Henrik Ibsen.)

mersholm, — ont tous lu Kierkegaard l'approuvent ou le blâment. Dans la tragique figure de Brand, Ibsen a exactement incarné l'idéal nouveau. Le programme du théologien révolté tient tout entier dans les discours du pasteur-martyr. Un employé du gouvernement reproche à Brand de ne pas prêcher le « christianisme en masse » : « Peignez-les donc tous avec le même peigne. N'appartiennent-ils pas tous à la même engeance? » Ce fonctionnaire soutient contre Brand que le pasteur a une mission politique, qu'il doit se considérer comme un « fonctionnaire ». Surtout il ne doit voir dans les fidèles qu'un troupeau : l'individualisme, voilà l'ennemi ! « Quand Dieu veut anéantir un être, il en fait un *individu* et il se met à rire. » Ensuite, il faut éviter que le christianisme devienne une religion de terreur. Sans doute, il importe de lui conserver son caractère divin ; mais qu'il reste accessible à l'homme. Il faut enfin séparer strictement dans la vie ce qui relève de l'Église et ce qui dépend du monde. Chaque chose en son temps ; le dimanche à Dieu, les six autres jours à la terre : « Séparez la vie et la foi. Ne prononcez pas ces deux mots d'un même souffle. »

Voilà les principes funestes propagés par le clergé et les fonctionnaires danois. L'idéal de Brand est exactement le contraire. La religion, pour ce pasteur disciple de Kierkegaard, c'est une obsession de tous les instants, c'est une souffrance continue, c'est l'Anti-humain : « Humain ! Ce mot est votre cri de guerre, c'est par lui que vous incitez les hommes à la lâcheté... Dieu se montra-t-il humain quand Jésus-Christ mourut en croix ? » Non, l'*humanité* n'a rien à voir avec la *religion*. Brand le montre bien par sa mort.

Que Brand incarne, en effet, le prêtre selon Kierkegaard, cela nous est confirmé par un biographe d'Ibsen. Le dramaturge a pris pour modèle un pasteur réfractaire nommé Lammers et fixé à Skien où naquit aussi l'auteur de *Revenants*. Sous l'influence de Kierkegaard, Lammers sortit de l'Église en 1856. A cette occasion, il prononça un discours analogue à celui par où Brand refuse l'absolution à sa mère. Honni de chacun, Lammers vécut misérablement. Il mourut dans un abandon complet.

Kierkegaard travaillait à répandre ses idées par une publi-

cation en livraisons intitulée : *l'Heure présente*. La dernière venait de paraître quand l'auteur tomba malade ; il s'évanouit un jour dans la rue et dut être transporté d'urgence à l'hôpital. « Je viens ici pour y mourir », murmura-t-il en franchissant la porte. Tous ceux qui l'ont approché pendant sa dernière maladie ont noté sa résignation, sa quiétude. Heureuse coïncidence : les forces physiques de Kierkegaard s'épuisaient au moment précis où les ressources matérielles allaient lui manquer. Par scrupule religieux, Kierkegaard s'était refusé à placer ses capitaux. Il puisait à même, selon ses besoins, dans son patrimoine. Sentant la mort approcher, il manda son ami d'enfance, le pasteur Boesen. Mais il refusa de recevoir de ses mains la communion. Il rendit l'âme le 11 novembre 1855, à l'âge de quarante-deux ans.

Ses essais parus dans *l'Heure présente* et ses articles de journaux ont été recueillis en volumes. Au reste, la mort de Kierkegaard n'arrêta pas le mouvement auquel il avait donné l'essor. Ses idées continuèrent de lever dans le sol où elles étaient tombées; elles ont porté des fruits en abondance. Les livres de Kierkegaard sont aujourd'hui le bréviaire des partisans de la séparation de l'Église et de l'État en Danemark, en Suède et en Norvège.

En dehors de cet intérêt local, l'œuvre de Kierkegaard offre un intérêt européen et humain. N'est-il pas curieux de découvrir, chez cet homme mort il y a tantôt un demi-siècle, ces principes qui ont eu de nos jours de si éloquents défenseurs : l'individualisme, représenté par Frédéric Nietzsche, et la haine du christianisme d'État, représentée par le comte Tolstoï ? Faut-il admettre que ces deux philosophes ont subi l'action directe ou indirecte du théologien danois? Je serais assez disposé à le croire. La question, en tout cas, mérite d'attirer l'attention de la critique. Pour ce qui est d'Ibsen, cette influence — nous l'avons vu — est évidente. M. Brandes avait raison : « C'est chez Kierkegaard qu'Ibsen a puisé toutes ses idées centrales. »

Il ne faudrait pas croire, toutefois, qu'Ibsen procédât uniquement de Kierkegaard : il s'en faut de beaucoup. L'auteur de *Brand* a subi nombre d'autres influences encore : celle de Paludan-Müller et de Welhaven, pour ne citer que les

deux principales. Paludan-Müller est l'auteur d'une immense épopée pessimiste, intitulée *Adam Homo*, qui bouleversa jadis les esprits dans le Nord. Welhaven n'était pas moins célèbre au moment des débuts d'Ibsen. Chez lui dominait le goût de la raillerie. Son *Crépuscule de la Norvège* annonce *Peer Gynt*; c'est une satire violente de certain nationalisme étroit contre lequel s'éleva aussi Henrik Ibsen. Il importe donc à la connaissance d'Ibsen que nous connaissions également Paludan-Müller et Welhaven.

Si considérable, en effet, que soit dans l'œuvre du grand dramaturge son apport personnel, on ne saurait admettre que toutes ses idées lui appartiennent. Ibsen dépend de son temps et de son sol : il n'est pas une apparition spontanée, fortuite, dans la littérature scandinave; tout ce qu'il y a chez lui existait en germe chez ses prédécesseurs. Nous avons cherché à montrer ce qu'il devait à Kierkegaard; et l'on a pu voir que c'était beaucoup. A d'autres de nous montrer ce qu'il doit à Paludan-Müller et à Welhaven. Parce que nous connaîtrons la forte tige intellectuelle dont il est la fleur éclatante, notre admiration pour son puissant génie n'en sera pas diminuée.

MAURICE MURET

L'ASSOCIATION INTERNATIONALE

DES

ACADÉMIES

L'Association internationale des Académies a été constituée en février 1900; le compte rendu de sa première session, tenue à Paris pendant les vacances de Pâques 1901, vient de paraître[1]. L'existence, désormais assurée, de cette Association est un fait important, d'abord en soi, comme symptôme, et puis à cause de ses conséquences probables. Il y a lieu, par conséquent, de la signaler au public.

I

Le dernier quart du XIXe siècle restera toujours comme le temps où l'internationalisme a cessé d'être une chimère. Non pas que les anciennes nations historiques aient perdu de leur vitalité; au contraire : jamais le sentiment national n'a été sans doute plus général ni plus exclusif qu'à l'époque où l'on a été obligé d'inventer, pour en désigner une forme très

1. *Association internationale des Académies. Première Assemblée générale tenue à Paris du 16 au 20 avril 1901, sous la direction de l'Académie des Sciences de l'Institut de France.* Paris, [juin] 1901, in-4° de 66 pages. — Cf. G. Darboux, *L'Association internationale des Académies*, dans le *Journal des Savants*, janvier 1901, pp. 5-23.

répandue, l'épithète « nationaliste ». Mais, d'une part, les communications de toute espèce entre les nations se sont multipliées au point de les rendre effectivement solidaires; d'autre part, si la conscience de cette solidarité n'est pas encore très nette, la répugnance mystique qu'inspiraient autrefois, *a priori*, aux classes dirigeantes tous les essais de coopération internationale (depuis l'*Internationale* de Bakounine) s'est amortie. Les gouvernements eux-mêmes ont reconnu qu'il est avantageux, et sans danger au point de vue national, de réglementer d'un commun accord certaines fonctions de la vie des peuples; à cet effet, ils ont conclu entre eux des « Unions »; et ils tolèrent ou organisent entre leurs ressortissants une foule de « conférences » et d'« associations » — vraiment internationales, et quelquefois universelles, ou, comme on dit aujourd'hui, « mondiales » — pour des objets spéciaux. Bien des choses se sont ainsi internationalisées sans bruit depuis vingt-cinq ans, et le procès d'internationalisation continue, sous nos yeux, avec une rapidité dont peu de gens se rendent compte, soit pour y applaudir, soit pour s'en effrayer.

C'est naturellement en vue d'assurer des services d'une évidente utilité pratique que les premières « Unions universelles » *(Weltverträge)* ont été créées : Télégraphes, Postes, Transports. La plus ancienne est l'Union télégraphique, qui remonte à la Conférence tenue à Paris, entre les représentants de vingt États, dès 1865. Depuis 1868, un « Bureau international des administrations télégraphiques » fonctionne aux frais de l'Union, « pour procéder à toutes les études et exécuter tous les travaux dont il est saisi dans l'intérêt de la télégraphie internationale ». Ce Bureau coordonne et publie, réunit et distribue les tarifs, les nomenclatures et les vocabulaires officiels, tient à jour les statistiques générales, prépare les conférences périodiques des délégués de l'Union et notifie leurs décisions. — L'Union postale universelle, fondée en 1874, a formé de tous les pays qui la composent « un seul territoire postal ». Son Bureau, très analogue à celui des administrations télégraphiques, est le gardien de la législation postale internationale, laquelle va se simplifiant et s'améliorant sans cesse, grâce aux enquêtes qu'il conduit et aux réformes qu'il

étudie. — Depuis le 1er janvier 1893, l' « Office central des transports internationaux de marchandises par chemins de fer » aplanit les différends nés de la diversité des législations nationales quant aux effets des contrats intervenus entre expéditeurs et voituriers pour la transmission des marchandises. La convention internationale qui l'a institué (14 octobre 1890) a été considérée comme un pas vers la future « Union générale des chemins de fer », dont il était déjà question en 1885.

Les Bureaux de l'Union télégraphique et de l'Union postale, l'Office central des transports internationaux de marchandises par chemins de fer sont installés à Berne (Suisse). L'usage s'est établi, en effet, de placer les administrations internationales de ce genre sous la haute surveillance des gouvernements des pays neutres, en Suisse et en Belgique. Dès à présent, ces administrations sont assez nombreuses. Car les États civilisés se sont unis déjà, ou sont sur le point de s'unir, non seulement pour promulguer des principes d'humanité (interdiction de la traite des esclaves, Croix Rouge) et des règles d'hygiène (Conventions sanitaires internationales), ou pour disserter sur les moyens d'arbitrer pacifiquement les conflits internationaux (Conférences de la Haye), mais encore pour procurer, en subventionnant des Bureaux ou des Offices *ad hoc*, la centralisation, la codification méthodique, l'échange et la comparaison de certains documents d'intérêt général, tels que tarifs douaniers, traités diplomatiques, lois, publications officielles, etc. Le Bureau international des tarifs douaniers, établi à Bruxelles en vertu de la Conférence de juillet 1890, les Bureaux pour la protection de la propriété industrielle et des œuvres artistiques et littéraires, établis à Berne en novembre 1892, ont été longtemps les modèles de ces remarquables organismes.

Deux de ces administrations, déjà anciennes, méritent d'être mentionnées à part, à cause de leur caractère à la fois pratique et scientifique, ou presque exclusivement scientifique : le « Bureau international des poids et mesures » et l' « Association géodésique internationale ». — Le Bureau international des poids et mesures a été fondé en exécution de la *Convention du mètre*, conclue le 20 mars 1875 par les représentants de

seize Etats de l'ancien et du nouveau monde. Il fonctionne (dans l'ancien pavillon de Breteuil, à Saint-Cloud, près Paris), sous la direction et la surveillance exclusives d'un « Comité international des poids et mesures », soumis lui-même à l'autorité de Conférences générales où figurent des délégués de tous les gouvernements contractants. Il est chargé de la conservation des prototypes du mètre et du kilogramme, des comparaisons et des vérifications avec les étalons fondamentaux des poids et mesures non métriques employés dans les différents pays et dans les sciences, etc. Ses dépenses sont couvertes par des contributions calculées au prorata de la population des États intéressés. — L'Association géodésique, d'abord conclue (dès 1864) entre quelques États d'Allemagne, est devenue « internationale » en 1886. Vingt-sept gouvernements y ont successivement adhéré. Le Bureau central de cette Association, qui coordonne les résultats obtenus dans les pays affiliés, est à Berlin.

Quant aux Congrès internationaux que les gouvernements encouragent ou tolèrent, sans s'y faire représenter directement, chacun sait qu'ils sont maintenant un phénomène fréquent et normal dans les sociétés civilisées. On a dit souvent qu'ils y remplacent les conciles œcuméniques, tombés en désuétude. Il s'en tient d'un bout de l'année à l'autre, en temps ordinaire, et simultanément, par centaines, à l'occasion des expositions universelles. Dans ces parlements, petits ou grands, des spécialistes de tous les pays confèrent sur leurs intérêts économiques et professionnels, ou sur la méthode et les progrès de leur science ou de leur art ; il y en a de toutes sortes : mineurs, astronomes, pompiers, etc. Si quelques-uns ne sont que prétextes à voyages d'agrément, soirées de gala, congratulations et distributions d'insignes, la plupart traitent sérieusement de questions très sérieuses, et leur activité se traduit par des décisions ou des entreprises qui importent au monde entier. Par exemple, les délibérations des Congrès internationaux de mineurs forcent l'attention de l'Europe, à cause des répercussions que leurs votes peuvent avoir; et les Congrès d'astronomes ont été l'origine de cette grande *Association pour la carte du ciel*, qui réalise présentement une des plus vastes entreprises de la Science moderne.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire, ni même d'énumérer, toutes les manifestations de la vie internationale qui se sont produites de nos jours, les unes embryonnaires, les autres déjà vigoureuses et toujours grandissantes. Il suffit d'avoir rappelé qu'il existe non seulement un droit international, mais des *administrations* internationales, des *parlements* internationaux où les éléments symétriques des diverses nations se groupent. En ces dernières années, on a vu opérer des *armées* internationales et même des *tribunaux* internationaux. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce qu'il se soit formé aussi une fédération internationale des Académies, une sorte d'*Académie internationale*. Comme la science est par essence une des formes de l'universel, et sans doute la principale, c'est même par là, semble-t-il, qu'il aurait été naturel de commencer. En effet, le chancelier Bacon rêvait déjà d'un établissement de ce genre il y a trois cents ans ; Leibniz prévit et recommanda positivement l'association des Sociétés savantes du monde civilisé, il y a deux cents ans. Cependant, le rêve de Bacon, la pensée de Leibniz n'ont pris corps, et comme par hasard, que d'hier. Il serait long, et peut-être inutile, d'expliquer pourquoi. Voici, du moins, comment la chose s'est faite.

II

Un des traits les plus caractéristiques de l'âge où nous sommes, c'est l'abondance de la production scientifique, dans tous les ordres de science. Cette abondance tient à deux causes : les méthodes sont constituées et le nombre des applications qu'on en peut faire est indéfini ; les hommes appelés à la vie intellectuelle, capables de manier les méthodes et les instruments d'investigation, et qui trouvent dans les études originales un gagne-pain honorable, sont de plus en plus nombreux, grâce aux progrès de l'organisation sociale. Les obstacles matériels qui limitaient autrefois la fécondité scientifique de l'humanité ayant ainsi disparu en grande partie, nous sommes témoins, depuis trente ans, d'un épanouisse-

ment si énorme qu'il a quelque chose d'effrayant. Pas de savant contemporain, si étroit que soit le domaine où il s'enferme, qui ne se dise submergé par les publications concurrentes, venues de tous les points de l'horizon, qui sollicitent sans relâche son attention, et se recouvrent les unes les autres avec la promptitude des flots. Pas de particulier qui soit en mesure de « se tenir au courant », comme on dit, par lui-même, de ce qui paraît dans le monde sur l'objet de ses études. De là la nécessité de ces guides, de ces recueils et de ces répertoires « bibliographiques », rétrospectifs et périodiques, qui se sont à leur tour prodigieusement multipliés, de sorte qu'ils constituent aujourd'hui toute une littérature.

On s'est demandé de bonne heure s'il ne serait pas possible d'amener les États civilisés à former une « Union » nouvelle, afin d'organiser rationnellement les services bibliographiques, abandonnés jusqu'à présent, dans tous les pays, à l'initiative privée. Une première proposition en ce sens fut faite, dès 1893, à l'Académie royale de Belgique, par M. Van der Hæghen. D'autres savants créèrent, deux ans plus tard, à Bruxelles, un « Institut international de Bibliographie », avec l'espoir que les gouvernements prêteraient ultérieurement leur appui à cette œuvre, et même se l'approprieraient, lorsqu'ils la verraient prospérer. Mais serait-ce que ladite œuvre n'était pas aussi bien conçue que ses zélés fondateurs l'avaient supposé, est-ce pour tout autre motif? L'Institut international de Bibliographie de Bruxelles a duré; il a même recruté hors de Belgique des auxiliaires et des partisans; mais les gouvernements se sont unanimement abstenus.

Dans le même temps, la « Société royale » de Londres, cette illustre Académie qui est en Angleterre depuis 1662 ce que l'Académie des sciences est en France depuis 1666, considérait la question de savoir si et comment elle continuerait son grand recueil de bibliographie périodique, le *Catalogue of scientific papers*, lequel contient, comme on sait, en onze volumes in-4°, la liste par noms d'auteurs de tous les mémoires relatifs aux sciences proprement dites qui ont été publiés depuis le commencement du XIXe siècle jusqu'en 1884. La « Société royale » était décidée à compléter cet ouvrage monumental en le poursuivant, sur le même plan, jusqu'à

l'année 1900; mais elle reconnaissait que les dispositions en étaient imparfaites, et surtout elle ne se sentait pas en état de suffire plus longtemps, seule, aux immenses besognes de dépouillement, de collection et de classement que l'intensité croissante de l'activité scientifique rend chaque année plus difficiles. Elle résolut, en conséquence, de faire appel, dans l'embarras où elle était, aux lumières et à la collaboration du monde civilisé tout entier. Elle sollicita partout des avis et des concours. A sa requête, trois conférences internationales et deux assemblées accessoires ont été réunies en Angleterre, de 1896 à 1901, pour délibérer sur l'économie d'un futur *Catalogue international de la littérature scientifique pendant le XXe siècle*, classé par ordre de matières, qui serait l'œuvre collective de la « Société royale » et de « Bureaux régionaux », ou succursales, établis dans les différents pays. Il semble qu'après de longs pourparlers, cette entreprise, « si compliquée et si nécessaire », la plus récente des grandes entreprises internationales, soit aujourd'hui en bonne voie[1].

Au cours des négociations en vue du *Catalogue de la littérature scientifique*, la « Société royale » entra, naturellement, en rapports avec la plupart des Académies d'Europe et d'Amérique, en particulier avec les Académies d'Allemagne. Or, celles-ci étaient justement, à cette époque, toutes prêtes à accepter l'idée de la coopération interacadémique, dont elles avaient déjà constaté, par expérience, les avantages.

Les grandes Académies d'Allemagne, qui ne sont pas toutes très riches, ni même aussi riches que celles des autres pays, ont fait preuve, surtout depuis quelques années, d'une vitalité extraordinaire. Elles ont mis sur le chantier quantité d'ouvrages de longue haleine et de premier ordre, qui s'exécutent non seulement sous leurs auspices ou à leurs frais, mais par leurs soins. Même sur le terrain de l'érudition historique — que l'on pourrait croire épuisé, ou, tout au moins, appauvri par le

1. Au cours de la première session de l'Association internationale des Académies, M. Van t'Hoff a fait connaître que le ministère allemand avait voté les fonds nécessaires à l'exécution de la part de ce travail qui revient à l'Allemagne; M. Famintzin, que l'organisation du Bureau régional de Russie est en bonne voie; M. Mosso, que l'Italie a formé son Bureau régional; M. Darboux, que le Bureau régional de France, qui se compose d'autant de membres que le Catalogue comporte de sciences différentes, a commencé ses travaux.

travail assidu du XIXe siècle, — les Académies allemandes ont inauguré ou recommencé récemment une foule de très vastes explorations systématiques. Ainsi l'Académie de Berlin publie, outre le *Corpus* des inscriptions grecques (Kirchhoff) et le *Corpus* des inscriptions latines avec la prosopographie de l'Empire romain (Mommsen), la Collection des Commentateurs d'Aristote (Diels), celle des Pères grecs (Harnack), les *Acta Borussica* (Schmoller), la Correspondance de Frédéric le Grand (Koser), le *Wörterbuch der deustchen Rechtssprache* (Brunner), le *Wörterbuch der ægyptischen Sprache* (Erman), des éditions du Code théodosien, d'Ibn Saad, de Kant, etc. L'Académie de Vienne a, outre les *Fontes rerum austriacarum* et les *Monumenta habsburgica*, le *Corpus* des Pères latins, les Dépêches des ambassadeurs vénitiens en Allemagne, la Collection des Catalogues de bibliothèques du moyen âge, etc. Les Académies de Munich, de Gœttingue, de Leipzig, ont des entreprises analogues, d'intérêt général, dont elles font leur affaire et qui progressent, pour la plupart, avec régularité. Mais cela même ne suffit pas à calmer l'appétit de ces Compagnies. Elles ont pris, depuis quelques années, l'habitude de s'entendre pour organiser en commun des recherches qui exigent un très grand nombre de collaborateurs ou de grosses mises de fonds : Berlin et Leipzig aident fraternellement au *Corpus inscriptionum Etruscarum* de C. Pauli; Berlin et Vienne ont décidé (vers 1892) de mettre sur pied l'imposant *Thesaurus linguæ latinæ* dont le troisième fascicule vient de paraître (mai 1901). Gœttingue, Leipzig, Munich et Vienne ont formé, vers 1894, une Association limitée, ou *Cartell*, qui tient des conférences annuelles depuis 1896 « pour étudier les moyens de coordonner les travaux en cours et d'en provoquer d'autres ». Le *Cartell* des Académies de Gœttingue-Leipzig-Munich-Vienne s'est intéressé au *Thesaurus*; il a pris sous son patronage une « Encyclopédie des sciences mathématiques »; il a préparé ou subventionné des missions et des expéditions scientifiques...

L'Association internationale des Académies est sortie spontanément, on le devine, des relations qui s'établirent, à l'occasion du *Catalogue de la littérature scientifique*, entre les Académies allemandes, déjà familiarisées avec les mœurs

fédérales, et la « Société royale » de Londres, qui demandait leur alliance. A l'assemblée ordinaire du *Cartell* pour 1898, qui se tint à Gœttingue en présence de l'un des secrétaires de l'Académie de Berlin et des deux secrétaires de la Société royale, l'idée d'une « Association » des principales Académies du monde, « qui discuterait toutes les questions scientifiques dont la solution réclame le concours de plusieurs États », fut adoptée en principe. En vertu des décisions arrêtées dans cette assemblée, lord Lister, président de la Société royale, envoya une circulaire aux Compagnies dont l'approbation paraissait absolument nécessaire, c'est-à-dire à l'Académie des sciences de Paris, à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, aux *Lincei* de Rome et à la *National Academy of sciences* de Washington. L'année suivante, Berlin pria les premiers adhérents à une conférence préparatoire, dans la ville de Wiesbaden (octobre 1899). Là, des statuts provisoires furent votés à l'unanimité. On convint qu'aux dix Académies représentées à Wiesbaden neuf autres seraient invitées à s'adjoindre (Amsterdam, Bruxelles, Buda-Pest, Christiania, Copenhague, Madrid, l'Académie des inscriptions et belles-lettres et l'Académie des sciences morales et politiques de Paris, Stockholm). Quelques mois après, toutes les Compagnies invitées avaient fait parvenir leur adhésion, à l'exception d'une seule, l'« Académie royale d'histoire » de Madrid. Dès lors, l'« Association internationale des Académies » était fondée.

Il n'est pas surprenant que l'initiative du *Cartell* et de la Société royale de Londres ait reçu presque partout — partout, si ce n'est en Espagne — l'accueil le plus empressé. En effet, si l'Anglais Bacon et l'Allemand Leibniz sont les patrons historiques les plus fameux de l'idée des fédérations interacadémiques, on peut dire que cette idée si simple a séduit, depuis trois siècles, tous ceux qui se sont préoccupés de l'organisation du travail scientifique. Dans le discours qu'il prononça à l'inauguration de l'Académie de Berlin (1711), l'évêque Jablonski émit le vœu d'« une académie européenne, où chaque peuple serait représenté par ses plus illustres savants, et dont les réunions seraient périodiques ou permanentes ». En France, sous l'ancien régime, certaines académies provinciales étaient affiliées entre elles (Arles et Nîmes, Nancy et Besançon) ou avec les acadé-

mies de Paris (Académie française, Académie des sciences). « L'Académie des sciences de Paris, dit Fontenelle, est entrée de bonne heure en communication avec les Académies étrangères... Rien ne saurait être plus utile que cette communication, non seulement parce que les esprits ont besoin de s'enrichir des vues les uns des autres, mais encore parce que différents pays ont différentes commodités et différents avantages pour les sciences; la nature se montre diversement aux divers habitants du monde... » En 1879, M. Francisque Bouillier écrivit un livre pour promouvoir des réformes académiques en France; un des chapitres de ce livre est consacré à l'établissement d'une « Association académique universelle[1] » : « Chacune des principales Académies du monde députerait des délégués à ce Congrès scientifique par excellence, qui se réunirait tour à tour dans une des capitales de l'Europe... C'est le besoin d'associer les recherches et les travaux qui a donné naissance aux Académies, c'est ce même besoin agrandi qui doit, un jour ou l'autre, conduire à l'association des Académies, non pas seulement chez nous, mais dans toutes les contrées. » Bouillier lui-même avait eu des précurseurs et il avait des émules qu'il ignorait. — Bref, tout le monde était d'accord, en théorie. Pour que l'idée, si souvent recommandée, passât enfin dans la pratique, il suffisait, comme l'événement l'a montré, d'une conjonction accidentelle.

III

Depuis Bacon, la plupart des théoriciens qui ont plus ou moins expressément prédit qu'une Association internationale des Académies aurait un jour sa raison d'être, en ont conçu le rôle d'une façon puérile et romantique. Dans la *Nouvelle Atlantide* de Bacon, « les membres de l'Institut de Salomon » marchent revêtus d'un costume magnifique, quasi sacerdotal, avec la mitre et la crosse ; la foule tombe à genoux sur leur passage ; ils sont au nombre des premiers person-

1. F. Bouillier, *L'Institut et les Académies de province* (Paris, 1879, in-12), p. 363.

nages de l'État, qui gouvernent la multitude. Comparez la théocratie scientifique de l'Église saint-simonienne. D'autres ont écrit : « Devant ce tribunal suprême, l'Académie des Académies, les savants les plus illustres de tous les pays agiteraient, d'après un programme indiqué d'avance, les grands problèmes qui les divisent. C'est là qu'on apprécierait définitivement la valeur des découvertes, des théories, des hypothèses. Enfin, c'est là que, au nom du monde entier, les bienfaiteurs de l'humanité recevraient les éloges et les récompenses, les honneurs et la consécration suprêmes qui assureraient à leurs noms la reconnaissance des siècles, la gloire et l'immortalité. »

L'Association internationale des dix-huit Académies qui s'est réunie, pour la première fois, à Paris, en assemblée générale, au mois d'avril 1901, n'a déployé aucun faste. Elle ne s'est pas mêlée d'agiter les grands problèmes. Elle n'a point tranché de controverses. Elle n'a, Dieu merci, « couronné » personne. — Elle s'est contentée de régler la marche de ses travaux à venir, qui seront de véritables travaux, positifs et efficaces.

En premier lieu, l'Association a reconnu qu'il lui appartenait de définir et de signaler aux gouvernements les mesures à édicter dans l'intérêt de la science. « On peut, avait déjà dit lord Lister dans sa circulaire précitée de novembre 1898, espérer maints avantages du système d'après lequel les propositions faites aux divers gouvernements pour une coopération internationale dans des entreprises scientifiques seraient préalablement discutées à fond, au point de vue purement scientifique, par les maîtres de la science; ainsi, il ne serait fait appel aux gouvernements que pour des entreprises bien étudiées », et les gouvernements ne pourraient manquer de se conformer à des conseils si autorisés. — Dès sa première session, l'Association a adopté un plan de règlement international pour le prêt mutuel des manuscrits et d'autres documents. Elle a décidé d'attirer, sur la haute importance qu'il y aurait à relier géodésiquement les mesures déjà effectuées en Russie et dans l'Afrique du Sud, l'attention des gouvernements dont l'arc à mesurer doit traverser ou longer les États; et celle du gouvernement de l'Inde anglaise sur le service qu'il rendrait en s'employant « à faire préparer une

liste raisonnée de tous les manuscrits du *Mahâbhârata* qui existent sur son territoire ».

En second lieu, il a été décidé que l'Association nommerait des Commissions spéciales (où des savants étrangers aux Académies associées pourraient être appelés, à raison de leur compétence particulière), « pour la prise en considération, l'étude ou la préparation de recherches scientifiques d'intérêt international ». La première Commission qui sera nommée « aura pour mission de discuter les moyens de faire avancer les études en commun sur l'anatomie du cerveau, et la formation d'un système international d'établissements destinés à rassembler, d'après des principes uniformes, le matériel d'observation. »

Ces Commissions s'occuperont-elles surtout, pour commencer, de « grands travaux d'application », ou bien de recherches entièrement « spéculatives », « originales », « approfondies »? Cette question de principe, dont dépendent en partie les destinées prochaines du *Consortium*, n'a pas été posée, tout d'abord, avec précision ; mais elle a été incidemment soulevée à plusieurs reprises [1], et elle est restée sans solution. En fait l'Association a promis de s'intéresser, ou laissé entendre qu'elle s'intéresserait peut-être, à des œuvres scientifiques de toute espèce, comme le font déjà, chacune de son côté, les grandes Académies, et le *Cartell* allemand : une édition complète des écrits de Leibniz, une « Encyclopédie de l'Islam », un « Recueil des diplômes grecs du moyen âge et des temps modernes », un « Recueil des mosaïques païennes et chrétiennes jusqu'au IXe siècle inclusivement », un Bulletin d'épigraphie réservé aux inscriptions (ibères, lyciennes, etc.), qui ne rentrent pas dans le cadre latin, grec ou sémitique, etc. Tous ces projets, et ceux qui ne manqueront pas de se produire par la suite, seront étudiés dans chaque Académie et « par voie de correspondance interacadémique », soumis en outre au Comité permanent de l'Association, avant d'être définitivement sanctionnés ou rejetés par la prochaine Assemblée générale, qui se réunira à Londres dans trois ans.

1. Compte rendu cité, pp. 27 et 51.

*
* *

Il n'est nullement certain, dès à présent, que l'Association nouvelle fera de très grandes choses. Sans doute, personne ne peut craindre qu'elle dégénère, comme tant d'autres sociétés savantes, en foire aux vanités ou en salon de conversation, car elle sera toujours composée des hommes les plus éminents parmi les plus éminents des deux mondes. Mais il est fort possible qu'elle dévie : elle déviera si elle se développe en une Académie comme une autre, c'est-à-dire si elle s'absorbe dans des publications que n'importe quelle Académie — parmi celles, cela s'entend, qui sont à la fois très bien dotées et laborieuses — serait à la rigueur en état d'exécuter seule, comme l'Académie de Berlin a naguère exécuté, seule, le plus difficile des *Corpus*, celui des inscriptions latines. Sans compter que, suivant la remarque très judicieuse de M. Moissan, « toute recherche suppose une souplesse d'initiative que n'aura peut-être pas toujours une Commission internationale, agissant à distance. » — Son avenir est incomparable, au contraire, si elle assume tout de suite, comme conseil scientifique des gouvernements, modératrice des méthodes et régulatrice des nomenclatures, une magistrature active qui se traduise par des bienfaits. Il faut, comme l'a très bien dit son premier président, qu'elle vise à procurer « par l'entente des experts dans le domaine de la théorie l'accord des peuples sur le terrain de la pratique et des faits ». Puisse la Minerve internationale justifier de la sorte les espérances qu'elle a fait naître !

CH.-V. LANGLOIS

L'ENFANT D'AUSTERLITZ[1]

XVI

« Adonis ne dédaigna point l'amour de la grande Diane. Ne permettrez-vous pas à une mortelle, demain, au lever de la lune, de venir baiser votre front qu'elle adore depuis la fête du faubourg Saint-Honoré? — ZÉNOBIE. »

Omer examina la cire de ce billet et crut qu'une lame chaude l'avait déjà fendue. La trace plate, vernie, demeurait visible. Toutefois, il n'en acquit point la certitude. Alors, il alla fermer au verrou la porte de sa chambre. Il brisa le sceau rouge, relief épais d'une marguerite, en le frappant avec le manche du canif. Une boulette se dégagea d'une fêlure. Il la put extraire et dérouler, infime et minuscule. Cela formait une bande ténue de papier végétal un peu plus large qu'un fil de laine. Omer dut prendre une loupe pour déchiffrer ces mots écrits à la pointe d'une aiguille : « M... reçoit en route des courriers d'Alexandre qui blâment les timidités de M. de Villèle. M... est l'agent du tsar. »

Après avoir scrupuleusement épelé, relu le message, il appuya sa tête sur un coussin du canapé, songea. Il lui parut nécessaire de mener à bien cette intrigue dont le diplomate

1. Voir la *Revue* des 15 avril, 1er, 15 mai, 1er et 15 juin.

lui confiait les fils. Il ne pouvait s'empêcher de craindre l'amour de sa sœur pour le général. Amour moins réel, sans doute, au cœur de la jeune fille, que son envie de quitter une maison où l'on refrénait sa brutale indépendance ; mais cela, justement, rendait plus certain le péril. Ce mariage fait, Édouard assumerait à son tour la tâche ecclésiastique de la famille. La protection du comte guiderait-elle également le fils et le neveu? Certes non.

Or, la malignité découverte en Denise, la cupidité de l'oncle Augustin, si dévoué en apparence, si fin en son indulgence fatiguée ; l'esprit sévère d'Émile, la haine de Delphine contre les gens à pensée libre, l'humanité toute hideuse révélée brusquement, accroissaient le dégoût de l'étudiant pour le monde. Plus que jamais l'Église et ses ambitions le séduisirent. A tous ces méchants, à ces pécheurs, il imposerait la Loi divine qui pardonne et qui châtie, qui retranche et qui dispense. Que son âme était meilleure! Comme elle saurait prescrire aux fidèles l'exercice de la vertu! Ah! qu'ils l'avaient trompé sur lui-même au tribunal de la pénitence, les Pères qui l'avaient flétri d'épithètes outrageantes !

Car, auprès des autres, il était un saint, lui, un saint comme le bisaïeul, comme sa mère, comme les Lyrisse. Les peccadilles de sa luxure? Saint Augustin ne les avait-il pas pratiquées, avant de devenir un exemple de sagesse et de pieuse intelligence? Le Père Anselme parlait en rigoriste absurde.

Au contraire, l'outrecuidance du cardinal Castiglioni envers les invités du comte et les fidèles du Père Ronsin lui parut logique. Voilà de quelle hauteur il seyait de tenir les rênes, sous quoi l'attelage obéit et trotte. Aussi bien il fallait laisser les brutes dans la boue de Canossa, comme l'empereur allemand, devant la porte close de la vertu spirituelle. Parce que le monde était satanique ou bête, il importait de le vaincre et régir : donc, il convenait d'atteindre à la domination. « Il y a trop de hontes en chacun. Arrière la pitié et le scrupule! Que la robe de prêtre interpose entre le vulgaire et moi le signe sacré. Je ne serai pas du troupeau! » proclama-t-il devant la glace.

Avant tout, l'utile était de plaire à l'oncle Praxi-Blassans,

et d'acquérir de l'influence dans ce milieu du Père Ronsin. Sans quoi sa vie avorterait.

Il déboucha le flacon déposé là par les soins d'Aurélie ; il aspira le parfum qui chasserait de son esprit la puanteur des âmes. Edouard même lui déplaisait. Savant et digne, se pouvait-il avilir dans l'adoration d'une fille pareille, s'aveugler devant ces vices, cette gourmandise de sauvage, cette bassesse d'âme trop consciente de soi pour ne point prétendre se rehausser par l'outrance d'un faux orgueil? Ah! il n'était pas digne de la tiare, ce « pourceau de Circé »! Permettre que fussent rompues les fiançailles d'Édouard, c'était lui céder la place dans la Congrégation; c'était lui rendre l'avenir épiscopal promis par le comte, par le fil de papier végétal qu'Omer à cet instant réduisit en miettes. Il brûla ces fragments à la chandelle.

« Pour moi, pour les intérêts de la famille, que le général absorberait à lui seul, il importe que les projets de ma sœur échouent. D'ailleurs, j'accepte en legs les intentions de mon père. Le devoir est de les faire réussir par delà le tombeau. J'écrirai tout à ma mère demain. J'ouvrirai les yeux de ma tante Aurélie. Auparavant, je me renseignerai sur l'oncle Augustin en faisant visite au général Pithouët, l'ami de mon père et du général Foy! »

Ces résolutions prises, le jeune homme s'estima grand politique. Il les notait en ordre, au crayon, sur ses tablettes. Une fois couché, il se commanda de n'y songer plus, et bâtit là des conjectures sur la carnation de la personne qui, d'après la teneur du billet, s'offrirait au rendez-vous du lendemain. Il s'endormit en un rêve aimable, interrompu par une secousse : son domestique tirait la manche de sa chemise et l'avertissait du matin.

Après la leçon du manège, Omer traversa le pont, suivit les quais où les tondeurs de chiens disposaient leurs ustensiles, gagna la rue du Bac pleine des cris de Paris, qui proposèrent aux fenêtres la marée fraîche, les cartons à chapeaux, les billets de la loterie royale. Son cheval faillit bousculer un auvergnat que les ailes en cuir d'un large chapeau empêchaient de voir. Les deux seaux pleins brillaient aux bouts du joug assuré sur l'épaule : l'un s'épancha quelque peu ;

l'homme jura. Les concierges expédiaient la poussière dans le ruisseau. Omer mena prudemment sa bête parmi les épluchures de carottes et d'oranges, les groupes de ménagères apportant leur pot devant la charrette du laitier, les disputes des balayeurs et les roues énormes des haquets charriant du charbon de bois, à la file. Fier de dominer le commun, il fut néanmoins satisfait de mettre pied à terre dans la cour de l'hôtel, sans avoir bousculé un seul piéton. A son habitude, l'oncle Augustin le reçut dans son cabinet, le sourire sur ses lèvres moqueuses, et une main offerte, l'autre dans son habit de petite tenue.

— Je dînais hier avec Broussais chez le maréchal Soult. Le docteur prétend guérir les tumeurs dans le ventre. J'écris, ce matin, à Virginie de venir s'installer ici pour le temps de la médication... Trêve de remerciements! On ne saurait moins faire. Je suis charmé de vous avoir ici l'un et l'autre; et, si Broussais allège ce mal, j'en serai fort heureux. Au reste, ma maison a besoin de surveillance; et j'aimerais que Virginie eût l'œil à mes comptes. Vous me passez cet égoïsme?... Je ne fais rien pour rien, moi!

Il rit aimablement, demanda quelques détails sur le logis de son neveu, et plaisanta les coquines qui le fréquenteraient. Il fit goûter un excellent madère, des biscuits, une poire fondante, parla de chevaux et de chasse, de femmes aussi, compara les qualités voluptueuses des Polonaises et des Hongroises, en camarade jovial; puis s'esquiva soudain, laissant Omer aux mains du Père Desromes.

La journée se passa comme les précédentes. Le jésuite ajouta des hachures aux piliers de Canossa, pendant les heures d'étude silencieuse. Cette invitation de l'oncle à madame Héricourt tourmenta le jeune homme. Était-ce bienveillance fortuite, ou quelque chapitre ajouté à un plan complet de séduction à l'égard de la fille et de la mère? Il repoussa toute certitude, et s'en fut, un peu hagard, vers cinq heures, chez le général Pithouët.

Rue de Bourgogne, dans un sombre entresol, le député de la gauche libérale ne fut pas affable. Sur la chaise de roide acajou, le visiteur se crut accusé par des allusions et des ironies. L'homme maigre aux courts favoris ras multipliait

les éloges exclusifs des Lyrisse. Dès les premières phrases, il assura qu'ils étaient de la même trempe que le colonel Héricourt.

— Je dépends de mon tuteur, — insinuait Omer ; — et on m'interdit de correspondre avec le capitaine, qui est l'homme du monde que j'aime et que j'estime le plus. J'étais venu précisément, mon général, afin d'obtenir que vous lui fassiez savoir la constance de mon dévouement.

Ces mots calmèrent la malveillance du général. Il remercia et se chargea de la commission. Alors, et par politesse, Omer vanta le don somptueux de la Vierge espagnole rapportée en 1812, au château de Lorraine, par son oncle Edme, qui la tenait du général Pithouët.

— Si ma poupée de Séville vous avait inspiré des sentiments contraires à ceux du colonel Héricourt, je m'en consolerais difficilement... Je suis en correspondance avec votre bisaïeul. Il me mande souvent combien le chagrinent les nouvelles habitudes qu'on vous impose à Paris...

— Monsieur... j'étudierai le droit en même temps que la théologie. Plus tard, je donnerai la préférence à l'une ou l'autre des carrières qu'ouvrent ces deux sciences. Pour l'heure, des intérêts de famille m'obligent à la docilité envers mon tuteur. Enfin, par respect pour une malheureuse mère que mon impiété certaine désespérerait, je tiens à paraître m'éclairer sur les choses de la religion.

— Cela vous honore, monsieur... Nonobstant, défiez-vous de vos maîtres, les jésuites... Lisez-vous un journal indépendant, parfois? Savez-vous que les amis de la Congrégation, le procureur Marchangy et son substitut, préparent le plus atroce des crimes, la condamnation à la peine capitale de pauvres jeunes gens, des sous-officiers, coupables uniquement de chérir l'idéal pour lequel moururent leurs pères et grands-pères... C'est une infamie!

— Le jury se prêtera-t-il à un pareil attentat?

— Hé! pourquoi non? Les hommes sont faibles. Ils briguent des faveurs. Ils sollicitent des places. Comment désobéir à ceux qui tiennent sous leur pouvoir occulte les ministres et le roi, qui les effrayent par la crainte des fanatiques, de l'impopularité, et par les souvenirs des excès de la

Terreur?... Ah! monsieur, laissez-moi regretter que le fils de mon ancien colonel se soumette à de tels charlatans!

— Ce n'est pas l'effet de ma volonté seule. Et puis... à mon âge... peut-être a-t-on besoin de voir, de connaître, de comparer, avant de soutenir une opinion.

— A votre âge, monsieur, nous n'avions besoin que d'écouter battre notre cœur, pour suivre le drapeau de la République.

— Vous étiez alors, mon général, les fils ou les frères de ces jacobins qui ébranlaient le monde. Vous étiez forts. J'ai grandi parmi le deuil, les morts et les désastres. Cela me fit une âme tremblante. Je n'ose rien.

Le vieux soldat hochait la tête. De long en large, il marchait par l'obscurité de la pièce, que décoraient deux merveilleux tableaux représentant des scènes monastiques, et un très beau buste antique de Trajan sur une gaine de bois marbré.

— Vous venez, jeune homme, dit-il, de prononcer une parole remarquable, trop remarquable pour votre âge, malheureusement. Vous êtes, à ce que je vois, un petit vieillard très réfléchi, un digne élève pleurnicheur de la poésie nouvelle et de M. de Lamartine, garde du corps. N'importe!... Vous rencontrerez bientôt dans les environs de la Sorbonne des étudiants que la défaite de la Révolution n'a point dissuadés de la servir. Ces étudiants-là sont moins prudents que vous, monsieur Héricourt. Ils se font tuer comme Lallemand pour défendre, contre les injures des chouans, le marquis de Chauvelin qui sauvegarde les principes de la Charte! C'est dans leurs rangs que j'espère vous voir un jour. Alors nous reparlerons ensemble de votre père, de la République, et même de l'Empereur...

La voix du général s'enflait et résonnait dans la pièce au plafond bas. Il parut un acteur, hors de son cadre, et qui cherchait à faire impression. La vanité d'Omer se rebiffa.

— Je n'eus pas le bonheur de recevoir l'éducation d'un seul principe. Leurs opinions divisent mes parents. Il y a celle des Lyrisse que j'admire, puis celle de ma mère, du comte de Praxi-Blassans, mon tuteur, et du général Héricourt...

— Oh! du moment que le général Héricourt prêche une

doctrine, ne doutez pas que c'est la meilleure pour ses intérêts, mais la pire pour la dignité humaine!... Oh! le général Héricourt!... Le protégé de Soult et de Marmont... Ah! ah! vraiment... il se mêle d'éduquer la jeunesse? Il lui manquait cela, morbleu! Il lui manquait cela!... Augustin Héricourt éduquant la jeunesse sous le Portique et dans les jardins d'Académus! Que M. Baour-Lormian composerait là-dessus un beau poème!... Ah! vous écoutez les leçons du général Héricourt, mon petit ami?... Oh! oh! vous irez loin... jusqu'aux marches du trône... à moins que ce ne soit jusqu'au fond du bagne...

Le député marchait, ricanait, sautait, se frottait les mains, se croisait et se décroisait les bras, levait les paumes au ciel, comme Enée dans les moments critiques de l'épopée latine. Il était chauve et osseux, avec un grand nez en l'air, des mains loyales qui se posaient alternativement sur le cœur de son habit tête-de-nègre, ou s'enfouissaient dans les fentes de son pantalon américain. La pédagogie de l'oncle Augustin intéressait énormément l'acerbe et bruyante ironie du général.

— Le général Héricourt... Il rendrait des points à M. Fouché, duc d'Otrante, pour les délicatesses de la fourberie!

— Je crois cependant qu'il a toujours agi en brave officier.

— Oh! brave! je ne le conteste pas. Nous fûmes, sacrebleu! quelques millions de braves comme ça. Mais à la bravoure votre oncle ajoute d'autres qualités... moins communes. Il est doué pour l'administration, s'il vous plaît... C'est un remarquable administrateur... A la Bérésina, tous ses fourgons étaient passés avant ceux mêmes de Napoléon, et ses commis achetaient pour un morceau de pain les chariots des morts et leur contenu. Il n'a pas laissé beaucoup à faire aux juifs de Wilna, monsieur votre oncle!... On dit que la Congrégation le désigne déjà pour commander, sur la frontière d'Espagne, les trois brigades unies aux moines de l'armée de la Foi contre les constitutionnels. Je ne suis pas en peine de supputer ce qu'il en rapportera d'avantageux, outre ses grades.

« Peut-être un buste de Trajan! » eut envie de répondre Omer, qui admirait fixement l'antique et les deux scènes peintes de la vie monastique. Il réprima son impertinence : « Voilà mon père, s'il vivait! — lui répéta son émotion subite. —

Il parlerait comme cet homme maigre et violent... L'oncle Augustin estimerait que celui-ci se croit honnête parce qu'il a moins réussi. »

— Monsieur, j'aimerai recevoir vos conseils, si vous tenez pour agréable de m'en donner quelquefois.

— Volontiers, jeune homme. Revenez ici quand vous serez inscrit sur les registres de la Faculté. Je vous indiquerai les adresses d'étudiants sains d'esprit, et qui pourront être utiles à votre état moral. A vous revoir, monsieur...

— Serviteur!

Omer descendit lentement les marches étroites et bien cirées. A son imagination l'oncle Augustin se présentait avec ses longues jambes croisées en bas de soie blanche, sa poitrine d'or, son sourire amical et moqueur, dans le rayon de lumière qui dénonçait le bras nu de Denise mollement étendu contre le genou du général, le soir de la réception diplomatique. Les accusations du soldat libéral confirmaient les médisances d'Émile, évidemment.

Évidemment!... Omer sourit de pitié. Et, dans un soupir, il exhala son mépris des hommes.

La chaleur était lourde. Le jeune homme gagna les quais dans l'espoir de la fraîcheur que donne à la campagne le voisinage des rivières. Mais il n'y respira point un air moins accablant, malgré les approches du crépuscule. Il ôta son chapeau et il essuya ses paupières moites. A l'ombre des maisons, il chemina. Il sautait les flaques de boues ménagères afin de ne point salir le coutil vierge de son pantalon. Les sonnettes suspendues au bât de l'âne que poussait un marchand d'encre le poursuivirent quelque temps. Leurs voix légères lui parurent une raillerie.

« Je dédaigne les richesses et les honneurs? — s'interrogea-t-il. — Non. Je ruse avec moi-même. Ce que je dédaigne, je le convoite. La situation de l'oncle Augustin me tente plus que tout. Et je comprends Denise. En somme, je pense comme elle. Je voudrais la même gloire, la même richesse; mais je voudrais y parvenir par des moyens qu'approuveraient un Émile, un Pithouët, un Lyrisse même. Cela est-il possible?... Non, sans doute : car l'oncle Augustin est un maître; il sait

les hommes, il prévoit tous les événements, et, s'il avait pu joindre à tant d'avantages celui fort important d'être applaudi par ces incorruptibles même, il l'eût joint... Suis-je capable de renoncer plutôt que d'obéir aux conseils pernicieux de mes ambitions? Suis-je capable de borner mes efforts à l'honnête et au juste stricts des anciens, et de ne point balancer à perdre tout plutôt qu'un scrupule?... Je ne le crois pas, véritablement... D'une part, les épaulettes du général Héricourt, son hôtel, sa fortune; et d'autre part, la vie errante du capitaine Lyrisse qui sauve à grand'peine sa tête. S'il m'était permis de choisir, je n'aurais pas la sottise de passer les Pyrénées, je prendrais le chemin de la rue de Babylone... Ce serait mal. Mais je me juge faible. J'ai des instincts d'esclave. Il m'appartient de le reconnaître maintenant... Saurai-je vivre chaste? Non. Je préfère mentir et m'assouvir en secret. L'idéal du Père Anselme ne me concerne pas. Je ne serai jamais un ascète ni un saint; je dépendrai toujours de ma nature: homme parmi les hommes... L'honnête, le juste et la vertu sont des moyens de gagner, en excitant la louange publique. Si la louange publique ne m'attribue pas ce que j'attends de sa complaisance, je serai dupe, parce que je ne place pas dans le juste, l'honnête, et la vertu le bonheur entier, mais dans la récompense promise à de tels mérites...

» Quoi! ma mère ne prie-t-elle pas afin de s'assurer les extases du ciel? Edme risque sa vie pour devenir très vite le Bonaparte de la République future. Le général Pithouët accuse le général Héricourt, Praxi-Blassans et la Congrégation, pour les remplacer au pouvoir. J'ai entendu le comte reprocher à mon bisaïeul de lui avoir indirectement nui parce qu'en invoquant les privilèges maçonniques, en janvier 1814, il contraignit l'état-major russe à payer trop cher les grains emmagasinés après Leipzig au château, par la tante Caroline... On en fit des gorges chaudes, à Schœnbrünn, durant le Congrès de Vienne... Maman Virginie ne blâme-t-elle pas les Lyrisse de refuser la restitution du château contre le capital dérisoire déboursé pour acquérir ce bien national, au temps où la Convention payait ainsi le dévouement jacobin?

» Qui veut faire l'ange fait la bête! » disait mon directeur, le Père Corbinon. Et c'est une belle leçon d'humilité chrétienne que donnent à chaque instant les Pères Jésuites. Ils jaugent les gens à leur valeur; et ils les guident dans le plat chemin qu'ils peuvent suivre, sans les conduire aux sommets inaccessibles où l'on risque de se casser le cou. Le Père Ronsin et le cardinal Castiglioni parlent dans le même sens. C'est le bon. Il faut s'y tenir... Mépriser, se mépriser, admettre et agir. C'est le système d'Augustin Héricourt. Il manie les hommes à l'usage de son destin. Après tout, c'est peut-être un fier courage d'oser se connaître sincèrement. Il me semble que je me connais aujourd'hui, comme il doit se connaître...

» Que décider de ma conduite à son égard? Nous voici face à face. Je peux, en m'opposant à ses desseins, encourir sa colère; je peux, en les secondant, obtenir son appui... Mais ce mariage ruinera mon avenir ecclésiastique. Et puis, me mettre en sa main! Quelle imprudence, s'il gouverne, par là, toute la Compagnie Héricourt!... Mais, si je le contredis, il me brisera. Et il compte ma sœur pour alliée... Faut-il me donner aux Praxi-Blassans?... Qui triomphera? — Dieu! — Oui, Dieu : ce qu'on ignore des causes... M'en remettre à Dieu, comme un prêtre résigné? Oh! non. Il faut m'élever au-dessus du général, au-dessus de ma sœur, au-dessus. La magnificence de Dieu ne peut être servie que par un maître souverain à son exemple. Il faut être son reflet ou rien...

» Pourquoi pas rien? Pourquoi pas un personnage obscur, sensuel, ironique en lui-même? Pourquoi pas le vaincu? Pourquoi pas *un sourire de malice dans la pénombre*?... Satan! alors? Le déchu? Oh! non. Ça me fait peur... Ça me fait peur. Sait-on? Il y a peut-être l'enfer. Il y a peut-être le ciel... Je viens d'être tenté par le Malin, Seigneur!... Sainte Vierge, protégez-moi! *Un sourire de malice dans la pénombre*... Quelle singulière image! Je frissonne. Ce sourire, il me semble que je le vois...

» Les arbres du quai... La potence recourbée du réverbère; les livres du bouquiniste qui plaisante en piétinant le pavé de ses vieilles bottes à revers... Ce misérable savant aux jambes étiques dans des bas rayés... Voici la marchande de couvre-

chefs qui s'avance, une casquette d'homme sur la tête, et aux bras deux paniers pleins de casquettes différentes... Voici la marchande d'oublies qui agite sa crécelle... Ce lancier est vraiment bel homme sur son cheval alezan...

Un sourire de malice dans la pénombre... Non... non... D'ailleurs, le pourrais-je? Ma mère souffre tant que j'accepterai la tonsure... Ah! je compatis trop à sa peur de cet enfer devant qui je viens moi-même de frissonner. Je connais moins ma mère que je ne connais mes cousins. Je l'aime bien moins que je n'aime le capitaine Lyrisse. Elle me demeure étrangère et fâcheuse. Quel motif ai-je pour abdiquer toutes les convoitises de la vie? Je n'en ai pas d'autre que le sens du devoir : il ne faut plus que ma mère tremble d'effroi!... J'ignore tout de mon père; et cependant je m'opposerai au mariage du général avec Denise, dût-il m'en coûter. Je le sais... Une force inconnue, qui se rit de ma logique, me plie, me contraint à sacrifier mon égoïsme à la seule vanité de paraître un fils pieux. Celle-ci l'emporte sur tous les orgueils. Le sang des ancêtres commande à ma volonté. Que je sois uniquement désireux des plaisirs sensuels et de jolis vêtements, cela n'est plus rien devant l'indignation qui m'étourdit à l'idée de voir ma sœur trahir le dernier vœu de mon père. La sincérité de mes goûts n'est rien devant la compassion qui me gonfle les paupières de larmes quand je pense à la faiblesse et à la douleur de ma mère... Les beaux sentiments, contraires à ma nature, sont plus puissants que ma nature véritable. Je te sens là, main de Dieu... je te sens là. Tu m'étrangles! Tu me vaincs, moi, ma logique et mes instincts apparents! »

A discourir ainsi, en silence, la tête basse et l'oreille distraite, il oubliait sa vague intention d'apercevoir, au Palais de Justice, les soldats de La Rochelle que l'on y jugeait. Les tours noirâtres, sévères, du vieux palais, une porte massive, l'aspect rigide et morne des sentinelles veillant l'arme au bras, devant les guichets de la Conciergerie, lui marquèrent soudain le but de sa promenade Il allait voir des jeunes gens fort dissemblables de lui. Sans doute, la cause de leur énergie résidait en ceci qu'une humble position interdit les rêves de grandeur légitime. Riches, instruits, apparentés, ils se fussent soumis à l'ordre des choses. Ils n'eussent pas

« mâché du fer ». Omer désirait lire sur leurs visages la joie de leur noblesse qui défiait le tyran et qui bravait le supplice. N'éprouvaient-ils pas la jouissance sublime du jeu, à cette heure où il leur était licite de douter encore si la gloire ne remplacerait point l'infamie promise de l'échafaud, et s'ils ne posaient pas le pied sur le premier degré d'une longue vie d'honneurs, d'acclamations saluant leur tâche exemplaire? Ils risquaient leurs têtes en soldats, pour un drapeau, pour les trois couleurs de la République. Ils étaient géants. Ils étaient heureux de se concevoir ainsi.

Comme il traversait la cour, il avisa maintes polonaises à brandebourgs et maintes paires de bottes à cœur habillant les demi-soldes, qui faisaient retentir contre le pavé les épées contenues dans leurs cannes. Des jeunes gens négligés, avec des gourdins sous le bras, se parlaient dans les mèches recouvrant leurs oreilles. Par ostentation, des messieurs dépliaient au large leurs journaux. Au seuil des portes, il tenta de se frayer passage dans une masse de personnes murmurantes. A la vue d'un gendarme, il comprit qu'on barrait le passage. Quelques-uns protestaient, disant :

— La loi exige la publicité des débats judiciaires... On doit nous laisser entrer dans la salle des assises.

— Ils ont fait remplir les places du public par des gardes du corps en bourgeois et par des mouchards, avant l'ouverture de l'audience.

— Monsieur, c'est toujours la même chose !

— Et après on nous déclare qu'il ne reste pas de quoi caser une nèfle !

— Le crime n'aime pas les témoins.

— Messieurs, veuillez descendre, et parler plus bas ! — pria le militaire, honteux entre ses favoris.

Omer vit bien qu'on ne laisserait pas atteindre le lieu du jugement. L'heure tardive justifiait toutes les raisons qu'on donna pour refuser de l'introduire. Alors il s'intéressa plutôt à un chapeau de femme en gaze verte ombragé de marabouts exubérants, à une simple robe de percale ouverte sur des épaules hâlées ; il aperçut une gorge qu'il souhaita caresser à travers le fichu de barège. Mais la visière de la capote masquait le visage.

— Comme ça..., on ne pourra pas le revoir aujourd'hui ! Ah ! mon Dieu ! — fit cette femme.

Un soupir de lamentation s'exhala de ses grosses boucles. L'allure navrée, elle descendit les marches... La vérité de ce chagrin étonna d'abord Omer. D'autres gens qui discutaient, qui s'indignaient éloquemment, dans l'intention de convaincre l'entourage, ne remarquèrent pas la désolée. Quel enthousiasme libéral l'animait donc ? Son amant, son frère, son mari l'avaient-ils instruite de l'héroïsme tourmenté derrière ces murailles lugubres ? Ou naïvement plaignait-elle les captifs, pareils à ceux des romances qu'elle chantait sans doute pendant les heures de couture ?

Captif aux rivages du More,
Un guerrier courbé sous les fers...,

fredonna la mémoire du moqueur.

Après avoir passé, derrière l'inconnue, les grilles du bâtiment, il la vit s'engager sur le Pont au Change. C'était justement le chemin du Palais-Royal : il comptait y faire emplette de livres, à la librairie Ladvocat, excuse pour le désir intime de frôler, aux Galeries de Bois, les courtisanes parisiennes. Sans autres illusions que de fort vagues sur le résultat de la poursuite, il ne se dissuada point d'étudier les formes encloses dans la robe de percale et sous le fichu de barège. Pour éviter l'obsession des mendiants qui s'élancèrent du ruisseau, la promeneuse se détourna vers le parapet. Omer nota qu'elle avait de beaux traits à la Minerve, un regard attendrissant, nuageux, chargé de peine. Elle esquiva mal les pleurnicheries d'un truand, qui portait à la hauteur du nez, sa jambe gauche maintenue par une courte lisière en sautoir. Contre la robe de la passante, à l'aide de béquilles, un autre sautillait sur le trépied de bois, soutien de son tronc gras et loqueteux, de sa tête hideuse et hirsute. La dame se hâta de fuir les prières d'un boiteux arborant la pieuse image du calvaire à son vieux chapeau d'officier. Vers elle un cul-de-jatte roula qui avait des tibias secs liés en X contre son ventre ; il se poussait activement, le nez camard au centre d'une figure sarcastique et rasée. Omer leur distribua des liards, pour délivrer la jolie personne et obtenir la récompense d'une œillade.

Il la reçut si furtive et triste qu'il jugea toute galanterie de paroles inopportune.

A travers le dédale des petites rues, fraîches et sales, que coloraient aux fenêtres les jacinthes en pots et les capucines agrafées le long de ficelles, ils gagnèrent le Palais-Royal. Un moment, le chapeau de gaze verte disparut derrière un groupe entourant la voiture aux singes. Habillés en marquis, les animaux multipliaient des cabrioles au bout de leurs chaînes, grimaçaient en croquant des noisettes, pour la liesse des badauds, des soldats, des commères et des mitrons. Plus loin, ils furent arrêtés par ceux qu'amusaient un petit Pierrot debout sur le ventre d'une acrobate dont le corps à la renverse formait un arc. On regardait grossir les veines au front de la saltimbanque court-vêtue et haleter sa poitrine dans la guimpe sale. Sur les paillettes et le velours de ce maigre ventre tendu, Pierrot, leste, souriait et se trémoussait. En haut d'une chaise, Jocrisse battait le tambour. La jeune femme essaya de se glisser entre les spectateurs, mais un garçon que chargeait une manne de bouteilles pleines ne parut pas remarquer l'insistance de sa voisine. Omer écarta le butor et creusa dans la foule un passage. Elle remercia d'un regard nouveau. Ce fut l'offre d'une politesse morne et sans joie. Il s'y mêlait tant de tristesse que le jeune homme ne se permit pas de saluer. D'ailleurs, il n'osait en public aborder une élégante de cette condition. Elle portait une toilette trop propre pour une servante, pour une grisette; trop claire pour une bourgeoise: trop simple pour une courtisane digne d'un fashionable. Omer craignit autant de se compromettre que d'être rabroué. Ce n'était plus la solitude des campagnes propice à l'audace. Ici cent yeux railleurs le guettaient sous le chapeau de cuir du manœuvre, sous la casquette de l'ouvrier, l'ombrelle de la flâneuse, le bonnet de la servante cauchoise, la coiffe de la marchande, le bicorne du soldat.

La honte de pécher sous cet examen le détourna de tenter incontinent l'aventure. Mais les soubresauts de son cœur se précipitèrent, au moindre ralentissement de cette marche féminine qui révélait les formes harmonieuses d'une Oréade chantée dans un poème à la grecque. Il eut voulu respirer l'odeur de cette poitrine. Et ce lui devint une obsession physique plus

puissante que sa raison. Aussitôt le besoin de cette volupté grandit jusqu'à l'étourdir. Omer appréhendait qu'elle ne s'arrêtât pour lui faciliter l'approche. Pourrait-il alors décider son orgueil à risquer l'affront improbable d'être raillé ? Il en douta. Une seule chance de rebuffade contre cent de bon accueil suffisait à rendre farouche et timide sa passion envers cette belle fille, trop élégante dans une simple percale brodée d'épis en soie. Surtout il avait peur de la fâcher en lui parlant trop tôt, avant qu'elle fût convaincue par l'assiduité de la poursuite. Et il s'oublia dans la pensée. En dépit de son goût, il s'ingénia donc à ne pas la rejoindre. Au bout de la rue, les édifices du Palais-Royal apparurent, ses grilles, et le porche qu'il franchit à la suite de la nymphe. Il souhaita ce miracle : que l'effondrement soudain de la chaussée dans les caves les isolât tous deux, sains et saufs, loin des curiosités, parmi les décombres, les ruines, le silence ; et là, d'elle-même ne le supplierait-elle pas d'accorder aide et protection en échange d'un amour obligeant ? Puis il condamna le ridicule de sa divagation et prit garde aux toiles goudronnées qui remplaçaient, de-ci, de-là, les verres poussiéreux de la toiture. Il entendit les discours du charlatan ventriloque. Était-ce là ce fameux endroit du plaisir parisien ? Planches et plâtre mal ajustés dans les portiques de hautes solives, les façades parallèles des boutiques avec l'abondance de leurs marchandises diverses, endiguaient la procession de mille femmes découvertes jusqu'au milieu du dos et jusqu'aux cimes de la gorge. En habits sombres, les hommes, gouailleurs et bavards, déclamaient. Une longue arête médiane de loges consacrées à la librairie, au commerce de modes, à la tabletterie, à d'autres menus négoces, divisait en deux courants cette cohue sentant la pommade et la fumée. Le chapeau de gaze verte disparut derrière un groupe de bolivars surannés et de faces à favoris gris : on discutait autour d'une brochure que lisait un jeune homme. Omer ne la put rejoindre. Il enragea. Ses nerfs tremblaient dans son corps.

Les jambes en bas blancs que dévoilaient les courtisanes, ornées d'énormes accroche-cœur sur les joues, le vinrent distraire à peine. Il flotta quelques instants parmi les remous de cette foule. Elle l'ahurissait un peu. Son vice épia cepen-

dant chacune de celles qui, de la mine, lui proposaient leurs figures peintes, leurs épaules fardées, les parfums lubriques et les nonchalances de leurs corps grêles ou pesants. De nouvelles figures s'imposaient aussitôt, dont il attendait plus de charmes. Il les compara toutes à la jeune femme dont il cherchait encore le chapeau parmi la foule galante et, s'il leur trouvait des mérites, elles ne le contentaient pas entièrement. « Celle-ci, vêtue à la mode cauchoise, vaut bien le sermon du confesseur et les sept psaumes, pour pénitence... Celle-là, malgré l'éclat de son costume breton, ne vaut que les litanies... Et, pour cette rousse en bonnet bourguignon je réciterais sans me plaindre vingt dizains de chapelet... Huit jours de maigre ne payeraient pas trop la volupté que promettent les hanches de cette manière d'Andalouse en mantille... »

Ainsi plaisantait-il avec lui-même, sûr que la Providence tarifait de la sorte ces peccadilles et pardonnait avec une indulgence certaine, une fois la pénitence correctement accomplie : « Pareilles fautes ne méritent pas les foudres. Aucun docteur n'a pu les brandir à propos des joies naturelles dispensées par une accorte créature... La sévérité de l'Église châtie seulement ceux qui, lâches, asservissent leur âme à l'amour et en font le principal de l'existence, au lieu de le prendre pour une légère fantaisie. C'est de cela qu'il faut se garder. Et, tout à l'heure, je songeais combien il eût été excellent d'attendre la vieillesse dans un pays de soleil, en compagnie de la fille souple que j'ai perdue par ici... Comme il serait absurde de ne pas la retrouver! — Cherchons. Après tout, je ne m'embarquerai pas ce soir même pour les Grandes Indes avec elle, sans doute !... »

Omer avait sans cesse besoin de s'excuser par des raisonnements. Cela ne l'arrêtait pas dans l'exercice de sa sensualité. Néanmoins il finit par craindre d'être vu au moment de rire avec l'une des filles : la jeune femme qu'il prétendait atteindre s'en fût vexée, et l'eût ensuite éconduit ; le rapport d'un surveillant jésuite l'eût trop desservi ; les Pères ne toléraient les plaisirs que discrètement pris, hors les lieux mal famés... Donc il se contenta d'attendre l'instant qui ramènerait en ce point des galeries la femme inconnue, non sans regarder, apprécier, bayer aux pancartes et aux enseignes, admirer les

cachemires pendus aux vitrines et les chapeaux féminins monstrueusement chargés de soies, de fleurs, de plumes, que des supports élevaient à hauteur du visage. Il rit de la grisette bigle, assise sur un haut tabouret, et qui lui présenta une ombrelle à ramages ; la demoiselle fit brusquement jouer les ressorts vers son nez.

— Monsieur n'a donc aucune belle à mettre dessous ?

Omer jugea que le ton de ces ramages ne s'accorderait point avec celui du chapeau vert.

Mille cris se croisaient de baraque à baraque. Des étoffes d'Asie ondoyaient autour des pilastres soutenant les linteaux des boutiques. Des rangées de jeunes gens lisaient les brochures entre les pages non coupées, aux devantures des éditeurs. Des chapeaux gris s'agitaient au bout de mains qui défendaient une opinion littéraire. Les pas traînaient. Les voix murmuraient. Les rires de filles retentissaient. Une querelle glapit au milieu d'un cercle de têtes, de coiffures enrubannées et d'épaules palpitantes. Quand il baissa les yeux, il avisa le chapeau de gaze verte, l'écharpe de barège et la robe de percale : la jeune femme réclamait au commis un exemplaire du célèbre pamphlet de Paul-Louis Vigneron.

Omer connut alors la puissance d'une physionomie très mobile, qui lui donna l'étrange idée d'un ciel à travers quoi le vent pousserait des nuages divers de formes et différemment éclairés : courroux, mépris, indifférence, curiosité, indulgence et malice se succédèrent en ces yeux de cristal et sur ces lèvres comme rougies par le reflet d'un soleil couchant. Omer ne sut quelle contenance faire, à voir tant d'impressions contraires provoquées par sa personne. Ses joues brûlèrent, puis froidirent ; ses doigts s'agitaient inutilement. A croire possible d'embrasser ce buste large, cette taille étroite, ces souples mouvements, et le parfum de cette chair brune, un peu rustique, il perdit le sang-froid. Ébloui, étourdi, gauche, stupide, esclave d'une ivresse nerveuse, il se réfugia dans le rôle d'un lecteur venu là, pour l'acquisition de volumes. Il énuméra des titres au vendeur ; il ajouta celui demandé par l'inconnue, en sorte qu'elle pût pressentir, à son gré, une intention ou une coïncidence. Quelques secondes, le marchand se fit attendre. Elle feuilletait indifféremment

le *Solitaire* du vicomte d'Arlincourt, Omer pensa qu'elle le devait prendre pour un godiche, et il se hasarda jusqu'à dire, en tremblant d'être rabroué, et en s'adressant au réflecteur du quinquet pendu là :

— On attendrait moins longtemps une histoire romanesque qu'un livre de pensées. La première est toujours sous la main d'un bon libraire, à ce que je vois.

La jeune dame sourit un peu, comme par approbation, et elle entr'ouvrit l'ouvrage de Nodier : *Trilby ou le Lutin d'Argail.* A ce moment, elle sembla satisfaite de se voir courtisée : Omer reprit tout l'aplomb enseigné par le capitaine Lyrisse dans les champs de l'Artois.

— Quand on a vu le Palais de Justice, aujourd'hui, cela vous donne l'envie de lire les pamphlétaires... Si beaucoup de personnes nous imitent, Sa Majesté perdra quelques sujets loyaux... Eh bien, voilà ces volumes, enfin ! Craignez-vous donc des perquisitions de la censure, la confiscation et l'interdit, pour les cacher au fond de votre boutique ?

— Monsieur, — répondit l'employé, — on dit que M. de Chabrol a donné des ordres en ce sens.

— Alors, madame, fuyons vite avec notre trésor ! conseilla-t-il en saluant.

Là-dessus, il put mieux s'approcher d'elle, qui ne recula guère. Telle une jeune Cybèle de mythologie, habillée à la mode de Tivoli par une métamorphose inopinée, elle lui répondait avec un sourire simple et grave. Omer sut alors combien il l'avait désirée jadis, et longtemps, lorsqu'il s'attardait à l'amour des gravures dans les vieux tomes, dès les premières pages de ces « philosophies de la nature », œuvres d'anonymes encyclopédistes. Tous les frontispices avaient représenté cette fille même sous les traits de déesses aux fronts pensifs, aux draperies légères, aux mains pleines des fruits symboliques de la science. A leur ressemblance, la passante lui parut un emblème et une idée. En elle il continua soudain d'adorer les images en taille-douce, l'âme et l'esprit de ces livres plaisants qui garnissaient les armoires des Moulins-Héricourt, depuis la fin du XVIIIe siècle. Et il ne cessait pas d'applaudir son imagination, qui retrouvait tout à

coup la maîtresse ancienne de ses songes puérils et de ses insomnies fiévreuses.

Elle eut quelque peine à remettre sa bourse dans son réticule, et il profita de cette halte nécessaire pour user de l'éloquence qui, depuis son succès d'auberge, lui avait acquis les faveurs de jolies boutiquières libérales, à Nancy comme dans Arras. Bien qu'elle ne répondît pas, la dame l'écoutait moqueuse, étonnée, sérieuse, tout à coup maussade, ainsi que signifièrent les moues de sa figure changeante. Il la loua de s'occuper des sergents et du complot; il dit ce qu'il savait, vanta leur courage, l'abnégation de leur sacrifice. Comme il prononçait, au milieu de sa rhétorique, le mot d'échafaud, il vit toute la figure de sa compagne se rétrécir par l'effet d'une pâleur sinistre, ses yeux de cristal vaciller, et une larme venir aux cils, qu'elle essuya vite.

— Ah! monsieur, — soupira-t-elle, — pensez-vous qu'un tel malheur puisse advenir?...

— Peut-être me trompé-je, mais, à entendre vos accents, je croirais vraiment que vous en savez long sur cette épouvantable affaire.

— Je connais l'un de ces malheureux; je crains qu'on ne m'abuse...

Elle n'acheva point, regarda de tous côtés avec inquiétude, puis elle fit signe qu'il la suivît à distance. Elle était donc véritablement une héroïne des idées philosophiques, la parente ou l'amie du conspirateur qui risquait de mourir en leur nom! Omer espéra que les événements prépareraient son triomphe d'amant sur cette déesse des livres. Il se crut maître de ce beau corps.

Afin d'y réussir, il n'épargna rien: l'ayant rejointe, il lui conta, le long des galeries de pierre, sa vie et quels parents d'importance le renseignaient sur tout. Il fit une allusion très obscure à la dépêche secrète qui lui était parvenue, relative aux affaires d'Espagne. Il jouait ostensiblement avec la breloque donnée par le général Héricourt. Malgré qu'il obéît à certaines raisons de famille, assura-t-il, son dévouement était acquis aux idées de la Révolution et aux efforts des carbonari. Il parla de Brutus, maudit Tarquin, déclara quelle ardente sympathie l'avait ému quand il l'avait

aperçue triste, entre les libéraux, à la porte du Palais de Justice.

— Vous sembliez la déesse de cette morne haine qui nous animait tous ; et je vous ai suivie comme... on suit son destin...

Doutant s'il avait dit une chose absurde ou remarquable, il baissa la tête, et renforça l'apparence habituelle de sa mélancolie. La dame n'eut pas comme lui le souvenir d'avoir lu cette métaphore dans un roman de Sophie Gay, car elle parut, à travers ses sourires peureux, tout à fait surprise, troublée, navrée, puis calme. Ses yeux de cristal changèrent de nuance à quatre reprises pour se fixer au vert pâle et briller ainsi doucement.

— Il m'importe peu que vous soyez sincère, — dit sa voix sourde et modulée. — J'incline à le croire. Cela suffit pour que vos paroles me plaisent..., et que vous ne me déplaisiez pas. Je n'ai guère le cœur aux amusements. Vous désirez que je reste en votre compagnie quelques minutes : j''y resterai donc. Votre jeunesse et votre air me laissent croire que je n'ai rien à craindre de vous... Hélas ! oui, mon désespoir est sans bornes. L'un de ces malheureux me doit sa perte ; je le fis rencontrer avec plusieurs de mes amis, anciens officiers de l'Empire, dont il écouta les conseils.

— Connaîtriez-vous, par hasard, le capitaine Lyrisse ? interrogea-t-il, ravi.

— Celui qui est en Espagne ?... Certainement ! Je l'ai mis en relation moi-même avec Lefèvre, Pomier, Bories, au restaurant du *Roi Clovis*, dans la salle d'escrime.

— Le capitaine Lyrisse est mon oncle...

— Ah !

Omer jugea la conquête facile ; son être en désir palpita. Il remerciait son éloquence révolutionnaire. Immobile devant lui, la femme posait deux ou trois questions pour vérifier leur commune sympathie à l'égard de l'exilé. Puis elle se tut. Ils inspectaient leurs yeux, et sondaient leur franchise, effrayés un peu de se comprendre réunis par les influences d'une idée géante et mortelle. Elle les menait. Inconnus l'un de l'autre, ils s'y dévouaient également, au moyen de la parole, au moyen de l'amour. Mais tout à coup Omer supposa que la passante

se livrait aux conspirateurs pour les trahir. Ne s'attribuait-elle pas un faux rôle? Peut-être ne connaissait-elle aucun des soldats incriminés. Peut-être se souciait-elle surtout de le séduire, en se vantant de relations avec des gens dont elle ne savait rien que par ouï-dire. Peut-être prétendait-elle ainsi se rendre plus intéressante et fatale. Sans doute usait-elle d'un pur moyen de galanterie...

Alors un drame atroce fut au cœur d'Omer, en son cœur de seize ans que l'amour, tout à coup, foudroyait. Il sentit une passion démente pour cette fille le pénétrer et le soumettre ; passion ancienne, longuement choyée dans les livres, aux heures ardentes de la puberté que les murs du collège emprisonnent ; passion d'une chair nerveuse qu'enivraient les chaudes odeurs de ce corsage vivant et soupirant presque contre lui ; passion d'une intelligence qui, durant des mois, avait voulu la possession de cette même déesse, grande, sévère et rude, sur les gravures. C'était l'imminence d'un bonheur indubitable, d'une félicité à la fois sensuelle, active et mentale, sans pareille. Il lui fallut se contraindre pour ne pas saisir cette femme comme un fruit magnifique, qu'on cueille et qu'on savoure. Un instant, il se vit dans un paysage de printemps : elle, consolée par leur amour en pleurs, se résignait noblement à subir le triomphe de la tyrannie ; ils souffraient ensemble, avant que de confondre leurs sanglots avec leurs baisers... Tous les vers de Lamartine accourus en sa mémoire l'engageaient à connaître cette vie sublime de larmes et de luxure. Puis le soupçon criait son avertissement sinistre ; et Omer s'estimait incapable de cacher les secrets de l'oncle Edme et du bisaïeul aux curiosités de cette fille superbe, mais équivoque et rencontrée dans un endroit qu'infestaient les gens de police. Comment se garderait-il contre les caresses d'une telle femme, et dans les langueurs d'un tel amour? Et c'était une lutte déchirante, en son être qui chancelait.

Leur silence se prolongeait, au milieu de la galerie à peu près déserte. Derrière la vitrine d'un magasin de débauche, trois jeunes filles à demi nues, sous des toilettes de cour en dentelles brodées d'argent, somnolaient, pareilles à des statues peintes, sur des sofas de velours impérial et de

bois doré. Comme il se promettait de découvrir d'aussi belles chairs sous les vêtements de l'inconnue, elle lui sourit, puis tressaillit, et, de nouveau, regarda autour d'elle avec inquiétude. Pourquoi pensa-t-il subitement qu'elle cherchait ainsi la présence attendue d'un mouchard ? Il en fut certain. Il la crut employée par la police afin d'attirer à ses trousses, sur les marches du Palais de Justice, en feignant des opinions libérales, les gens simples et avides de volupté. On contait partout que ces sortes de sirènes obtenaient les confidences d'amants trop naïfs. Fouché, duc d'Otrante, en avait salarié un grand nombre qui le renseignèrent et lui permirent de traiter à point avec les alliés en 1815, d'entraver les complots des Brigands de la Loire. Par l'une d'elles, le jeune général Labédoyère n'avait-il pas été dénoncé, perdu ? Vivement, Omer se rappela ce qu'il avait dit à cette belle personne, dont le visage changeait, si mobile, ainsi que pour de nombreux déguisements. Son imprudence poussée aux dernières limites le fit blêmir. Il ne voulut que s'écarter de la dangereuse tentatrice :

— Je dois me retirer ! — balbutia-t-il.

Aussitôt il ajouta :

— Ne vous reverrai-je pas ? Quel est votre nom ?

— Mes amis m'appellent Aquilina... Demain encore, j'essaierai de parvenir à la salle d'audience où l'on juge ces infortunés. Si vous venez là-bas, nous tâcherons de forcer ensemble la consigne...

D'un signe, il promit de se rendre au Palais de Justice, avant l'heure dite, et s'en fut tout vibrant de douleur.

XVII

Le Père Ronsin se laissa difficilement aborder par Omer, aux Missions de la rue du Bac, pour l'entendre dire que M. de Montmorency avait, en route, reçu les courriers du tsar, ce qui présageait une politique russe de la diplomatie française à Vérone. Avec une politesse sévère, le prêtre prépara le geste impatient qui bientôt congédierait. Penché de son fauteuil

vers des écrits, il en détournait à peine un œil pour inspecter le visiteur. Vêtu d'une douillette brune, la calotte au front, les jambes ramenées sous le siège, il demeurait accroupi dans la posture d'un furieux chat gris. Sa paupière resta clignée par affectation de fatigue ou de migraine. Il examina vaguement les pièces dont la présentation formait le prétexte de l'entrevue ; enfin il se remit au travail avec un « Excusez-moi, monsieur » bien sec. La plume d'oie tout ébouriffée grinça de nouveau. A ce bruit discret, un sacristain, qui guettait derrière la tenture la souleva, fit la révérence devant Omer, le reconduisit.

« Quelle insolence! quelle hauteur! — pensait le jeune homme pendant le retour en cabriolet. — Comme je suis peu devant cet ecclésiastique!... Baste! Je rirai le dernier, si mon oncle Praxi-Blassans a vu clair en voyage. Pensons à ma belle espionne. Certes, je n'irai pas demain là-bas. Elle me ferait tout trahir, moi-même et les miens, pour un baiser, pour une faveur... Et que n'obtiendrait-elle pas, si, m'ayant offert à goûter la splendeur de son corps, elle mettait ensuite au prix d'une forfaiture la reprise de nos voluptés!... Quelle folie que l'espoir d'éprouver la vigueur de ses beaux membres sveltes! Quel suave épanouissement de mon être si je savourais sa gorge digne de Cybèle!... Et combien a-t-elle de visages! Tantôt elle semble une petite fille inquiète et triste dans une chevelure abondante. Tantôt ses regards approfondissent l'âme, y fouillent et y déterrent de l'inconnu, comme ceux d'une Sibylle antique devinant l'avenir des rois. Elle pleure soudain : et c'est la douleur tragique d'Électre, toute la Grèce apparue entre ses mèches brunes. Elle incline sa figure : on se croit un enfant rose devant l'amour d'une jeune mère tendre, et délicatement attentive... Elle paraît avoir tous les âges et toutes les passions. Cependant elle demeure elle-même, une beauté mate, un peu dure et près d'attendrir pourtant ; un ciel sur quoi passent les nuées de l'aube, de midi, du couchant, du crépuscule et de la nuit... Si j'ai tant vu d'elle, en cette rencontre, en quelques minutes, que ne découvre pas celui qu'elle aime, à toutes les heures du temps?...

» Ah! je souffre. L'air m'oppresse... Mon Dieu! qu'il serait bon d'égorger son honneur, son avenir, sa loyauté, sa famille

et sa patrie sur l'autel de cette volupté!... Ce serait beau. Ce serait une noble sauvagerie. Ce serait une magnifique indépendance. Et quel mépris légitime des hommes affirmerait cette injure à leurs lois, à leur idéal, à leurs mensonges!... Ah! je suis trop faible; et je suis vaincu... Ma mère!... Voilà les supplications de ma mère qui retentissent en moi... Elle me veut chaste et prêtre pour ne pas mourir de désespoir. Et j'immole aussitôt mon rêve, mon désir, ma sincérité, mon enthousiasme... Immole, immole donc, esclave débile de la Pitié!... Accepte la tonsure. Tourne-toi vers Dieu! Sois le symbole des douleurs et des renoncements! Assure le joug sur ton cou... »

Il réprima sa rage, pour ne pas étonner le vieux militaire qui fouettait le cheval de son cabriolet. Ces déclamations intérieures se succédèrent et se répétèrent quand il fut chez lui, dans le salon cramoisi. Il se versa de grands verres d'eau. Il espéra que son exaltation était chose passagère: un mal engendré par le frôlement des filles aux Galeries de Bois, et qui s'apaiserait.

Zénobie, la signataire du billet mystérieux, vint à la brune. Elle se débarrassa fort adroitement d'un coqueluchon de soie, dégrafa une mante légère et se laissa reconnaître pour une dame entrevue dans les salons des Praxi-Blassans, le soir de la fête, dame à sourcils trop noirs confondus vers la racine du nez, à bouche trop rouge, à cheveux touffus sous un turban de crêpe. Elle minauda, se trouvant hardie de faire visite à un jeune homme. Le canezou de mousseline chargé de vingt pompons polychromes découvrait à demi sa poitrine abondante et jaune. Mais elle avait quelque sveltesse dans le sautillement. Par malheur, les veines et les tendons saillaient à travers la peau trop fine, comme écaillée en maintes places.

Les termes chaleureux du poulet ne furent pas convertis en réalisations immédiates. Ce fut à peine si l'intruse permit qu'on lui baisât la main. Elle parla beaucoup de mythologie, de Ganymède et de Bacchus, de Diane et d'Adonis, de poésie, de rêve sublime. Omer abandonna le divan à sa visiteuse et vint s'accouder au guéridon. Il n'eut pas à inventer de propos; elle s'affichait érudite et bavarde; il écouta complaisamment les louanges qu'elle lui prodiguait avant sa

prière d'intercéder pour une affaire de pension : le comte, fort bien en cour, était homme à faire agréer cette requête. Omer se félicita de la saluer enfin au départ. Il soupa seul, réfléchissant au contraste entre cette insolente créature et l'admirable Aquilina ; il s'endormit là-dessus.

Le lendemain, comme il récitait ses prières habituelles qu'il mêla de rêveries, il pensa tout à coup :

« Une oraison de ma pauvre mère m'a peut-être sauvé des embûches que dressait la passante du Palais de Justice. »

Car maman Virginie priait pour son fils, deux ou trois fois le jour. Précisément, il avait rencontré la touchante Aquilina vers cinq heures, avait eu sa compagnie jusqu'à six. A cette phase de la journée, sa mère, revenue des champs, avait coutume de se rendre à la chapelle. Elle se demandait alors quelles pouvaient être les peines de son père, d'Aurélie, de son fils et de son frère, afin de solliciter, en leur faveur, le secours de la Sainte Vierge. Cette concordance entre les heures frappa l'imagination d'Omer. Durant qu'il avait suivi l'ensorceleuse par les rues à saltimbanques, Virginie, laissant les guérets, avait dû se diriger vers le château. Céline conduisait l'âne de la petite voiture qui craquait contre les ornières sèches. Ensemble, elles avaient sans doute parlé de l'étudiant. Céline l'aimait toujours, elle qui avait offert tant de plaisirs à la malice de l'enfant, sans réclamer même une parole de reconnaissance. Il se la représentait un peu lourde et ronde, la figure épanouie de belle humeur, dans le volant jauni de sa coiffe. Elle invectivait plaisamment le baudet. Maman Virginie avait peur d'un cahot, se signait, souhaitait d'atteindre au prochain calvaire. Toutes deux avaient-elles uni leurs âmes dévouées dans le pur désir de savoir leur enfant garanti contre tous les maléfices de la tentation? A cette heure même, l'oraison de la mère avait dû s'exalter en vœux ardents pour que le péril de nouvelles rencontres amoureuses fût écarté du jeune galant.

« Oh ! mère, mère, que ta piété est puissante, qui sauve ton enfant à la limite de périr et sans que tu t'en doutes même ! » s'écria-t-il intérieurement.

Chez le général Héricourt, il négligea de s'assimiler la réfutation des erreurs propagées au temps de Marcile Ficin dans les

universités scolastiques : inutilement le livre ouvert l'y conviait. Il regretta de plus en plus l'espoir d'aimer Aquilina. Avec son image, il cessait d'être lui-même et lui seul : la parole d'Aquilina doublait les propos de son âme ; il y eut constamment des gestes féminins entre les livres et lui, le professeur et lui ; l'odeur de la souple créature se mêlait à l'air des salles, au goût des mets, à la saveur de la boisson. S'il parvenait à lire une phrase de philosophie, il en appliquait la thèse aux émois éprouvés durant l'heure de la divine poursuite. De minute en minute, ce souvenir se multipliait, s'accroissait de petits souvenirs : une maille lâchée de la mitaine lui avait permis d'apercevoir la nacre du poignet ; la prunelle du soulier gris épousait avec exactitude la forme longue des orteils ; et la sanguine rose de l'oreille, et mille et une babioles !... Il la comparaît à Denise, à ce qu'il se représentait de la jeunesse d'Aurélie, afin de l'estimer autrement séduisante.

Sous les blâmes du maître, qui lui reprochait de l'étourderie, Omer voulut se ressaisir, inquiet de se concevoir comme l'esclave de cette inconnue. Il l'évoquait nonchalante devant un miroir, et active dans la rue. A l'heure où il pensa qu'elle se dirigeait vers la salle d'audience, il fut possédé par un grand trouble, quelle que fût sa résolution de ne pas sortir. D'ailleurs, le général Héricourt rentra par hasard et, le jésuite s'étant plaint, il se montra sévère. Omer dut écrire sous la dictée, en manière de punition, jusqu'au soir.

Ce fut la deuxième coïncidence, survenue, comme la veille, à l'heure même de l'oraison maternelle, pour abolir la minime chance qui lui restât de se résoudre aux avis dangereux du vice... Pourquoi le général, toujours absent, était-il soudain rentré ? La Providence agissait. L'ange gardien tendait son aile entre l'enfer et l'adolescent, entre la mort et la jeunesse.

Omer fut entièrement convaincu par ce hasard. La crainte de l'espionne cessa d'être contredite par ses raisonnements. Il s'occupa de haïr celle qui le dominait de sa présence immatérielle ; cela le révoltait d'être vaincu par l'amour aussi. Suffisait-il qu'une passante l'eût écouté pour que son âme faible ne s'appartînt plus ? L'influence de cette passante, en robe de percale et en chapeau de gaze, le dominerait-elle ?

Il regimba, contractant ses mâchoires, s'obstinant à comprendre le texte dicté par la voix molle et dédaigneuse de l'ecclésiastique. En vain! L'aimée s'imposa mieux. Omer voulut courir au Palais de Justice. Il frémit de rage amoureuse. Il composa vingt romans qui se terminaient par la gloire de leurs tendresses réunies.

« Être deux roseaux pensants sur la rive du lac où se reflètent les saisons de la vie, ses soleils et ses orages ; plier et ne point rompre, attendre la caresse du vent amoureux qui redresse... et puis s'étioler doucement avec l'automne! »

Pour s'arracher à l'obsession, il s'obligea de méditer sur le miracle qui l'avait averti de fuir l'espionne, à l'heure même où madame Héricourt implorait la Vierge pour son fils. L'esprit de l'étudiant n'accordait pas toute certitude aux principes de l'Église. La parole du Père Anselme n'avait convaincu le disciple qu'à demi. Cependant les vues de Dieu sont manifestes... D'autre part, la haine priante de Jacques Molay, conduit au supplice du feu, avait suffi pour faire tomber, quatre siècles plus tard, la tête du Capétien sur l'échafaud révolutionnaire. Que ne pouvait donc pas obtenir la dévotion d'une mère qui, dans la vie et la consécration de son fils à Dieu, voyait le seul moyen d'éviter la damnation!

Omer choisit cette persuasion. Il laissa ricaner Voltaire à la porte de sa raison ; il goûta l'idée de la prière efficace. Noble tableau qu'il contempla, dans son esprit, tout le jour, des larmes aux yeux. Il pleurait sur lui-même, aussi, que commandait, malgré tout, la volonté des parents, des ancêtres, de la tradition. Aquilina, seul bien désirable et offert, ne pouvait être chérie, parce qu'à l'autre bout de la France une pauvre femme désolée, dans sa chapelle, avait fait signe à Dieu !

Il s'enveloppa de plus de mélancolie, s'astreignit à plus de résignation.

Le général Héricourt, qui avait écrit jusqu'au soir dans la bibliothèque, pria son neveu à souper et congédia le précepteur.

— Le duc d'Angoulême me désignera, j'en ai l'assurance, maintenant, comme inspecteur de l'infanterie qu'on envoie renforcer le corps d'observation sur les Pyrénées. Je ne tarderai pas à rejoindre mon nouveau poste. Cette charge me

permet de croire que d'autres faveurs importantes nous seront octroyées. On dit, à Saint-Cloud, que Praxi-Blassans a fait tenir à M. de Villèle un courrier qui dévoile admirablement les machinations des souverains étrangers contre la France ; on ne parle que de sa perspicacité. Vous voyez, Omer, la fortune de la famille se développe. Pardonnez-moi si je vous presse avec insistance d'y aider par le bon résultat de vos études... J'aimerais vous voir pourvu bientôt... et en état de faire figure partout, comme les autres... Vous portez le nom d'Héricourt. Vous êtes l'héritier principal des biens et des titres que je puis avoir. Un boulet espagnol peut vous mettre, par hasard, avant peu, dans la position de me succéder... comme chef de famille... Le vieux Joseph n'a point de postérité qu'un bâtard mulâtre qui fait le joli cœur à Java. D'ailleurs, il a renoncé jadis à toute prétention sur les Moulins, en échange des docks et des navires de la maison installée à Dunkerque. A vous seul doit revenir l'hoirie... Je suis rentré de bonne heure aujourd'hui pour commencer mes préparatifs de campagne, commander ma sellerie et mes équipages, et, en outre, pour rédiger une manière de testament. Nous lirons cela tout à l'heure ensemble... Il vous oblige, ce testament, à de grandes responsabilités, mon cher enfant... Quittez-moi cet air de circonstance... Je commence par vous dire que je n'ai pas le moindre pressentiment de ma fin ; et que je compte revenir de là-bas les membres au complet. Mais... c'est en se promenant que Moreau fut tué avant Leipzig... J'ai eu de la vie le meilleur qu'elle pût m'offrir ; ce qui m'arrivera maintenant d'heureux fut trop attendu pour que j'en jouisse beaucoup... Et, depuis la mort de l'infortunée Malvina... j'ai moins de raisons de félicité...

Il frappait délicatement sur la nappe avec la pointe d'un couteau d'argent. Les gestes silencieux des laquais apportèrent, enlevèrent des plats, versèrent à boire. Il fit honneur au chaud-froid de perdrix, aux blancs-mangers. Subitement, il but quatre ou cinq rasades d'un vieux bourgogne illustre dans la famille, et qu'il s'était attribué, au désespoir de la tante Caroline, à la jalousie du comte.

Omer pensa d'abord que l'oncle Augustin lui proposait de consentir à son mariage avec Denise, moyennant un legs.

Mais le bel homme aux cheveux gris ne souffla mot de sa nièce. Il parut sincèrement triste.

— Je me loue d'avoir prié Virginie de venir, — reprit-il : — nous passerons en famille ces derniers jours. Quand je cause avec vous, je me plais à croire que mon pauvre frère assiste à l'entretien... Pouah ! la vilaine chose que la guerre!

Tressaillant sous sa grande robe de chambre à la turque, soutachée de soie, il fit un geste de dégoût comme à l'aspect d'une ordure abominable. Omer cherchait à comprendre ce que signifiait cette affectation de délicatesse propre à donner de l'étonnement... Son oncle Augustin lui parut dangereux. Il eût voulu lui redire à mots couverts l'opinion fâcheuse du général Pithouët. Mais le moyen de répondre par des allusions désagréables au parent qui énumérait les richesses mobilières et immobilières de l'héritage, qui prolongeait ses indications sur la manière de gérer les biens, comme s'ils devaient appartenir sur l'heure au légataire?

Le jeune homme s'empêcha mal de souhaiter la mort du testateur. Au cours du dialogue qui suivit le dîner, son imagination aperçut vingt fois le corps du général étendu sur la plaine déserte, à la clarté de la lune, ou bien écroulé parmi les pierres des remparts de Saragosse, ou porté en grand honneur, dans un drapeau, vers la fosse, entre deux haies d'infanterie présentant les armes, tambours voilés. Au retour, dans l'allée des Veuves, Omer évoqua ses souvenirs de la guerre atroce qui, de 1809 à 1812, avait dévoré des régiments de héros dans les sierras. A peine se rappela-t-il que son oncle Augustin convoitait la dot de sa sœur. Ni les paroles graves, ni les amicales instructions du général n'avaient permis d'entendre qu'il eût ce dessein. Aussi bien ne convenait-il pas que le nom d'Héricourt, représentant la fortune des Moulins, des Charbonnages et de la Banque, prévalût dans la famille? Il y avait intérêt de race à rendre puissant le nom des aïeux. Praxi-Blassans n'avait jadis conclu son mariage que pour remettre en état ses affaires d'émigré, avec les biens d'Aurélie. Le fils de la tante Cavrois, engraissé par sa gourmandise flamande, ne donnait point à penser qu'il rehaussât d'un grand prestige les traditions des ancêtres. Ce n'était point tout que de posséder le domaine

d'Artois, il fallait l'ennoblir par la gloire. Le colonel Bernard Héricourt, le général Augustin Héricourt avaient, pour cela, l'un prodigué sa vie, l'autre versé son sang. Et qui savait ce qu'eût résolu le mort de Presbourg s'il avait pu constater le faible penchant de sa fille pour Édouard de Praxi-Blassans?

Entre les heures où il arrangeait des romans autour d'Aquilina perdue, Omer raisonnait ainsi, se répétant les discours du bel oncle spirituel. Parfois les accusations du général Pithouët venaient y contredire, dans sa mémoire. L'image de cet homme colérique gesticulant à travers l'entresol obscur se confondait avec celle du colonel Héricourt insultant Napoléon dans le logis bas de la Chaussée-d'Antin, autrefois, pour la peur du petit Omer, qui se réfugiait derrière une chaise, pour les sanglots de Denise, qu'emportait la bonne Céline. Et cependant le jeune homme ne pouvait se défendre d'incliner vers l'intelligence de l'oncle Augustin, vers celle du comte, au détriment de l'étroite sévérité honnête. Le buste antique de Trajan et les toiles précieuses, dans l'entresol de la rue de Bourgogne, témoignaient aussi de trop d'accommodements entre une conscience rigide et les cupidités de la guerre. Las de cette oscillation logique, Omer en revenait à son désir obstiné d'Aquilina.

« Quel abîme que l'âme humaine! — songeait-il en refermant le volume de Lamartine; — et quel effroi pour le jeune homme qui prétend vivre d'honneur, de gloire, d'amour!... Je souffre parce que je convoite l'intimité d'une femme dont je redoute les ruses. Ma faiblesse est si grande que je suis sûr, si jamais je la puis revoir, de tomber dans ses embûches, bien qu'averti. Je me dérobe à de magnifiques délires par lâcheté, par crainte de trahir les miens dans la folie d'un embrassement. Deviendrai-je jamais l'homme fort et certain de garder prudemment un secret, même quand le veut connaître une beauté pantelante d'amour?... Dieu est-il donc le seul refuge des faibles?... O Seigneur! La piété de ma sainte mère, à deux reprises, par un miracle, m'a sauvé. Et je doute encore!... Toi aussi, Jésus, tu promets tout à qui t'honore!... Tu promets la victoire d'Hildebrand, la gloire de Léon X, l'extase heureuse et perpétuelle de saint François, la fougueuse passion solitaire de sainte Thérèse.

Que n'as-tu pas donné à tes serviteurs déjà?... Et je doute ici, dans ma mélancolie misérable... O mère, viens!... Accours!... Je veux pleurer sur ton cœur comblé de foi!»

Deux jours après, maman Virginie apparut à la portière du coupé, quand la diligence entra dans la cour de Laffitte et Caillard, au trot des cinq chevaux pommelés, le fouet claquant à la main du postillon, les chiens aboyant, le cor sonnant sa fanfare du haut de l'impériale pleine de jeunes gens chevelus et de militaires en bonnet de police. La grosse voiture jaune tourna, s'arrêta, les compartiments de velours rouge s'ouvrirent. Les commissionnaires agitaient leurs casquettes retombantes et criaient les adresses des hôtels. De l'intérieur, quelques bourgeois sautèrent avec des portemanteaux. De la rotonde dégringolèrent plusieurs paysans coiffés de bonnets de coton et chargés de corbeilles. Les embrassades s'accomplirent. Les malles glissèrent le long de l'échelle vers les bras tendus d'hommes en vestes qui les assurèrent sur leurs épaules et leurs nuques, sur leurs larges chapeaux de cuir. Maman Virginie eut de la peine à descendre malgré l'aide de son fils et d'Augustin. Elle ne voulut pas quitter un sac de nuit en tapisserie à rosaces, ni son cabas bourré de formulaires liturgiques, ni une fiole de baume; mais elle oublia dans la voiture son écharpe, et le flacon de sels. Sous le turban de crêpe noir elle n'avait point la mine maladive, mais sèche et bistrée, animée par ses yeux clairs entre les cils noirs. Elle marchait avec une crochette. Omer faillit en pleurer; mais la vérité de son dévouement filial demeurait tout intérieure: il ne sut que dire, étonné de ne point voir sa mère dans une auréole et les mains jointes. C'était la sainte du miracle pourtant, cette dame épaisse qui, sous une mante légère, cachait sa taille difforme. Le général gardait à la main son chapeau, sans vouloir se couvrir. Arrondissant un bras, il l'offrit pour gagner la calèche. Virginie donna des nouvelles du bisaïeul immuable. Très gaillard, il voulait entreprendre le voyage de Paris, pour des intérêts sataniques, hélas! Il l'eut accompagnée si elle avait consenti à laisser le château sans maître... Ensuite elle se plaignit de douleurs au foie. Durant le trajet, ce fut la matière de l'entretien.

Le général y déploya une élégante et joyeuse bonhomie qui réduisait à rien les appréhensions. Il expliqua les doctrines rassurantes de Broussais.

Le fils tenait dans ses mains les doigts paisibles, en mitaines, de maman Virginie. Il la regardait avidement, sans chasser l'absurde espérance d'apercevoir le Sacré-Cœur dans ces yeux à la fois heureux et inquiets, affables et douloureux, bons et défensifs.

Quand elle le reçut, seule, dans le boudoir chinois de Malvina, tout réinstallé pour la voyageuse, il lui baisa la main, qu'elle avait fraîche et insensible. Assis à ses pieds sur un coussin de damas jaune, il lui demanda quand elle avait prié pour lui. Toute l'âme du jeune homme tremblait en écoutant la réponse ; il forma le vœu de s'offrir à Dieu, si maman Virginie affirmait ce qu'il avait pressenti. Elle l'affirma le plus simplement du monde. Alors la crise qui le torturait depuis quatre jours acheva de le vaincre... La fièvre de ses désirs réprimée l'étourdit. Il cacha sa face dans les jupes de sa mère, et ravala des sanglots. Le suprême espoir d'aimer Aquilina venait d'être anéanti : si la mère n'avait point prié à l'heure précise de la séparation dans le Palais-Royal, il eût essayé de revoir la passante. Rien n'était plus... Ivre de douleur, étranglé par l'angoisse, il confessa tout entre les mains pacifiques de la sainte. Ensuite il confia ses doutes sur l'innocence de Denise, sur l'affection de l'oncle Augustin, sur la probe intelligence du général Pithouët, comme il avait dit son horreur de prévoir une espionne dans la belle et sensible amie des conspirateurs. Les apparences heureuses s'évanouissaient. Il déclama son désespoir.

— Ne blasphème pas ! Évite le jugement téméraire... Garde-toi de juger faussement tes frères... C'est une preuve d'orgueil, mon pauvre enfant... mon pauvre enfant... Ne crains-tu pas de reprocher à autrui les fautes mêmes dont tu te sens capable ? C'est à Dieu de juger les criminels, et non pas aux hommes.

— Il n'y a pas de sincérité humaine, je t'assure, mère, rien n'est vrai !

— Rien autre que Dieu.

— Dieu ?...

La mère et le fils se regardaient. La compassion et l'amertume se contemplèrent.

— Dieu !... « Ce que nous souhaitons de grand, de noble et de juste... notre rêve de bonté ; ce que nous admirons : le sacrifice de Jésus en croix... la douleur de Marie... le triomphe des anges beaux comme nos idées de vertu... », m'a dit un jour le prêtre qui consolait mes douleurs au confessionnal.

— A ce compte, Dieu serait nous-mêmes qui souhaitons, qui rêvons, qui admirons ?

— Oui, quand la grâce te touche. Non, quand elle s'éloigne de toi... Il n'y a qu'à obtenir la grâce !

— Tu connais la grâce, toi ?

— Comment vivrais-je sans elle, dans ce désert de larmes ? Tout se flétrit. Les souvenirs, même les plus chers et les plus doux, s'effacent ! C'est à peine aujourd'hui si la figure de ton père ressuscite quelquefois, avec ses sourires d'affection, ou ses rires de bonheur. Il faut que je m'en remette à son portrait pour le revoir totalement. Le bonheur perdu n'a même pas de lendemain... Tout prend la figure du Remords atroce. Il me ronge. Ne pas me souvenir, c'est le remords de mon ingratitude ; me souvenir, c'est le remords d'une jeunesse trop frivole...

— Aucune joie n'est donc permise !...

— Toute joie est mauvaise hors de Dieu... Ne l'admets-tu pas maintenant ? Ne viens-tu pas de le proclamer en accusant Denise, tes oncles, tes cousins, cette fille ?... Toute la joie que tu recevais d'eux, était passagère et menteuse.

— Mais pourquoi l'immensité de Dieu ne comprendrait-elle pas nos plaisirs ?

— Parce qu'ils nous détournent de méditer sur son essence, parce que dans nos joies notre orgueil l'oublie.

— Tous les prêtres n'usent pas de sévérité...

— Non, car ils craignent d'effaroucher les impies qu'ils tentent de ramener à la religion. Mais n'es-tu pas capable de l'effort qui vise tout de suite le but final sans errer d'abord ?

Omer ne répondit rien. Tout autre propos eût abouti à l'expression de cette folie dévote. Il essaya plus tard d'interroger sa mère sur le bisaïeul : elle s'en tint à son idée

sèche d'un écrivassier maniaque, solide, vivant à l'écart, mangeant dans son cabinet, dépouillant des courriers, recevant des personnages équivoques ou dangereux... De Médor, elle dit qu'on avait retrouvé son cadavre dévoré par les fourmis dans un buisson, et refusa de répliquer à l'attendrissement d'Omer... Converti à la royauté, à la religion, tandis que le général et le capitaine Lyrisse se joignaient aux scélérats constitutionnels de l'Espagne, l'oncle Augustin était pour elle un exemple de loyal repentir, une âme haute capable de reconnaître et d'abjurer ses erreurs... Élevée par les Dominicaines, Denise n'accomplirait que des actes dignes, puisque la Supérieure d'Esquermes l'avait écrit... Maman Virginie excusait « les crimes » de son père par la vieillesse ; ceux de son frère lui semblaient impardonnables. Chacun de ces verdicts parut définitif ; Omer les combattit en vain ; avec les mêmes mots de la même phrase, madame Héricourt, obstinément, répétait son opinion. D'une lippe dégoûtée, d'un sourire triste et béant, elle niait toute critique de son jugement inébranlable. Et la seule sensibilité qu'elle montrât, envers son fils, s'exprimait en véhémentes exhortations pour qu'il prît la soutane, plutôt même le froc. En lui conseillant cela, Virginie le couvait d'un œil effrayé, comme à l'attente d'une catastrophe. Elle avait la sclérotique jaune des personnes atteintes au foie ; et, sur ce globe saillant, la pupille claire allait, venait, comme au spectacle d'affreuses images interposées entre Omer et elle.

— Tu me regardes, mère, ainsi qu'on regarde un enfant à l'agonie !

— L'agonie de ton âme, n'est-ce pas pire que l'agonie de ton corps ?...

Elle pleura lentement, les mains jointes. Et son chagrin effraya le jeune homme qui la considérait, si lourde dans la sombre robe. N'était-elle pas semblable à cette pierre noire que les initiés du temple d'Ammon trouvaient au fond du sanctuaire suprême ? Une grande voix lugubre leur criait alors, des souterrains : « Le dieu de lumière est un dieu noir ! » signifiant par ces deux contraires le mystère insondable pour la science humaine. L'apparence de sa mère, si lointaine d'âme, lui rappela ce roc immuable et sans légende. Face close, elle ne montrait aucune clarté de Dieu...

Et ce lui fut une infinie désolation, pendant qu'il la baisait aux paupières trop fines et fripées sur les yeux trop gros et brûlants. Il comprenait les larmes du Christ dans le Jardin des Oliviers : devant sa mère, il se fût incliné, les bras en croix, comme devant la vision du calice que le Père ne détourne d'aucun de ses enfants.

Le général se fit annoncer : la calèche allait conduire la malade chez le docteur. Omer ne fut pas invité à les suivre. Il en conclut que l'oncle voulait affermir son influence sur maman Virginie, soit par la nomenclature des richesses inscrites à son testament, par le texte du legs, soit par le récit des prouesses qui le maintenaient bien en cour sous le ministère de la Congrégation. Sans doute, il réussirait parfaitement à la persuader; il obtiendrait d'elle une confiance inutilement sollicitée par un fils dont elle récusait sans examen les craintes: elle se gaussait de l'entendre prévoir un mariage agencé entre l'habile Augustin et la naïve Denise.

Pendant leur absence, Omer mesura la solitude absolue de son esprit qui ne s'alliait à nul autre. Sa mère elle-même se défiait; sa sœur le haïssait; l'oncle Héricourt le jouait. Le comte le maniait comme un instrument d'intrigue; Édouard l'aimait par reconnaissance, rien que par ce motif, et s'occupait uniquement de marivaudage; quant à Émile, ses devoirs de lieutenant l'avaient rappelé dans sa garnison, loin de Paris. « Il faut se résigner à Dieu... Prions ! » se dit Omer. Mais il n'écoutait pas les mots des oraisons qu'il prononçait à demi-voix.

D'abord superbe et triste, l'aspect du Christ aux grandes boucles se transfigurait bientôt, en son imagination, pour revêtir, sans toutefois cesser d'y transparaître, la face changeante d'Aquilina... De jeunes soldats ardents avaient, dans cette beauté même, incarné l'idéal de leur héroïsme libéral et patriotique. Cet idéal était un dieu sans doute, un de ces dieux à la façon romaine de la Vénus Victrix... Alors lui revint à la mémoire cette parole étonnante du Père Anselme qu'il admirait maintenant : « Il n'y a qu'un seul Dieu ; les autres sont ses masques !... » Masque de Dieu, la liberté pour qui des martyrs allaient connaître la mort ignominieuse ? Masque de Dieu, l'amour ?

Qu'était-ce que le divin, en somme? La toute-puissance, celle même de créer en Aquilina un délire d'amour... Il rêva de ce pouvoir, et d'un autre qui persisterait, éternel, parmi les transformations de la nature. Dieu lui fut la faculté sans limites de vivre toutes les existences, d'être, selon l'image du poète, ce grand tout qui soi-même s'adore par les voix des créatures et le scintillement des mondes. Et la raison naïve de l'adolescent s'excitait sans fin à ce jeu de métaphores faciles.

Connaître Dieu, n'était-ce pas le devenir, régner avec lui, dompter ensemble? Dans cette science se cachait le pouvoir qui plie les orgueils, qui dénonce les ruses, qui redresse la faiblesse, la coiffe d'une mitre, d'une tiare, et jette les royaumes des conquérants à ses pieds pontificaux. Parmi les foudres du Sinaï, Moïse écrit la loi, sous la figure éclatante apparue dans le buisson d'Horeb. Il masque Dieu.

Mais auprès de cela, que valait une chair esclave de femme amoureuse? Omer rit de sa sottise. Il réconforta sa mélancolie. Quelle chétive personne serait cette Aquilina vieillie, cassée, perdue parmi la foule à genoux, dans l'ombre d'une main bénissante et souveraine des âmes!

Il exalta son espoir du divin qui est aux cieux, dont le nom est sanctifié par ceux qui le comprennent totalement, dont le règne arrive dans les esprits savants, dont la volonté s'accomplit sur les planètes du firmament, qui donne le pain quotidien, qui pardonne les offenses envers la chasteté comme on pardonne aux mères défiantes, aux oncles traîtres, aux Samaritaines et aux Sulamites, qui ne laisse point succomber les sœurs folles à la tentation, mais qui délivre du mal les hommes de bonne volonté...

Ainsi la prière le calma.

Le général Héricourt avait invité d'avance Denise et la tante Praxi-Blassans à venir souper avec la voyageuse et son fils. De Saint-Cloud, Aurélie et sa nièce arrivèrent à l'heure juste. Les grelots de leur voiture attelée en poste sonnèrent au moment même où Virginie dépouillait sa mante de levantine, et la jetait sur une plaque ovale de malachite soutenue, au milieu du salon, par un trépied de bronze. Denise, en un bond, fut au cou de sa mère :

— Dieu merci ! te voilà, ma vieille sainte... Qu'a dit Broussais ?... Ah ! tant mieux !... La belle mine que vous avez, maman chérie, pour une malade !... Vous n'avez pas souffert du froid, dans la diligence ? Pourquoi n'être point venue en chaise ?... Ta ! ta ! ta ! de l'argent... Fi l'avare ! Vous tricotez, je gage, un fameux bas de laine, là-bas, dans la grande bicoque, pour y mettre un trésor bien lourd !... Bel oncle, je vous souhaite le bonjour... Vous avez aujourd'hui votre air de ténébreux Childe Harold !... N'est-ce pas, tante Aurélie ? C'est Childe Harold en Espagne !... Ah ! le voir debout, à la cime d'une sierra, en posture de dédaigner l'ignominie humaine !

Elle déclamait ces choses d'une voix drôle, parmi les jappements du petit chien rageur qui tentait de mordre les bottes du général. Durant plusieurs minutes on ne put s'entendre : la fureur de la bestiole dominait tout. Qu'Aurélie ne pût se faire écouter, et crispât les rides de son front las, cela ne choquait point Denise, ravie de soi, de son chien, du tumulte, de sa redingote en mousseline rose ballonnée sur les épaules, de ses manchettes bouffantes, des torsades épaisses cerclant le bas de son costume qui rappelait, par l'ampleur du col Médicis et par la roideur de la collerette, certaines modes en honneur au temps des Valois. Cependant que le bichon hurlait, elle se mira dans une glace d'acajou penchée entre deux colonnes de cuivre. Il lui importait peu qu'on ne pût émettre une phrase qui ne fût étouffée par les interruptions du chien. A une observation de sa mère, elle finit néanmoins par s'accroupir devant lui, l'appelant :

— Amour !... Oh ! l'Amour qui fait du bruit méchant... avec sa petite gueule rose !

Elle le cueillit, le serra contre son cœur, lui offrit tout son visage à lécher.

— Ma fille, tu gagneras des boutons !

Denise haussa les épaules, laissa battre insolemment ses cils, frémir ses narines, tandis qu'elle berçait l'asthmatique et adipeux Amour. Omer lui décocha quelques réprimandes dissimulées sous la plaisanterie. Elle répliqua vivement qu'elle ne s'estimait point si ridicule. Ne courait-on pas en foule au Cirque Olympique pour voir le petit éléphant Baba dérober un mouchoir dans la poche de son cornac, ou

le cheval Génie recevoir, étendu sur un sofa et affublé d'une robe, les galanteries du cerf Coco ? Si Paris s'amusait à de telles sottises, était-il raisonnable d'attaquer son affection pour Amour, le seul être, après tout, qui lui fît fête quand elle rentrait, personne d'autre ne se dérangeant pour elle ?

— Même Édouard ?

— Oh !...

Elle le négligea de sa moue, en se tournant vers l'oncle Augustin, qui, sous un prétexte improbable, avait été endosser l'uniforme de grande tenue avant qu'elle arrivât. Cette bizarrerie réveilla toutes les suspicions du jeune homme. Il essaya de la faire remarquer à sa mère ; mais celle-ci, sans répondre, témoignait à haute voix de la gratitude pour le testament du général.

— Quel testament ? — questionna Denise, étonnée.

— Quand on part en campagne, ma chère nièce, il est de règle d'écrire son testament...

— Est-ce donc la guerre ?

— Sans doute... On ne double pas, pour de simples manœuvres, les troupes du corps d'observation sur la frontière. Praxi-Blassans va préparer le bal au congrès de Vérone !

— Ciel !

Aussitôt sa figure se contracta, blêmit. Elle laissa tomber le petit chien, qui poussa des cris aigus comme si on le coupait vif en morceaux, puis se réfugia sous un guéridon.

— Eh bien, qu'as-tu, Denise ? — demanda sa mère. — Quel petit cœur sensible ! Crois-tu, Aurélie ?... Mais elle est pâle comme la mort !

Immobile, le général examinait attentivement le trouble de sa nièce. Elle toussait, afin de faire paraître une raison de cacher son visage dans le mouchoir. L'oncle Augustin mit ostensiblement la main sur les décorations qui lui couvraient le cœur :

— Hé quoi, Denise ?... Hé quoi ?... Une fille de militaire !... Allez-vous avoir vos vapeurs comme une petite bourgeoise de la rue Saint-Denis quand *son mari* va monter la garde un jour d'émeute !

Omer remarqua très bien qu'il accommodait le ton de ses paroles au simulacre d'une profonde émotion malaisément

contenue... Le général tira son mouchoir aussi et s'essuya les tempes, de jolies tempes creuses, hâlées, d'où se projetait, droit, le profil d'une face aux yeux ardents, au nez courbé, à la bouche nue, rouge, arquée, retroussée, mobile et riche en significations.

— Ah! — reprit la mère, — ma petite chérie, ton oncle en a vu d'autres!... La Providence garde ceux qui se dévouent à Dieu et à leur roi!...

Mais soudain madame Héricourt parut gênée par une appréhension secrète. Elle baissa les yeux. Elle s'occupa de chasser quelques poussières illusoires le long de sa robe. La tante Aurélie regardait soigneusement les muses de stuc assises, une lyre à la main, dans la voussure du plafond. Une sorte de nuage noya son œil tendre. Alors le silence de chacun exprima des sentiments tragiques devinés par tous.

Denise ramenait, en les frottant, le rose à ses joues. Elle appela le petit chien, pour dissimuler, et se plaignit de la température.

— Le souvenir de Bernard, dit sourdement Aurélie, nous a toujours rendu pénibles les départs des nôtres pour la guerre... J'aime à penser que ce souvenir, ma chère Denise, ne te quitte pas non plus.

Sa nièce ne répondit rien. Elle étancha deux larmes, sans épargner ses caresses à la bestiole, qui s'arrangea pour dormir sur ses genoux et grogna.

Nerveuse, Aurélie serrait en pelote les dentelles de son mouchoir. Maman Virginie, ayant croisé les doigts, murmurait une prière.

Apparemment, le général flaira le péril qu'il y avait à découvrir, dès cette minute, ses desseins. Le temps qui s'obscurcit, une lointaine détonation, le sifflement d'une chaude bise qui retroussa les feuilles du platane dans la cour, lui permirent de craindre à haute voix l'orage, puis de le souhaiter.

— J'aime l'orage! — affirma Denise.

— La puissance de Dieu nous apparaît mieux alors, et d'une façon toute sensible, — déclara Virginie sous un signe de croix.

— Oh! moi, — reprit l'enfant, — je suis comme lord Byron.

J'aime la tempête, la foudre et l'éclair... Qu'il me plairait de braver les flots en furie sur un esquif, pendant que le feu sillonnerait l'air au-dessus de moi !

— Comment ! tu lis les ouvrages de cet athée ? — gémit sa mère.

— Non... La gouvernante anglaise de Mathilde de Chaumont en sait les poèmes par cœur. Elle nous traduit les plus beaux passages...

— Lord Byron est un grand désolé ! — jugea l'oncle Augustin.

— Vous êtes sévère à la façon de Childe Harold pour ce que les hommes admirent et recherchent... Tout vous paraît mesquin, parce que vous possédez aussi une âme trop haute.

— Oh ! — douta modestement le sourire satisfait du général.

— Je le sais bien, moi ! — conclut-elle, en promettant beaucoup par l'intonation passionnée de ce « moi ».

— Vous vivez donc avec Gulnare et Conrad, Kaled et Lara, ma chère ?

— Je les connais par les récits de la gouvernante... Que cette Gulnare fut heureuse d'aimer le Corsaire et d'en être aimée, d'être sauvée par lui, de le suivre, déguisée en page, au milieu des plus grands périls, de les braver auprès de lui !... Voilà la vie des rêves.

— Tout cela est fort contraire à la décence que doit observer une jeune personne de la société ! — fit observer doucement la tante Aurélie.

— Mais pourquoi laisses-tu ma fille fréquenter cette Mathilde de Chaumont et cette gouvernante immorale ?

— Mon Dieu, Virginie, il sied que les jeunes personnes aient des notions sur la littérature anglaise... Et je ne m'imagine pas que Denise puisse prendre à la lettre les belles folies du lord...

— De pareilles abominations ne peuvent pas éduquer le goût naturel, mais le gâter !

— Ne sais-tu pas que le génie de lord Byron a chanté la plus magnifique tristesse qui soit au cœur humain ?

— N'importe ; il ne me plaît guère que Denise... Et tu vois, tu vois la conséquence !...

Madame Héricourt leva les mains au ciel, secoua la tête, ouvrit démesurément ses gros yeux navrés.

— Mais, ma chère maman, — cria Denise, — je n'ai pas envie de prendre le voile, moi ! Il faut bien s'y résigner. Le sang de mon père bout dans mes veines !... Je voudrais être homme, adorer le dieu des combats ! Pour les grands cœurs, la mort a des appâts inconnus aux âmes faibles... Dieu ! si mon esprit vivait dans le corps de mon frère !...

— On croirait entendre, par ma foi, madame la duchesse d'Angoulême ! — plaisanta le général.

— « Le seul homme de la famille » — appuya l'ironie d'Omer, citant la parole de Napoléon.

— Oh bien ! — accorda-t-elle, — je te permets de rire. Je sais..., Tu n'auras jamais de goût ni d'attrait pour ce jeu redoutable dont le sang du héros paye les fiches... Tu ne joueras jamais aux dés avec le sort, toi !...

— Holà ! — fit le général. — Peste ! ma chère, vous lui dites son fait... Ah ! le pauvre garçon !... Denise, je vous défends de médire de mon héritier...

— Si vous attendez de lui qu'il couvre de gloire le nom des Héricourt !... Ah !... Lui et son cousin Édouard se ressemblent ! A leur âge, vous vous échappiez des Moulins, caché dans les chariots de fournitures sous les sacs de blé, pour rejoindre mon père à l'armée du Rhin... N'ayez pas peur, ils n'iront pas vous rejoindre à l'armée d'Espagne !

Omer n'avait jamais vu la sœur aussi méchante. Préparée à tout, elle ne déclamait pas. Elle n'égarait pas ses gestes plus loin que ne l'exigeait la caresse dont elle flattait méticuleusement le poil roux de son bichon. L'élégance de ses grâces était parfaite. Elle comprimait tous les éclats de sa voix : elle affectait un calme démenti par l'audace des images et des mots. Parfois sa face devenait comme de marbre verdâtre, impassible. Elle semblait vouloir donner l'exemple d'une indépendance irréductible, en dépit de convenances parfaites. La crispation fréquente des narines marquait seulement du dégoût. Son frère, contre l'attaque directe, regimba. Comment admettre que Denise se vantât de perpétuer l'énergie de leur père, dans l'heure même où elle méditait de forfaire au vœu du mort ? Cette impudence l'irrita. Il

voulut formuler une réplique, mais craignit de précipiter le destin en indiquant avec précision le malheur qu'il attendait. Toutefois à l'engouement pour l'oncle Augustin il opposa les opinions des Lyrisse et du général Pithouët. La violence de leurs idées en sommeil renaissait au nom de cette guerre d'Espagne.

— Peut-être, ma sœur, si j'allais du côté que vous dites, ne serait-ce pas en deçà, mais au delà des Pyrénées, dans la région que notre grand-père Lyrisse et l'oncle Edme s'apprêtent à défendre.

Il admira son courage civique, qui les blâmait tous.

— Bien répondu! — marqua le général Augustin, avec un grand rire. — A la bonne heure!

— Hélas! mon pauvre ami, tu seras toujours avec les gens de peu, toi! — soupira Denise.

Cette parole cingla la fureur d'Omer :

— Enfin, — cria-t-il, — tu m'as écrit à maintes reprises que ton avenir dépendait de mon ordination... j'agis au mieux de tes projets. Il ne t'appartient pas de me proposer aujourd'hui les exemples de l'état militaire, puisqu'aussi bien que notre mère tu m'en as détourné... Vraiment, cela ne t'appartient pas!... A moins, — ajouta-t-il en hésitant, — que tu ne renonces aux projets d'autrefois... A moins que tu ne renonces à tout ce que désira notre père...

Ayant marché jusqu'à la robe rose, il s'arrêta, les mains étendues, tout vibrant de la peur que la mauvaise fille ne s'affranchît, tout épouvanté devant ce que ses paroles nécessitaient de net et d'irréparable.

Elle ne répondit rien encore. Elle enferma son âme dans l'impassibilité de son visage verdâtre. Mais elle ne protesta point de son attachement aux idées de leur père, de la tante Aurélie. Le silence fut un aveu. Chacun l'entendit de la sorte, car chacun regarda la comtesse de Praxi-Blassans... A sa place, dans le fauteuil de bois doré et de velours pourpre, il ne restait plus qu'une vieille créature lamentable, dont les joues se fanèrent instantanément, dont les mains s'agitaient au hasard devant ses yeux clos.

— Omer!... Omer, que veux-tu dire? — gémit-elle.

Puis, avec hauteur et indignation, elle avertit :

— Prends garde à ce que tu veux dire..., Omer !

Aux derniers mots, le son de cette prière vint comme du fond d'un abîme. Omer ne parla plus. D'ailleurs il pouvait encore se tromper. Muni, depuis le veuvage, d'une fortune considérable, l'oncle Augustin n'était pas obligé de céder à sa convoitise du bien Héricourt. Une taille de jeune homme, une belle figure, une situation glorieuse lui permettaient de vouloir les joies diverses des aventures illicites. Peut-être se souciait-il peu de se contraindre à jouer des rôles byroniens, sa vie durant, pour les émois d'une petite fille que des lectures affolaient, persuadaient de courir, vêtue en page, aux côtés d'un Lara botté et chamarré.

Le général s'en fut au bout de la pièce, par discrétion. Il feuilleta des brochures, il déplia des cartes militaires. Un moment il y eut le seul bruit du papier qu'il étendait sur le marbre de la table, haussé par des sphinx d'acajou.

Denise leva la tête vers son oncle, et le contempla qui déchiffrait avec indifférence, semblait-il, la topographie du pays basque. Alors elle laissa, muette et grave, ruisseler sur ses joues des larmes d'enfant. Aurélie les regarda du fond de son trône où elle gisait vagissante, éperdue, effondrée dans sa robe grise et son écharpe noire, le chapeau de paille à visière tombé des genoux, les mains contenant son cœur torturé.

— Denise!... Denise! — implora-t-elle comme si elle l'appelait d'un pays lointain. — Denise!... Ne te souviendras-tu pas de ma tendresse? Je t'ai élevée pour l'accomplissement d'un désir sacré!... Denise !

Alors la figure de la jeune fille se contracta vers ses lèvres, qui s'ouvrirent, se fronça autour des narines. Un hoquet de douleur la secoua ; elle fondit en sanglots...

— C'est donc vrai, ma fille?... tu n'acceptes pas de réaliser le vœu de ton père? — cria Virginie.

— Je ne peux pas ! je ne peux pas ! — scandèrent les sanglots.

Le général s'était dressé. Du fond de la pièce, debout derrière ses cartes et ses brochures, il déclara :

— Je crois que Denise m'aime... Je vous demande sa main, Virginie.

— C'est infâme, c'est abominable, ô mon Dieu!

Ainsi se lamentait la tante Aurélie. Elle s'affaissa dans le fauteuil, en se tordant les mains.

Omer sentit fléchir ses jambes à la vue d'un si terrible désespoir... Il s'indigna contre celle qui le provoquait.

— Ma sœur!... Denise!... L'espérance du mort n'est donc plus sacrée pour toi?

— Je ne peux pas!... Je ne peux pas! — scandèrent encore les sanglots de la jeune fille.

Elle se cacha, suffoquant, sous le mouchoir trempé.

Omer répéta sa phrase, qu'il estimait digne d'être prononcée au théâtre, imprimée dans l'histoire. Corneille en eût fait un vers... Cette sensation d'artifice ne l'empêchait point de souffrir à l'unisson des autres, dans cette grande salle aux sombres lambris rougeâtres, aux sphinx d'acajou, aux muses de stuc, aux vastes glaces cintrées, aux lustres qui se miraient dans les lumières profondes du plancher en losanges.

— Denise! Denise! L'espérance du mort n'est donc plus sacrée pour toi?

— Ah! ah! mon frère... pardon!... pardon!... Je ne peux pas!... je ne peux pas!...

Elle glissait de la chaise à terre. Le petit chien, ébaubi, se gratta l'oreille, puis se blottit près la jupe de la pleureuse, qui avait enfoui sa tête dans ses bras croisés sur le siège.

— Dieu ne peut me conseiller de vous unir ensemble, Augustin!

— Virginie, je vous le jure, j'aime Denise. Elle a cette illusion que je possède les mérites de Bernard; elle a cette illusion que j'ai participé à ses exploits, que j'ai son courage, que je continue sa gloire... C'est un peu de son père qu'elle aime en moi.

— Oui! oui!... — soupira Denise.

— Alors, ne l'accusez pas d'anéantir les espérances de son père; c'est pour vivre près de celui qu'elle imagine à la ressemblance de ce grand homme qu'elle m'a choisi plutôt qu'un freluquet... Ne doutez pas de son respect filial. Ses sentiments à mon endroit témoignent de ce respect.

— Qu'en savez-vous, mon oncle? — dit Omer.

— Qu'en savez-vous? — cria la tante Aurélie. — Denise est

une enfant. Elle ignore tout... Votre uniforme et vos aventures de guerre l'éblouissent... Elle vous aime comme le personnage d'une gravure de roman... Mais plus tard?

— Oui, plus tard? dit Virginie.

— Cela ne regarde que moi seul, — répliqua durement le général. — Les goûts de ma fiancée sont ceux de bien des Françaises pour les compagnons de l'Empereur... Vous-même, Omer, n'avez-vous pas une vive sympathie pour le capitaine Lyrisse parce qu'il raconte chaleureusement la gloire de nos armes? Il n'y a rien d'étonnant à ce que votre sœur aime la gloire aussi.

— Il y a d'autres gloires que la gloire militaire...

— Celle-là seule est impérissable qui s'inscrit avec le sang des batailles... Elle récompense le plus haut sacrifice que l'homme puisse faire, celui de la vie, pour une idée...

— Ou pour... quelques idées! — insinua froidement Aurélie, derrière ses mains collées à son visage.

— Personne ne saurait mettre en doute ma loyauté... Un soldat sert la patrie d'abord, les souverains ensuite. J'ai servi la France, qu'elle fût républicaine, impérialiste ou royaliste, parce que mon épée lui appartient avant d'appartenir à mes raisonnements... Sachez-le... Je n'ai pas, comme le comte de Praxi-Blassans, été voir d'abord à l'étranger qui payait le mieux les services, Condé ou le Premier Consul, pour me décider en faveur du plus puissant, avec l'intention de le trahir dans la suite! Je n'ai pas acheté, un à un, les sénateurs, en avril 1814, pour le compte de Talleyrand!... Voilà ce que je n'ai pas fait, moi!

Le général marchait à grands pas. Ses éperons sonnèrent. Ses sourcils noirs se froncèrent vers ses cheveux argentés. Il laissa tout à coup sa fureur bondir.

— S'il s'agit d'honneur, je me contente du jugement de mes pairs, Soult, Oudinot, Marmont, Gouvion Saint-Cyr, Bourmont. De quel droit irez-vous contredire ces hommes généreux qui ont répandu leur sang par toute l'Europe? De quel droit nierez-vous la rigueur de leurs consciences, vous, Aurélie, vous, la femme d'un diplomate retors qui, à ce moment même, trahit M. de Villèle pour M. Matthieu de Montmorency, avant qu'il perde celui-ci pour s'inféoder à

M. de Chateaubriand, et qui mêle cet enfant à ses machinations auprès du Père Ronsin?... Et, tenez, je n'insisterai pas. Je comprends trop pourquoi mon pauvre frère, qui était un soldat loyal, accapara toute votre affection, à la place de ce gentilhomme adroit. Je prise et j'admire cette profonde et noble amitié qui vous lia tous deux, qui vous fit promettre de marier ensemble vos enfants nés à la même date... Vous détestiez la ruse de Praxi-Blassans. Vous aimiez la franchise de Bernard... Denise est comme vous. Elle craint l'esprit d'Édouard, élevé dans la société fourbe des diplomates. Elle me l'a dit mille fois. Le caractère de Praxi-Blassans effraie la simplicité de son cœur, noble et généreux comme celui de son père.

— Oh! oui, cela m'effraie! — protesta Denise, toujours immobile et qui reniflait ses larmes. — Oh! oui...

— Denise! Denise! — s'écria la tante Aurélie, du fond de l'ombre. — J'ai instruit Édouard en vue de ton seul bonheur. Je l'ai formé à l'image de ton père, autant qu'il me fut possible. Il t'aime tant! Il t'adore avec tout l'amour que j'ai su cultiver en son cœur. C'est pour toi que je lui fis lire les poèmes qui enchantent l'âme et qui donnent l'envie d'aimer passionnément. Je lui enseignais que la Béatrice du Dante, c'était toi; que la Laure de Pétrarque, c'était toi; que la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, c'était toi. Je lui appris lentement à chérir comme j'aurais voulu être chérie, comme j'avais rêvé, toute ma vie, d'être chérie. Maintenant il t'aime, il t'adore. Il mourra de ton abandon. Quoi! Denise, me rendrais-tu criminelle et marâtre devant un fils qui m'accuserait de n'avoir pas su prévoir sa douleur? Rejetterais-tu dans mes bras un enfant désespéré, blasphémant contre la nature?... Denise!

— Édouard n'aime pas, — ripostait la jeune fille d'une voix sourde et grelottante. — Il entend surtout me dominer. Il espionne mes gestes. il me demande compte de toutes mes paroles, il soupçonne tous mes pas. Il ne m'aime pas; il veut me dominer, voilà tout... Avec un titre de noblesse et quelque fortune, il m'achèterait comme un animal de luxe, qui plaît, qu'on flatte, qu'on mène, qui cède, qui obéit, qui tremble... Il veut savoir mes pensées! Il ordonne déjà mes

attitudes ! (Elle releva la tête et ses accents devinrent colériques.) Il réprimande ! Il autorise !... C'est à en mourir !... La fille du colonel Héricourt n'est pas de celles que peuvent soumettre les caprices d'un petit garçon vaniteux... Si j'accepte un maître, c'est qu'il aura prouvé d'abord sa puissance sur les hommes. Et, puisque je dois tout dire, eh bien, votre fils, ma tante, cherche en moi une amie de ses péchés et non pas une épouse de son âme...

— Mais c'est l'amour, ça ! — dit Omer.

Cette fois, Denise s'agitait, gesticulait. Elle se releva, s'essuya la figure, défripa sa robe, pinça les crevés de la mousseline sur ses manches... Son frère la jugea fort ridicule. Il supposait aisément les raisons qui poussaient le général à demander la main de la jeune fille, mais il ne s'expliquait pas comment elle préférait à la jeunesse d'Édouard l'élégant et froid égoïsme de l'oncle, sa figure un peu trop desséchée, les rides certainement menues, mais évidentes, de la patte d'oie, les cheveux argentés, et la poigne de fer qu'on soupçonnait sous cette politesse affable. Omer n'osa présenter tout haut ces remarques, parce qu'il prévoyait le triomphe du général : dès lors, il eût été maladroit d'agir en adversaire. Il compta qu'il ménageait suffisamment les scrupules de son propre orgueil en n'épargnant point à Denise les objections de sa rhétorique.

Madame Héricourt ne disait rien. Les yeux au plafond, les mains jointes, elle présentait à Dieu ses tourments. Aurélie gardait ses longs doigts d'opale, enrichis de joyaux étincelants, contre ses paupières, contre sa figure un peu mauve dans sa pâleur. Le chapeau de paille était tombé à ses pieds ; elle ne se révélait vivante que par de légers bruits de soie grise dans les volants horizontaux de sa robe. Pourtant elle se plaignit avec douceur :

— Mon Dieu, avoir choyé, quinze ans, sur mon cœur, cette enfant-là... Avoir avidement recherché dans ses yeux jolis le regard fort de mon frère... Avoir cru l'y retrouver, pour... Oh ! c'est trop de peine ! c'est trop de peine !... Que reste-t-il de ma vie, alors ?... Dis-moi, Denise, quelle pitié as-tu de moi ?... Tu fus mon enfant à qui j'ai sacrifié mes deux aînés. Ma fille est jalouse de toi, tant je t'aime ! Delphine veut

entrer au couvent parce que je la délaisse... Et voici que tu renies tout, tout... la parole sacrée du mort... Et comment peux-tu penser que ta mère consente à cette union?... Réfléchis...

— Je ne peux pas... Je ne peux pas laisser Augustin partir seul pour l'Espagne. Je m'enfuirai plutôt. Je tenterai toutes les folies... Je ne peux pas... Je ne peux pas faire autrement... Je t'aime, ma tante, mais je l'aime plus que toi, plus que maman, plus que tous... plus que moi-même... C'est ainsi... Et je n'y peux rien... et vous n'y pourrez rien non plus...

La jeune fille dit cela très sûrement, très simplement. Elle écrasa de nouvelles larmes venues aux coins de ses yeux. Une porte se referma : le général avait disparu pour laisser Denise les convaincre sans honte.

— Ma chère maman, — dit-elle, — laisse-moi me marier avec mon oncle ! Je te le jure : c'est notre bonheur que tu permettras... Ma chère tante, comment vous plaire si j'épouse Édouard contre mon gré? Je l'estime assez pour ne pas vouloir qu'il soit malheureux. Ma chère maman, je t'en prie à genoux..., tu vois : je suis à tes genoux ; permets-moi d'épouser Augustin...

— En vérité, je ne le puis pas. Ton père m'a légué un vœu auquel tu dois obéir... Écoute, Denise. Tu es une enfant. Tu ne devines pas qu'une enfant ne saurait se marier à un homme de cet âge. La gloire n'est pas tout... Veux-tu aller faire une retraite au couvent, avec moi? Nous demanderons conseil à Dieu?... Si tu acceptes, je ne rendrai pas aujourd'hui de réponse à mon beau-frère... Inutile de me demander autre chose... Seul, Dieu peut te rendre sage et docile... Le monde a donc perverti en si peu de temps une petite fille pieuse, Seigneur !

Madame Héricourt ne se laissait point fléchir. Invoquant sa correspondance avec les religieuses, qui dissertaient naguère sur leur élève comme sur une jeune personne accomplie, elle accusait indirectement Aurélie de tout le mal. Denise se reprit à sangloter dans les jupes de sa mère, qui lissait les boucles de ses cheveux, artistement calamistrés autour du front, et la coque de tresses érigée en haut de la tête. Le petit chien ronflait dans un fauteuil, sous le nœud de soie blanche.

Madame de Praxi-Blassans s'essoufflait, immobile et silencieuse derrière ses belles mains qui portaient tant d'opales, de turquoises, de rubis et de diamants au milieu des anneaux d'or. Derrière ce masque de lumières somptueuses, elle était comme morte, sur un trône impérial.

— Ah! ma pauvre Aurélie, on dirait que j'entends saigner ton cœur, goutte à goutte, — dit tout à coup sa belle-sœur. — Tu l'aimais, notre Bernard, tu l'aimais bien plus que je ne savais l'aimer, moi... Te rappelles-tu? c'était en 1804, pendant l'été, en Lorraine. Il attendait au camp de Boulogne que l'Empereur lui rendît son grade, après l'affaire du général Moreau... Un soir, tu entras dans le salon des colonnes ; tu paraissais hors de toi... Tu m'as remis une bourse, et tu m'as conjurée de rejoindre Bernard, parce qu'il devait être très malheureux ; et tu m'as tant priée, suppliée, que j'ai fait atteler la chaise sur l'heure, et que je suis partie, la tête toute pleine de ta peur et de ton affection pour lui ; et quand je suis arrivée là-bas, près de la mer, je l'ai trouvé, comme tu l'avais craint, devant ses pistolets chargés sur la table... Alors je lui ai répété mot pour mot ce que tu m'avais dit de tendre pour lui, et il baisait éperdument tes paroles sur ma bouche... Ah! j'ai compris, ce jour-là, que je ne saurais jamais le chérir qu'en t'écoutant l'aimer... Nous étions bénies de Dieu quand j'ai su que nous étions grosses en même temps, que nous mettrions en même temps au monde nos deux enfants, conçus au moment le plus fort de ton amour fraternel, de mon amour d'épouse... Et quand ils sont nés, les chérubins, comme nous avons pensé tous trois à voir un jour marcher par les chemins du parc, au printemps, le garçon et la fille qui lui ressembleraient et qui nous ressembleraient... Nous avons frémi de bonheur en imaginant quelles âmes, les nôtres, échangeraient leurs lèvres le soir de leurs fiançailles... Nous nous serions vus vivre tous trois en eux deux, corps et cœurs... Te souviens-tu?... Tu pleures, ma mie? Tu pleures... Et cette enfant pleure sur mes genoux, Aurélie!... Et quand Dieu eut enlevé glorieusement Bernard à notre passion, comme il nous a paru qu'il continuait de vivre, puisque Édouard et Denise grandissaient côte à côte pour ce baiser des noces que nous

avions rêvées ensemble... Tu pleures, Aurélie!... Tu pleures... Hélas! rien n'est sûr de ce que nous proposons, en dehors de Dieu... Entends-tu, Denise, entends-tu pleurer ta tante Aurélie? Entends-tu, ainsi que moi, saigner son cœur goutte à goutte?...

— Ma sœur, tu pourrais entendre saigner aussi le corps de notre père comme il saignait quand il désira ton mariage avec Edouard, sur le champ de bataille de Presbourg!

Omer articula religieusement ces mots. Il lui semblait que le mort habitait sa chair de fils, parlait en lui, et suppliait, par lui, sa sœur agenouillée dans cette robe rose, sa sœur qui sanglota plus fort, sa sœur qui n'était qu'une nuque frêle et fauve sous les cheveux bien étirés vers les hautes coques de la coiffure... Aurélie n'ôta point le masque de lumière que lui faisaient les joyaux de ses mains, mais elle soupira ces mots :

— Denise! Denise! n'entends-tu pas pleurer l'espoir de nos trois vies, Denise?... au moins des deux vies qui t'ont engendrée, Denise!...

Alors un frisson terrible tordit l'enfant sur les genoux de sa mère, et elle s'écria, sans lever la tête :

— Je ne peux pas entendre... je ne peux plus entendre... Je suis l'épouse d'Augustin, car j'ai obtenu qu'il fît de moi sa femme... avant le sacrement...

L'angoisse d'Aurélie cria.

Et pendant que madame Héricourt étreignait les poings de sa fille, la repoussait, l'interrogeait, pendant que Denise, de hoquets en sanglots, confessait les visites secrètes du général, comment il chevauchait, chaque midi, jusqu'au domaine de Saint-Cloud, et les hymnes de séduction, et toute la comédie : le saut de loup que franchit le cavalier pour baiser la main de la jeune fille, pour abuser ensuite d'une innocente, d'une imprudente, d'une ardente enfant, Omer pensait : « L'espoir même de mon père est anéanti à cette heure, après son corps tué à Presbourg, après ses triomphes abolis à Waterloo... L'espoir même de mon père est vaincu... Tout ce qu'il crut sacré, le voilà vaincu... »

Aux exclamations de ces fureurs et de ces douleurs, reparut le général.

— Augustin, Dieu vous pardonne !... Voici votre femme, — accorda madame Héricourt.

— Qu'on appelle mes gens ! priait Aurélie : je veux partir.

Le général releva tendrement Denise et la conduisit à un siège. Puis il déclara :

— Omer, je vous en donne ma parole d'honneur, je rendrai la générale Héricourt la femme la plus glorieuse de France !

— Je le souhaite, monsieur, et vous salue, — répondit gravement le frère.

Il ne se révoltait pas contre la puissance de cet homme. Il ne voulut même pas arracher les breloques et la montre pour les lui jeter à la face... Il quitta simplement l'hôtel avec sa mère et sa tante qui, une fois en calèche, s'évanouit. On la transporta dans la petite maison de l'Allée des Veuves; et l'on eut quelque mal à lui faire reprendre ses esprits. Alors elle ne parla plus, resta telle qu'un mince cadavre de vieille, en robe de soie grise, en écharpe noire; un petit cadavre masqué de joyaux multicolores par les mains qui voilaient la déchéance de son visage. Sur le tard, les deux femmes regagnèrent Saint-Cloud.

Resté seul, Omer médita la parole de madame Héricourt : « Tu vois bien : il n'y a que Dieu... » Oui, certainement, il ne restait que les magnifiques illusions divines. Hommes, femmes, lui parurent de rusés criminels, ou des brutes violentes et maîtresses. Le général Héricourt lui semblait un travestissement de ce beau Lucifer, vainqueur des âmes, qu'à tant de vitrines les gravures montraient assis sur la cime d'une roche abrupte, enclos dans ses ailes de nuit et méditant, les doigts arqués contre le rire de sa bouche sardonique. L'amour était son œuvre : mensonge, viol et trahison. La gloire était son œuvre : vol, meurtre et jactance. Omer condamnait son désir d'Aquilina et les affres de sa passion, quand il se fut agenouillé devant le crucifix pour se livrer à Dieu, à sa puissance : elle finira par régner sur le monde et par chasser Satan de tous les cœurs.

Le surlendemain, il reçut la visite matinale d'Édouard : Omer s'attendait à le voir abattu par le chagrin, défait, près

du suicide. Au contraire, le cousin exhala sa fureur, — d'avoir sollicité l'affection d'une sotte, d'avoir renoncé un moment pour elle à la brillante carrière ecclésiastique que son père lui pouvait offrir. Et, parce qu'Omer excusait Denise, certain qu'au fond il la regrettait, Édouard s'irrita :

— Ta sœur ne vaut pas la crosse et la mitre!... Il ne faut servir que Dieu, ne parlons plus d'elle. J'ai été fou, deux nuits. Ce matin, je suis fort.

L'était-il, vraiment? Ils s'embrassèrent et s'entretinrent de théologie, en souffrant. Omer s'étonna : l'orgueil extrême du cousin le guérirait. Le dépit d'avoir été méconnu étouffe-rait les rancœurs de l'amour trahi. Édouard était plus fort que ses chagrins.

La comtesse était partie en poste pour la terre de Blassans. Les jours furent occupés par les démarches précédant les noces. Il convenait d'obtenir les dispenses ecclésiastiques pour l'union entre parents. Denise accepta de rester en retraite chez les religieuses de Picpus jusqu'à l'heure de la cérémonie, qu'on célébrerait dans leur chapelle. Avec les notaires, on discutait les termes du contrat d'après les messages reçus de Caroline. Omer découvrit encore, sous les cachets des lettres qu'envoya Zénobie, deux boulettes diplomatiques. Il fut en dire le contenu au Père Ronsin, qui le reçut mieux. Entre temps, il ne quittait pas Édouard, ni madame Héricourt très malade. Le nom de la pécheresse, ils ne le prononçaient pas, mais ils s'éclairaient mutuellement, tous trois, sur ce qu'ils estimaient connaître des mystères religieux. Les deux jeunes gens souhaitaient encore d'établir le bonheur des hommes, avec le secours providentiel; madame Héricourt ne songeait plus qu'à éviter l'enfer... Elle décrivit des visions affreuses qui ne manquaient pas de l'assaillir, chaque nuit, pendant le sommeil.

— Tout à coup, — disait-elle, — je sens le sol s'abîmer sous moi. La terreur étrangle mes cris. Puis, tout s'éclaire d'une lueur blafarde. Je me vois rouler dans un mouvement confus d'avalanche. Le feu hurle; les vents écorchent et sifflent. Et peu à peu je distingue, autour des plaintes, autour des lamentations, les chairs flétries de milliers de gens qui tombent indéfiniment, comme les eaux d'une cataracte humaine

sans limites, depuis les hauteurs oubliées jusque vers les profondeurs insoupçonnables. Les grimaces atroces des douleurs sautent avec les visages, comme les flocons d'écume sur le torrent. Une bouche sanglante appelle un nom. Deux yeux glauques regardent l'épouvante. Un nez s'écarquille à flairer la foudre qui cingle. Tous les crânes sont chauves; toutes les figures trouées par des ulcères bleuâtres. Les mains saigneuses griffent le vide. Les jambes crevées par leurs tibias rompus se ramassent autour des ventres flasques, pour retarder l'instant de toucher les flammes éternelles qu'on entend tonner et mugir... Souvent une face hideuse point dans l'infini livide : c'est un ricanement démoniaque entre deux oreilles de chat vert, et une queue de singe qui se tord par-dessous. Ensuite un œil triangulaire grossit et toute une tête grandit, accourt, précédée par les glaces de l'effroi qu'elle darde... La cataracte entière des damnés gémit et se tord. En une seconde, les chairs gèlent; les ongles se fendent, la peau se rétrécit, craque. Les os éclatent, percent les muscles. Les yeux deviennent deux glaçons si froids qu'ils brûlent l'intérieur de la cervelle; elle enfle et fait s'ouvrir le crâne comme la coque trop étroite d'un marron mûr. Alors on est effleuré par l'œil triangulaire de Belzébuth, qui est un pôle de neiges entassées... Le gouffre de son ricanement aspire les ondes de la cataracte. Elle s'y précipite avec les corps noués les uns aux autres, les poings serrés, les terreurs qui beuglent, les blessures d'où jaillissent les fontaines de sang noir et tiède... A ce moment, des faux invisibles coupent les membres, tranchent les ventres. Les intestins coulent des plaies. Les mâchoires sautent des bouches avec des lambeaux de joues. Les échines sont cassées en deux, ainsi que les branches sous le genou d'un bûcheron robuste. Des morsures creusent la vie pantelante. On souffre à peine de la torture présente, tant on redoute la torture prochaine... Les poitrines s'ouvrent à deux battants, tandis que les nerfs se rompent comme des ficelles étirées, que les chairs se déchirent comme des étoffes, que les viscères pendillent au bout des veines bleues...

Immobile dans le fauteuil, Virginie contemplait le cauchemar, muette subitement. Ses gros yeux saillaient des

paupières inertes ; ses mains tremblaient sur ses genoux, et des frissons la traversaient...

— Les mots manquent pour décrire — reprenait-elle. — Et qui sait ? J'ai peur de décrire... Les choses se réaliseraient peut-être, si je les racontais toutes... Ce sont des mystères indicibles... Oh ! cette rapidité de douleurs en torrent dans lesquelles on roule, tandis que les moitiés du corps fendu en deux heurtent on ne sait quels rocs, on ne sait quelles créatures visqueuses et plates mêlées aux flots de damnnés... Et puis il y a des apparitions... Souvent, j'aperçois Bernard, qui repousse la lourde terre et l'herbe de sa tombe : il a son casque de dragon sur sa tête pourrie mais reconnaissable pourtant, ses épaulettes d'argent, son habit vert, et sa croix ; au lieu de jambes, il entraîne des débris fangeux et sanglants dans la chute universelle... La colère de son regard cherche Napoléon, que je vois alors descendre avec un flot de soldats hargneux qui le percent de leurs baïonnettes, qui l'amputent avec leurs sabres, qui l'atteignent à coups de feu ; les boulets emportent ses membres, repoussés aussitôt afin de souffrir les blessures des millions d'hommes morts pour son ambition. Bernard l'avise et, soudain, la pourriture de sa face disparaît, son visage net et sain brille de haine ; il se penche sur le bronze d'un canon ; la fumée l'enveloppe ; je le revois alors admirant sa vengeance : Napoléon à terre, dans une mare rouge, les jambes déchiquetées, comme furent déchiquetées celles de ton père par le boulet de Presbourg... Pendant que Bernard se repaît du spectacle effroyable, ses yeux se vitrifient, des pustules gonflent ses joues, sur les dents la peau se colle, s'étire, s'applique, fond, et dans le casque il n'y a plus qu'un crâne affreux... Oh !... Cependant Napoléon se redresse pour trébucher sous les douze balles des exécuteurs que commande un beau jeune homme, le duc d'Enghien. Puis le fantôme disparaît dans l'avalanche de fantômes en uniformes, qui ont pour voix confuses des roulements de tambour et des détonations d'artillerie... Ensuite la cataracte tombe, tombe, tombe... Ah ! pourquoi, mon Dieu, pourquoi me faut-il vivre déjà dans l'horreur de l'enfer ?

Son fils et son neveu la calmaient à peine. Ces images grossières et naïvement abominables la hantaient presque tou-

jours. Elle n'y échappait qu'à l'église, parmi les odeurs des cires, de l'encens, les sons des orgues, des chœurs sacrés, sous les rayons colorés des vitraux. Elle emmenait avec elle les deux probationnaires, dont elle réclamait les oraisons. A genoux sur le prie-Dieu, non loin de l'autel doré, du Christ en croix, Omer goûtait une jouissance bizarre à reconnaître sa détresse. Fini le temps où il accompagnait le capitaine Lyrisse à la Goguette, chez Corinne, se croyant près de rétablir en Artois la république des Philadelphes ! Nul enthousiasme ne persistait en son âme débile. Pauvres, proscrits, les Lyrisse erraient par l'Espagne, à la veille de combattre les soldats de cette France dont ils avaient conduit les étendards jusqu'aux frontières de l'Asie. Quelle fin misérable leur était réservée? Vaincus, ils l'étaient encore plus que le bisaïeul enseveli dans ses paperasses entre les vieux murs du château que délabraient les ouragans de la saison. Et maintenant, Omer pouvait-il conserver l'espoir de porter quelque jour la mitre épiscopale? Édouard de Praxi-Blassans allait obtenir de son père la protection naguère promise au frère de sa fiancée. Toute la vie, sans doute, Omer serait un prêtre obscur disant la messe du matin dans une triste et froide église de province, écoutant au confessionnal les stupides aveux des maritornes, des servantes, des boutiquiers et des rustres.

Entre les exercices de piété, c'était le chemin de la croix qui lui plaisait le mieux. De station en station, il substituait ses malheurs à ceux du Christ ; il s'attristait sur lui-même, qui ne pouvait s'affranchir comme Denise, et qui demeurait le serviteur de la démence maternelle. Un jour, il envia l'audace de cette fille vicieuse, gourmande et colérique, si fière de ses fautes. Il se demandait si ce n'était point la vérité que d'acquérir l'indépendance de ses passions, que de triompher du devoir traditionnel, que de vaincre la Loi, comme les jacobins avaient vaincu le Roi, comme les soldats de la République, du Consulat et de l'Empire même avaient vaincu les monarques de l'Europe?... Denise avait rompu les fers rivés à son avenir par le vœu du colonel Héricourt. Lui restait l'esclave de la compassion pour sa mère et de l'obéissance. Et il admit que Denise déployât l'énergie qui fait les grandes choses. Au contraire, il se rangeait dans la caté-

gorie des bonnes gens dociles aux volontés des forts. Il abdiquait sa vie volontaire.

Et pourtant ceci se nommait le Bien ; cela se nommait le Mal. Sa faiblesse l'invitait au Bien. Les entraves de la Loi garrottaient ses gestes. Il n'eut pas, lui, renié le vœu du père, même s'il se fût agi d'épouser la laide, l'acariâtre Delphine. Ne s'était-il pas soumis, pour l'honneur de ce vœu, aux remontrances du comte, n'avait-il pas loyalement cessé d'écrire au capitaine Lyrisse, n'avait-il pas renoncé à toute la fièvre amusante et belle des conspirateurs ?

Aujourd'hui cependant, l'acte de sa sœur le débarrassait des serments : rien n'empêchait qu'il sautât en selle, que d'un seul galop il gagnât Bayonne et l'Espagne constitutionnelle pour y combattre au milieu des carbonari, des demi-soldes, des chevaliers de la Liberté, contre les tyrans. Rien ne l'empêchait que peu de chose : l'allure pitoyable d'une pauvre veuve au visage incolore, contemplant son propre effroi de l'enfer, dans la solitude d'une église. Et cette malheureuse qu'aimaient seules la raison d'Omer, la pitié d'Omer, non des sentiments spontanés, cette malheureuse le retenait par des liens plus étroits que ceux des passions violentes ou des idées héroïques.

Au jour marqué pour l'exécution des quatre soldats de La Rochelle, jugeant sa mère trop triste dans le petit salon cramoisi de l'Allée des Veuves, où elle était venue se lamenter, Omer faillit ne point la quitter, si grand que fût son désir d'admirer les figures de ces hommes. Il avait lu dans les journaux les débats du procès, les fières réponses de Bories aux juges, l'odieux acharnement du ministère public contre des jeunes gens épris d'une liberté toute verbale, et qu'avait compromis l'unique tort de dîner avec le général Berton, après le complot avorté sur le pont de Saumur. Il prétendit voir, au passage, ces nobles faces et les plus vrais des héroïsmes, afin de leur jeter, si possible, un salut. Surtout il espéra que les dix mille carbonari de la capitale tenteraient les hasards d'une émeute pour délivrer leurs « bons cousins ». Le capitaine Lyrisse avait tant vanté les dévouements romains et les courages mystérieux de ses amis ! Omer ne douta

point d'assister à une scène grandiose, où reparaîtrait l'élan de la liberté latine en lutte contre les rois. Sa mémoire des auteurs classiques assimilait aux Brutus les amis inconnus des condamnés. Il déplora que la raison et les circonstances le retinssent dans l'autre parti. Mais il souhaitait forcément la réussite du complot et la délivrance des victimes. De ce spectacle probable il attendait des émotions très vives. Pendant toute la première partie du jour, il trembla de ne les pouvoir éprouver.

Enfin les peines de maman Virginie se turent. L'herboriste vint la saigner à deux heures, et la faiblesse qui suivit la perte du sang lui valut un peu de sommeil. Omer envoya chercher son cheval au manège. Il se mit en selle et trotta vers le Palais de Justice.

En silence lugubre, des gens se hâtaient le long du quai. Des rues ils sortaient en bande, la canne au poing. Un peloton de gendarmes au grand trot passa, la jugulaire à la lèvre et la mine dure, dans un cliquetis de fer. Les redingotes brunes, les chapeaux militaires et les gourdins des policiers apparurent au débouché des passages, sous les potences des réverbères, devant les fontaines publiques, près des marchands de coco, dont le kiosque portatif attirait en groupes les buveurs. Derrière les échoppes des savetiers et des ravaudeuses se dissimulaient maintes silhouettes de mouchards, reconnues, puis raillées par les commères qui avaient, autour de leurs coiffes, noué des rubans noirs ou rouges. L'affluence, augmentant à mesure qu'Omer s'approchait du Pont au Change, était moins de populaire que de petite bourgeoisie. Polonaises à brandebourgs, chapeaux poilus, habits marrons, pantalons de casimir, gilets à châles, habillaient de funèbres jeunes gens. Des vieillards à favoris gris et des civils à tournure martiale se cambraient dans de longues redingotes bleues, se saluaient comme aux enterrements. De-ci de-là, le cavalier aperçut quelques bonnets de coton à rayures sur la tête d'apprentis en vestes, dans les rangs de la multitude. Pas une parole ne se mêlait au bruit des pas foulant le sol. Aux fenêtres, les personnes accoudées entre des pots de fleurs échangeaient à voix basse leurs réflexions. Les buffleteries jaunes des gendarmes à pied, leurs bicornes en bataille, leurs

baïonnettes ternes limitèrent la procession de la foule. Une farouche prudence fermait les bouches furieuses, éteignait les regards. Devant un estaminet, un monsieur qui proclamait à haute voix l'indignation d'un journal fut d'ailleurs enlevé par un essaim de mouchards. Vivement ils bousculèrent le remous de la cohue, et crossèrent de leurs gourdins les criards. Une fille qu'on avait frappée rajusta son fichu de madras en pleurant, tandis qu'une marchande de papiers peints ramassant à la hâte ses rouleaux étalés sur le pavé, les sauvait du piétinement. Au quai de la Mégisserie, les habits blancs des légions apparurent en ligne, sous les pompons cramoisis des hauts shakos chargeant les figures moroses. Omer mena sa monture vers un officier dont il reconnut la moustache par-dessus le hausse-col à fleurs de lys : Émile de Praxi-Blassans avait présenté son cousin à ce lieutenant, fils de pair, au hasard d'une rencontre. Le passage d'Omer fut facilité. Il put traverser à cheval le Pont au Change encombré de troupes, prendre place à côté d'un chef de bataillon, M. de Sorges, qui voulut accueillir affablement le neveu du comte.

— Vous venez voir ce sacrifice... Ah ! ils sont bien coupables, monsieur, les jacobins qui excitent de pauvres étourneaux à se compromettre pour leurs folies et qui les abandonnent ensuite, sans vergogne. Je n'aimais pas beaucoup les libéraux ; maintenant je les méprise. Corrompre de braves sous-officiers, monsieur ! Introduire dans l'armée les troubles de la politique ! C'est un crime infâme, monsieur, et qu'aucun châtiment ne saurait punir assez.

Le commandant caressait la crinière blanche de son cheval en balançant sa maigre tête rasée aux lèvres, fleurie, jusqu'aux narines, de favoris en touffes que cerclait la jugulaire de cuivre... Il craignait la pluie pour ses épaulettes neuves : un nuage s'étendait dans le ciel.

Omer crut à l'intervention des carbonari. Dans la masse humaine qu'écartait de la voie publique une double haie d'infanterie, il chercha les physionomies des conspirateurs. Un jeune homme pâle plongeait la main dans son gilet, pour s'assurer d'un poignard, peut-être; il en tira seulement un mouchoir écarlate. Mais, non loin de l'horloge royale qui

parait la tour carrée du vieux bâtiment de justice, se formait un groupe d'étudiants, de calicots, de demi-soldes et de ces faubouriens qui portaient la plupart aux oreilles les anneaux d'or distinguant jadis les grenadiers de l'Empire. Une file de cabriolets de place les flanquait à droite. Tous ces cochers avaient dû servir dans les cuirassiers de Nansouty, les chasseurs de Marbot ou les hussards de Lassalle. Ils se firent des clins d'œil en se montrant du fouet l'infanterie blanche qui barrait le pont. Elle se roidit sous les armes, au commandement :

— Garde à vos !

De lourdes portes grincèrent dans le porche noir de la Conciergerie. Un peloton de gendarmes déboucha, sabre au clair, puis s'arrêta net entre les sombres murailles et le quai. Un murmure anima les visages pressés. La foule s'irrita contre la crécelle d'une vieille marchande d'oublies, puis se tut, s'immobilisa. A la surface des figures haussées en un seul champ blême, toutes les âmes apparurent anxieuses. Parmi les mentons levés sur les cravates de crin, les narines poudrées de tabac, les mains assurant les chapeaux roux et les casquettes de velours à longues visières, quelques visages de femmes pâlirent au fond des larges cornets de mousseline, de paille, entre les choux roses et verts de leurs brides. Une ombrelle se ferma, s'abattit. Juchée sur le bât de son âne, une maraîchère, pour se signer, porta sa vieille main au foulard de ses cheveux gris, au madras de ses épaules, au tablier bleu de sa taille.

— Arme bras ! — répétèrent les officiers. Leurs épaulettes scintillèrent. M. de Sorges tira sa fine épée, la dressa contre sa hanche. Le cheval à crinière blanche frappa le pavé de son sabot, régulièrement.

Plusieurs radeaux chargés de bois se suivirent au fil de la Seine, grise et molle, derrière l'attelage haleur en marche sur la berge. Les jurons du charretier retentirent, solitaires. Mais, des garde-fous qu'occupaient, assis, les gamins et les filles, mille injures lui enjoignirent de cesser le tapage de sa besogne. Ses bêtes s'arrêtèrent. Et rien qu'un lugubre silence emplit l'espace entre les façades jaunes des maisons, les donjons noirâtres du palais, par-dessus les rangées blan-

ches de soldats et la houle figée de la multitude engorgeant les quais et les boyaux des rues.

Omer frissonna. Le destin de quatre héros voués à la mort infâme de la guillotine s'apparentait à celui de l'oncle Edme. Pour jamais aussi devait-elle périr, cette affection de neveu qui avait prêté à l'âme du jeune homme les uniques heures de vaillance, d'espoirs virils, maintenant finis ? Cette Aquilina, si désirée en quelques jours de démence, ne l'avait été qu'au rappel des illusions révolutionnaires : c'était cela qu'évoquaient sa parole et les traits de sa face changeante. Auprès de l'oncle Edme, auprès d'elle, Omer s'était senti capable de grandes actions; loin d'eux, il s'avouait n'avoir eu qu'une âme de défaite, une âme de résignation. Et ces quatre pauvres soldats allaient mourir pour avoir vécu complètement, eux, et en toute intensité, quelques brèves heures d'une semblable passion. C'était presque à la mort de son âme qu'Omer assistait, transi, malgré la moiteur de l'air et les chaudes odeurs que dégageait le poil de sa monture.

A ce moment, les gendarmes rassemblèrent les rênes. Les lourds chevaux du peloton s'ébranlèrent. Ils avançaient au son de leurs pas ferrés, au cliquetis des gourmettes. Les cavaliers n'osèrent pas voir la haine du peuple : ils regardaient, droit devant eux, les lignes de baïonnettes, et le pavé vide, puis les réflecteurs luisants des réverbères. Après eux, après leurs dos barrés par les bandoulières des gibernes, après les ganses blafardes de leurs bicornes, et les croupes larges de leurs bêtes, deux haridelles trottinèrent, attelées à un carrosse noir qui contenait, invisible, le bourreau. Le cœur d'Omer se crispa. Il lui fallut soupirer douloureusement.

Une escouade précéda le cheval qui allongeait l'amble, entre les brancards de la charrette à claire-voie. On vit un fier adolescent blond. Son œil défiait les troupes. Il semblait un martyr triomphant de foi, dans la blancheur de sa chemise que soulevait sa poitrine oppressée. Il aperçut les cochers des coucous, les chapeaux levés des étudiants, des calicots et des demi-soldes, le mouchoir écarlate du jeune homme pâle. Alors il dirigea vers eux son regard ébloui d'espérance. Rien ne bougea dans cette masse qui, certes, attendait un signal. La charrette roula, cahotant le fier

soldat, un prêtre poudré sous la calotte noire et un gardien malingre.

A la suite de trois gendarmes à cheval, la seconde charrette emportait une sorte de colosse brun, au front obstiné, qui menaça de sa mâchoire, de son œil fauve et fou, le commandant de Sorges, Omer... Il tentait sans doute de rompre la corde nouant ses mains derrière le dos. Toute l'énergie de la bête aux abois agitait le rictus de la bouche convulsive, et les plis du front court.

« Comme il doit souffrir de ne pas se résigner! » pensa Omer, qui voulait savoir l'intime de leurs émotions. Il fit un grand effort pour y parvenir. Mais rien ne se révélait que de prévu et d'ordinaire, en ces deux hommes, l'un ivre de foi, l'autre tordu de fureur impuissante.

Le troisième, aux joues creuses et verdâtres, aux yeux pareils à de la craie, sous des sourcils noirs, se mordait cruellement les lèvres pour ne pas laisser fuir un cri. Dans le squelette de son torse sec, se succédaient visiblement les soubresauts d'une vie rétive à l'approche du supplice. La sueur collait les cheveux au crâne, brillait aux tempes, ruisselait sur les joues, sur le cou nerveux, essoufflé, jusqu'au linge chiffonné autour des épaules. Cependant le corps, arc-bouté à la barre de la charrette, ne fléchissait pas.

« Quelle lutte de la raison courageuse contre une sensibilité timide! Voilà, certes, — jugeait Omer, — le plus noble des trois, bien qu'il soit le plus lâche... Le premier semble déjà se croire au paradis des martyrs, l'autre jouit encore de sa rage; mais celui-ci pleure une existence qui, sans doute, s'annonçait noble et charmante : et rien, ni l'espérance de la gloire, ni l'ivresse de la lutte, ne remédie à son désespoir. Pourtant il se tient debout : il ne veut pas laisser mourir son orgueil avant son corps... »

Une plainte perça l'air... Par-dessus la haie d'infanterie, une main de femme lançait une fleur qui retomba sur les baïonnettes. Un visage de terreur agonisait dans un chapeau de gaze : le chapeau d'Aquilina... C'était son écharpe de barège que des gens lui rattachaient aux épaules pendant qu'ils l'entraînaient, inerte dans la robe de percale brodée d'épis. Sur la face changeante une grimace livide entou-

rait le cristal terni des yeux. Les dents claquaient avec un bruit dominant les rumeurs des curieux, que dispersa tout de suite la brutalité des recors. Saisie par eux, hissée sous la capote d'un cabriolet, dont un policier prit les guides et détourna le cheval, Aquilina disparut dans l'instant même où s'imposait la certitude de sa présence.

Stupéfait, Omer admit cette évidence : « Elle n'est donc pas une espionne... Elle est donc la sincère amante d'un martyr... » Mais la quatrième charrette et ses gendarmes défilèrent, qu'il aperçut à peine.

— Bories!... Bories! — nomma l'immense rumeur de la foule.

Fou, Omer admira mal le jeune dieu palpitant et beau qu'acclamait l'émotion publique. Ce fut le génie de la mort glorieuse qu'il entrevit dans le tumulte de son âme.

« Mon Dieu, — priait-il, — vous avez donc voulu faire dérisoire ma prudence! Par cette femme, si je l'avais pu croire noble d'esprit, j'eusse approfondi le bonheur d'exister. Je le sentais bien; j'en avais la foi, même. Hélas! ma ruse, ma ruse de faible, a soupçonné la ruse dans sa franchise. Mon erreur fut entière. J'ai évité celle de qui la passion eût fleuri ma jeunesse... Je pourrais me mettre à la recherche d'Aquilina?... Dans quelle rue courir? A quelles portes frapper? Quelles malices affronter? Parviendrai-je à découvrir où elle cache ses larmes?... La police me renseignerait?... J'aurai honte d'indiquer ainsi ma luxure à des inconnus... Au demeurant, suis-je assuré, à cette heure, de goûter auprès d'elle des plaisirs?... Rien n'est vrai de ce que je présume... Certes, elle me garde rancune d'avoir omis le rendez-vous au Palais de Justice. Peut-être refuserait-elle mes avances... Elle refusera, si elle est la vaillante que je devine, car elle m'accuse de couardise. Je suis pour elle un petit garçon curieux, timide et lâche, qui n'ai point osé revenir devant les gendarmes... Comment son désespoir d'héroïne accueillerait-il la requête d'un amant aussi piteux? Elle se déroberait... Où la rencontrer, quand même? Quels portiers interrogerai-je? Quelle piste suivre dans l'énorme Paris?... Me voici las déjà de cette recherche que je n'ai pas commencée... A quoi bon?... L'aventure finit comme ça...

» La Providence voulut m'instruire sur la fragilité de ma raison. Elle appela sur mon chemin une fille qui me parut déesse. Le parfum qu'exhalait sa poitrine enivra la fièvre de mes seize ans. Les circonstances de notre rencontre lui prêtèrent la magnificence d'une héroïne tragique. Elle a tout été dans mon esprit : la femme de volupté et l'amante fatale qui jette les fleurs sur le billot d'un martyr; l'espionne astucieuse dont les caresses enchaînent, dont le baiser trahit, dont l'astuce livre. Mes sens et mon imagination l'ont éperdument désirée. Ma raison l'a crainte : j'ai obéi à ma raison. J'ai bâillonné la bouche de mon instinct; je n'ai pas écouté les voix séductrices de mon imagination... J'ai cru que ma mère, en priant au loin, avait averti mon imprudence : je pouvais nuire à l'oncle Edme et à ses amis. Tout ce que j'estimais subtil en moi confirmait ma foi dans ce miracle et, par conséquent, le péril de m'abandonner à cette passion naissante... Et voilà qu'aujourd'hui la Providence remet cette femme sur mon chemin pour me la montrer sincère, héroïque et belle d'âme, ainsi que la supposait l'ardeur de mon rêve... Ah ! ma prétendue sagesse, qui a troqué tant de bonheur possible contre l'orgueil inutile et faux d'être un esprit adroit, prévoyant !... O Dieu ! comme vous avez terrassé mon orgueil ! Oui, vous me l'enseignez avec rudesse : ma nature hésitante et débile ne connaîtra jamais ni la vaillance ni l'amour. J'ai miré ma faiblesse au visage changeant d'Aquilina !

» O mon Dieu, que vos desseins sont obscurs ! Sur ce chemin du supplice, pareil à celui, Seigneur, où vous portiez la croix, la Providence fait apparaître la figure de cette femme jetant une dernière fleur à son amant ; et je suis convaincu par là de mon insanité... Est-ce donc l'oraison de ma mère, l'oraison dite au loin, dans cette chapelle de Lorraine, qui m'a détourné de suivre l'inconnue?... Sans doute, votre divine volonté a jugé que ma faiblesse était incapable d'endurer avec honneur les feux de la passion. Elle s'est servie de ma ruse soupçonneuse, de ma seule force, pour me faire connaître le néant de mon intelligence qui s'y fiait... Rien n'est sûr en moi, ni l'enthousiasme, ni l'énergie virile, ni l'amour, ni la ruse même. O mon Dieu, rien n'est véritable en moi que Dieu, que votre volonté !... Je servirai donc aveuglément votre puis-

sance, Seigneur. Je vivrai donc sous l'habit du prêtre qui se prosterne dans la poussière, au pied de la croix... *Car je sais maintenant que je ne suis pas...* »

Les troupes rompirent leurs haies, se formèrent par quatre files. Le cortège n'était plus au loin qu'une masse de cavalerie s'éloignant à travers des flots humains. Des gens coururent pour revoir ailleurs les victimes.

— Monsieur, je vous salue, — dit le commandant de Sorges. Je me félicite d'avoir rencontré le fils du colonel Héricourt, du célèbre dragon d'Austerlitz.

Omer balbutia sa réponse, effleura son cheval de l'éperon et repassa le Pont au Change.

« Austerlitz?... Ne suis-je pas un enfant conçu dans la gloire d'Austerlitz, quand ma mère eut rejoint le vainqueur aux bivouacs de Moravie? Je suis l'enfant d'Austerlitz, comme dit l'oncle Edme... Ah bien, oui!... » Omer ricana. Vraiment, il ne s'imaginait pas vainqueur et fort à l'exemple de son père; vraiment non. Il était une triste poussière desséchée, dont se jouaient les hasards, ou la Providence. A un âge, il avait, dans la Goguette, chez Corinne, voulu poursuivre les œuvres de triomphe entreprises par sa race, par l'aïeul jacobin, par le dragon des victoires républicaines et impériales. De toute cette illusion que restait-il? Un grand-père, un oncle proscrits en Espagne et réduits à l'état de maquignons; et le souvenir, déjà le souvenir seul, de quatre jeunes gens avec lesquels il aurait pu sans doute s'exalter. Quatre martyrs dont les têtes, à cette heure, roulaient sanglantes sur le plancher de l'échafaud, sans que cette foule, lâche et faible comme lui-même, leur donnât du secours!

De tout il ne restait qu'une attitude : celle du troisième condamné qui ne voulait pas laisser mourir l'orgueil avant le corps, et qui se mordait les lèvres pour retenir le cri de sa détresse. La fleur inutile d'Aquilina s'était adressée à celui-là, comme à Omer Héricourt elle avait adressé un sourire d'accueil, méconnu par le soupçon de la ruse.

Non, il ne fallait pas laisser mourir l'orgueil avant le corps.

Aussi convenait-il de demander à la puissance de Dieu le vêtement qui honore, du moins, la misère d'exister. Il seyait

de compatir filialement à la démence d'une mère. Cela seul était le bien. Il fallait revêtir la soutane, cette forme souple et vague où disparaissent les dessins des membres, l'homme quitte l'apparence de la vigueur animale pour le flottement de l'ombre.

« Car je sens que je ne suis rien... »

Il atteignait le Pont-Royal. Les arbres entourant les bains frémissaient à la brise du crépuscule. Omer avisa l'entrée de la rue du Bac : il y trouverait l'hôtel des Missions. Jusqu'alors, et pour s'octroyer le répit d'hésiter encore un peu, il avait sournoisement ajourné une démarche rituelle et indispensable auprès du Père Ronsin, si l'on voulait être inscrit officiellement, au nombre des probationnaires, sur les listes de la Congrégation. Il jugea l'heure venue d'accomplir ce devoir. Appelant l'auvergnat installé au coin du pont, il lui ordonna de garder son cheval, et mit pied à terre.

Humblement, Omer Héricourt s'achemina vers la maison de Dieu.

PAUL ADAM

Y A-T-IL

UNE QUESTION D'AUTRICHE ?

Jamais l'opinion ne s'est plus occupée de l'Autriche-Hongrie qu'en ce moment. « L'Autriche se désagrège », dit l'un ; « elle est à la veille d'un démembrement », affirme l'autre ; et, comme rien n'irait sans belles théories, savamment déduites, on a déjà formulé celle de la *dissolution* et celle du *partage* — au choix.

Les querelles nationales de ces trois dernières années, la crise parlementaire qui en est résultée, étaient, certes, de la plus haute gravité ; elles semblaient devoir compromettre le régime constitutionnel : il y avait du coup d'État dans l'air. Mais on a dénaturé, élargi la portée de la crise en supposant qu'elle pouvait menacer l'existence même de l'État. Les exagérations d'une presse insuffisamment informée, ont fini par créer dans les milieux politique, industriel, financier, une injustifiable inquiétude. Pourquoi ? — Parce que nous jugeons toujours l'Autriche-Hongrie avec nos idées françaises.

Imbus de centralisation, nous ne pouvons nous familiariser avec la conception d'un État décentralisé. Sans doute, parce que « parmi les grandes nations, la France est, par excellence, la nation », nous ne pouvons croire à la viabilité d'un État nationalement hétérogène. Au Français qui y fait un rapide voyage d'études, l'Autriche-Hongrie apparaît comme

un assemblage arbitraire de pays disparates sans affinité naturelle. L'unité qui existe sous la diversité ethnique lui échappe, et il s'obstine à ne voir entre tant de provinces et royaumes « juxtaposés » qu'un seul lien : la personne universellement aimée et révérée de l'empereur François-Joseph. D'où la conclusion que l'État s'écroulera le jour où l'empereur ne sera plus là pour en soutenir l'armature.

« Les premières années du XXe siècle — dit par exemple M. Paul Deschanel — verront se dérouler par l'effet des vicissitudes naturelles de la maison d'Autriche un drame décisif, dont il est aisé de prévoir dès aujourd'hui tout au moins le prologue et les premiers actes[1] ». Plus formellement encore, M. A. Rambaud déclare que « l'éventualité du partage de l'Autriche ne tient qu'à un fil, c'est-à-dire à la vie d'un monarque âgé de soixante-dix ans[2] ».

Ces affirmations proviennent de l'étrange interprétation que l'on a donnée aux événements dont Vienne a été le théâtre, de la portée que l'on a attribuée à des conflits très fâcheux mais qui ne sont point de nature à produire les effets qu'ordinairement l'on prévoit. Déterminer la solidité de l'État austro-hongrois, en opposant aux *forces destructives* qui peuvent l'affaiblir, toutes les *forces conservatrices* qui tendent, au contraire, à le renforcer ; indiquer comment pourra s'établir, sans bouleversement, par le simple développement des institutions existantes, la paix nationale si nécessaire ; prouver enfin que l'ouverture de la succession au trône ne saurait entraîner aucune complication sérieuse — tel est le triple objet de la présente étude.

I

Si l'on néglige les mouvements irrédentistes roumain et italien, plus ou moins platoniques, le panslavisme, le pangermanisme et le socialisme sont les seules forces destructives.

1. Discours au banquet du Comité national républicain du Commerce et de l'Industrie, 3 mars 1898.

2. Journal *le Matin*, octobre 1899. Cité par A. Chéradame dans : *L'Europe et la question d'Autriche au seuil du* XXe *siècle*, p. 395.

Théorie religieuse autant que politique, visant l'absorption de tous les peuples de race slave dans l'empire russe et l'Église orthodoxe, le *panslavisme* eut jadis en Autriche l'un de ses principaux terrains d'action. Il y reçut un coup mortel en 1867 par l'introduction définitive du régime constitutionnel. En reconnaissant — au moins en principe — les mêmes droits politiques à toutes les races, le gouvernement autrichien enleva à la Russie la clientèle de mécontents qui escomptait son appui. La « grande sœur slave » perdit ce prestige qu'un rôle de *libératrice éventuelle*, habilement soutenu, avait pu lui donner : elle dut se contenter désormais d'une simple influence littéraire.

La propagande panslaviste, frappée de stérilité en Bohême ou en Moravie, se concentra en Galicie. L'annexion de cette province assurerait à la Russie l'excellente frontière des Carpathes ; elle lui permettrait d'anéantir un foyer de polonisme gênant, de supprimer aussi un culte qui porte ombrage au Saint-Synode de Pétersbourg. On sait, en effet, qu'il y a en Galicie, à côté de quatre millions de Polonais catholiques, trois millions et demi de Ruthènes grecs-unis, c'est-à-dire reconnaissant la suprématie du pape. C'est aux Ruthènes, en profitant des malentendus qui les séparent des Polonais, que les agents des sociétés panslavistes s'attaquèrent. Entretenir la mésintelligence entre les deux peuples, profiter des moindres incidents pour l'aviver, telle fut la tâche qu'ils s'imposèrent[1].

Le gouvernement de Pétersbourg en compromit lui-même la réussite par sa politique religieuse à l'égard de ses sujets de nationalité ruthène et de rite grec-uni. La campagne qui se termina par la suppression du culte uniate détruisit les sympathies des Ruthènes autrichiens pour la Russie. Depuis une vingtaine d'années, le panslavisme a continuellement perdu du terrain en Galicie : il n'y compte plus aujourd'hui qu'un nombre restreint de partisans. Les Ruthènes modérés, qui n'ont jamais été très russophiles, souhaitent une réconciliation avec les Polonais ; les radicaux font passer les problèmes sociaux avant les considérations nationales ; quant aux

1. Voir, pour les détails, notre article sur le « Danger panslaviste », dans la *Revue des Questions diplomatiques et coloniales*, t. X, p. 463.

très jeunes générations, elles rêvent d'un royaume uni de Ruthénie-Ukraine, assez chimérique et inconciliable avec la théorie panslaviste. Celle-ci semble donc avoir fait son temps en Autriche.

Elle est, d'ailleurs, très discréditée en Russie même, où elle n'est plus guère soutenue que par la *Société de Bienfaisance slave* de Pétersbourg ou le journal de M. Komaroff, le *Swiet*. Les classes dirigeantes s'en désintéressent ou s'efforcent de lui donner une forme nouvelle. Créer un « *lien organique de Slave à Russe sans idée de fusion politique*[1] », tel est le but que poursuit une sorte de néo-panslavisme qui est, somme toute, la négation de l'ancien. Aussi bien la Russie semble-t-elle de plus en plus disposée à se détourner de l'Europe pour suivre cette politique d'expansion en Asie, que le prince Uchtomski prêche avec tant d'enthousiasme dans les *Wiedomosti* de Pétersbourg[2]. La Galicie, l'hégémonie balkanique, Constantinople même, qu'est-ce en regard de ces vastes plaines vers lesquelles paraît s'ébranler la puissance russe tout entière? Le *panslavisme* n'est plus qu'un danger très problématique.

En dirons-nous autant du *pangermanisme*? — A en croire certains publicistes, l'Allemagne n'attendrait qu'une occasion favorable pour se jeter sur l'Autriche-Hongrie et lui arracher ses provinces de langue allemande, avec quelques autres encore. Un livre récemment paru a précisément pour objet de montrer l'imminence du danger en dévoilant les intrigues des ministres de Guillaume II[3].

La théorie pangermaniste tend à convertir l'Europe centrale en un vaste État, qui s'allongeant de Hambourg à Trieste, absorberait toutes les populations de race germanique en réu-

1. Voir, dans la *Revue politique et parlementaire*, t. XXVII, 1901, pp. 254-257, l'article d'un anonyme russe sur « le rapprochement des races latine et slave ».

2. « Le jour où nous serons à l'étroit dans les vastes territoires que nous possédons... n'avons-nous pas ces nombreux pays d'Asie où la légende du Tsar blanc devance nos pas et où la *venue russe* s'apprête, souvent à notre insu, dans l'esprit des populations comme un fruit qui mûrit lentement et tombe à son heure? » (*Revue politique et parlementaire*, art. cité, p. 255.)

3. *L'Europe et la question d'Autriche au seuil du XXe siècle*, par André Chéradame, Paris, Plon 1901.

nissant à l'Allemagne actuelle les provinces baltiques russes, la Hollande, la Belgique flamingante, le Luxembourg, la Suisse allemande et la majeure partie de l'Autriche. Il y a, évidemment, à Berlin, des cerveaux hantés par ce rêve. La dernière phase de la « *lutte des races* » en Autriche y a réveillé des passions qui se sont manifestées de la façon la plus brutale même chez des esprits très cultivés. Nous ne croyons pas néanmoins que le mouvement pangermaniste soit assez puissant pour menacer l'existence de la monarchie habsbourgeoise.

Et d'abord les idées pangermanistes ne sont pas aussi populaires en Allemagne qu'on a bien voulu le dire. Un orientaliste et théologien de valeur — qui ne dédaignait pas les incursions sur le domaine de la politique contemporaine — Paul Antoine Bœtticher, plus connu sous le nom de Paul de Lagarde, en fut le premier vulgarisateur vers 1853. Ses études réunies en deux volumes sous le titre de « *Deutsche Schriften* »[1] ont inspiré une quinzaine de brochures qui parurent de 1890 à 1900. Quinze brochures, en dix ans, ce n'est pas un chiffre exorbitant, et, parmi elles, il y en a de si invraisemblablement fantaisistes qu'elles ne sauraient être prises en considération par personne[2]. C'est pourtant toute la bibliothèque pangermaniste. Il faut, il est vrai, y ajouter un certain nombre de journaux comme les *Alldeutsche Blætter* ou la *Deutsche Zeitung* qui mènent une campagne violente contre l'Autriche. Mais ces feuilles, généralement peu estimées, ne s'adressent qu'à une catégorie spéciale de lecteurs dont le siège est déjà fait. Elles sont d'ailleurs très vivement combattues par d'autres journaux parmi lesquels nous citerons la *National Zeitung*, les *Nouvelles de Hambourg*, la *Süddeutsche Reichskorrespondenz*, qui représentent beaucoup mieux l'opinion moyenne des Allemands.

Plus sérieuse paraît être l'influence de quelques associations politiques ou religieuses comme la *Société Gustave-Adolphe* et l'*Alldeutscher Verband*, l'Union pangermanique. Mais la propagande anti-autrichienne n'est pas le seul objet de ces

1. Gœttingue 1878-1881.

2. Tel est par exemple l'abracadabrant opuscule intitulé : « *Grossdeutschland und Mitteleuropa um das Jahr 1950.* » Berlin 1895.

associations; elles s'attachent surtout à entretenir chez les Allemands qui vivent en dehors de l'Empire le sentiment de la communauté ethnique qu'ils perdent si facilement au contact des autres nationalités. La Société Gustave-Adolphe met à profit les circonstances pour propager le culte évangélique, mais elle ne poursuit pas systématiquement la désorganisation de l'Autriche. Si l'*Alldeutscher Verband* soutient les revendications des Allemands de Bohême, il défend aussi les intérêts germaniques dans le monde entier. Cette société la plus puissante de toutes, a des agents en Autriche-Hongrie, mais elle en a également à Paris, à Lima, à Johannesburg, voire même à Melbourne. Elle agit sur l'opinion pour développer l'esprit d'entreprise, faciliter l'expansion coloniale, populariser la politique mondiale à laquelle les Allemands sont encore réfractaires. L'agitation pangermaniste en Autriche ne tient qu'une très petite place dans son programme et, parmi ses 21 361 membres, il y en a une bonne part qui ne s'en soucie point.

On a prétendu que le gouvernement de Berlin encourage la propagande pangermaniste[1]. La preuve, dit-on, c'est que Guillaume II tolère les agissements des associations dont il vient d'être question et n'arrête pas la campagne antiautrichienne de certains journaux. D'ailleurs n'est-il pas lui-même pangermaniste et ne le proclame-t-il pas à chaque occasion, aussi haut du moins que les convenances internationales peuvent le permettre? — Mais, d'abord, le droit d'association et la liberté de la presse existent en Allemagne dans une certaine mesure. Est-ce que l'empereur Guillaume a empêché l'agitation pour les Boers qui lui est si pénible? Puis il peut ne pas réprouver une sentimentalité pangermanique dont il fait profession lui-même, sans projeter pour cela la destruction de l'Autriche. Ses rapports avec cette puissance ont toujours été courtois et corrects. Pourquoi, au lieu de tirer des conclusions fantaisistes d'une formule oratoire[2], de la légende d'un

1. Cette idée sert de point de départ au livre de M. A. Chéradame : *L'Europe et la question d'Autriche au seuil du* XXe *siècle*.

2. M. Chéradame, op. cit., p. 260, accorde, par exemple, beaucoup d'importance au discours de Tangermünde. Le 29 novembre 1900, à l'inauguration du monument de Charles IV, Guillaume II a dit : « Cet empereur... était merveilleuse-

timbre-poste ou de la couleur d'un bâton de maréchal, ne pas s'en tenir simplement aux faits probants?

Il y en a pourtant qui ont bien leur signification. Le 12 novembre 1897, le gouvernement interdit une réunion pangermaniste à Berlin, exemple bientôt suivi par les autorités saxonnes et bavaroises. Le 15 décembre de la même année, M. Flasse, président de l'*Alldeutscher Verband*, ayant demandé au Reichstag d'exprimer ses sympathies à la cause des Allemands d'Autriche, l'Assemblée, à une forte majorité, s'y refuse. Le 11 décembre 1899, M. de Bülow déclare devant ce même Reichstag : « Les projets chimériques qu'on nous attribue de temps à autre dans la presse étrangère sont de pure imagination. » Au mois d'avril dernier, le prince impérial allemand affirme à Vienne les « sentiments de cordial respect et de chaleureuse amitié[1] » pour l'empereur François-Joseph et sa maison.

Voilà l'attitude de l'Allemagne officielle. Mais, objecterat-on, on ne suit pas toujours la politique que l'on affiche. A la veille de déclarer la guerre à l'Autriche, en 1866, M. de Bismarck affirmait au comte Mensdorff, ambassadeur de cette puissance, ses intentions pacifiques.

Soit! mais l'Allemagne ne se trouve pas dans la même situation qu'en 1866. L'empire allemand est fait; il s'est lancé dans la politique « mondiale ». L'Allemagne va-t-elle commettre une faute que nous avons, nous, commise plus d'une fois et poursuivre une double politique coloniale et continentale? Va-t-elle s'engager dans la plus compliquée des aventures en Europe, alors que ses forces navales suffisent à peine pour couvrir les positions qu'elle vient d'occuper en Afrique, en Asie, en Océanie? Les hommes d'État allemands — et ceci est particulier au génie de leur race — n'ont jamais servi qu'une idée à la fois. Leur idée actuelle, c'est l'expan-

ment doué pour comprendre les questions qui nous préoccupent actuellement. Souvent peut-être il avait médité ici le plan qu'il avait conçu de créer un empire du Nord dont l'Elbe serait la base. » — Comment a-t-on pu voir dans ces paroles une profession de foi pangermaniste? *L'empire du Nord dont l'Elbe est la base*, Bismarck et Moltke l'ont fondé sur nos revers en 1871. Tangermünde est situé en son centre, au cœur même de la vieille Marche, au confluent de la Tanger et de l'Elbe.

1. Toast du kronprinz Frédéric-Guillaume, à la Hofburg, le 14 avril 1901.

sion coloniale qui doit servir de soupape de sûreté à la surproduction industrielle. On peut être assuré qu'ils s'y tiendront.

L'Allemagne a-t-elle intérêt à démembrer l'Autriche? On parle d'intérêts économiques à satisfaire, d'équilibre à rétablir entre l'industrie et l'agriculture, par l'annexion des régions agricoles de la vallée du Danube. Mais depuis quand est-il nécessaire d'entreprendre une guerre pour satisfaire des intérêts économiques? Il suffit de conclure des traités de commerce avantageux, d'abaisser ou de relever des tarifs douaniers, de favoriser l'importation de certains produits et de faciliter l'exportation de certains autres. C'est précisément ce que fait l'Allemagne. C'est pour donner satisfaction à ses besoins économiques qu'elle assure à ses capitalistes la construction des chemins de fer d'Asie-Mineure, qu'elle développe ses communications fluviales et crée des services rapides de Hambourg à Constantinople. Pourquoi voir des combinaisons machiavéliques sous chacun de ces actes, pourtant si simples?

Et puis l'Allemagne, ce n'est pas seulement la Prusse. Les États soumis à l'hégémonie des Hohenzollern ne se prêteraient pas volontiers à une entreprise qui resserrerait encore des liens qu'ils supportent assez mal. La Saxe est aussi une vaincue de Sadowa; la catholique maison de Bavière est étroitement attachée à la dynastie de Habsbourg.

En résumé, l'agitation pangermaniste dans l'empire allemand est le fait de certaines associations et de quelques publicistes ou politiciens. Elle ne procède pas du gouvernement qui, directement ou indirectement, la désavoue, en tant au moins qu'elle vise l'existence de la monarchie austro-hongroise. Réduite à ces justes proportions, quelle est son influence en Autriche?

La *Grande Allemagne* y a toujours eu quelques adeptes. Ils se recrutaient et se recrutent dans les pays où les Allemands sont plus immédiatement en contact avec les Slaves et où un frottement continu rend les rivalités ethniques plus vives. Les frontières de la Bohême, quelques centres silésiens, la ville de Brünn en Moravie, les citadelles allemandes de Gratz en Styrie et de Laybach en Carniole, voilà à peu près toutes les

régions sensibles à l'action pangermaniste. Les députés Schœnerer et Wolf y comptent environ deux millions et demi de partisans. Mais, parmi ces derniers, combien y en a-t-il qui aillent vraiment jusqu'à l'annexion par l'Allemagne?

Les diverses nationalités qui peuplent l'Autriche sont toujours portées, lorsqu'elles traversent une période difficile, à invoquer le secours moral de l'étranger. Et cela, parce que presque toutes ont un prolongement ethnique au delà des frontières. Ces appels aux frères de l'étranger, que nous prenons pour des symptômes de dissolution, ne sont qu'une manœuvre politique. De même que les Tchèques ou les Ruthènes agitaient autrefois le fantôme panslaviste, de même les Allemands ne voient dans l'appel au pangermanisme qu'un moyen de résistance aux Slaves. Pangermanisme et panslavisme ne sont que des épouvantails, tels ces mannequins dressés dans les champs pour protéger les moissons. La récolte rentrée, on rentre l'épouvantail.

Mais admettons même que tous les pangermanistes enrôlés sous la bannière de M. Schœnerer soient vraiment des séparatistes; leur nombre est encore minime, comparé à celui des Autrichiens loyalistes. Deux millions et demi, c'est à peine le tiers des Allemands de Cisleithanie et les Allemands n'y forment que les 36 p. 100 de la population totale.

Ce que la propagande pangermaniste aurait voulu entamer, ce sont les pays alpins : le Vorarlberg, le Tyrol septentrional et le Salzbourg; c'est la Haute et la Basse-Autriche, tout cet ensemble de pays qui forment le noyau de la domination autrichienne, le roc solide auquel elle s'appuie. Si elle y avait réussi, la *question d'Autriche* se serait vraiment posée, mais le loyalisme de ces pays, qui s'est manifesté aux élections dernières, rend inoffensives les sympathies antiautrichiennes de quelques fragments de provinces.

S'il y a un *mouvement*, il n'y a point de *danger* pangermaniste.

La doctrine, les moyens, l'idéal du *socialisme* — cette troisième force dissociante — sont partout les mêmes; il est donc inutile de s'y arrêter longuement. Notons cependant que l'arrivée au Parlement — grâce à la réforme électorale de

1896 — de quatorze socialistes provoqua une certaine satisfaction dans les hautes sphères administratives. On y croit, en effet, que le socialisme pourrait être un dérivatif aux querelles nationales.

Le socialisme rejette au second plan les questions de nationalité pour faire passer au premier les problèmes économiques et sociaux. D'autre part, les socialistes ont un intérêt certain à voir bien fonctionner le Parlement de Vienne. Exclus, en fait, des diètes provinciales où le régime électoral actuel les empêche d'arriver, ils n'ont de représentation qu'au Reichsrath. Là seulement, ils peuvent lutter légalement contre les institutions qu'ils veulent détruire[1]. Récemment, les socialistes se sont prononcés contre l'obstruction.

Mais, d'ailleurs, leur doctrine est-elle vraiment une arme contre le particularisme national? — Les élections de 1901 ont prouvé tout le contraire. Non seulement parce que les partis nationaux y ont seuls remporté des succès, mais encore parce que les socialistes eux-mêmes ont dû sacrifier au nationalisme. Il y a aujourd'hui en Autriche, à côté des socialistes internationalistes, des *socialistes nationalistes*, Tchèques et Polonais, dont le chauvinisme ne laisse rien à désirer.

Le socialisme n'a donc guère changé l'état des choses. Il est vrai qu'aspirant à transformer l'État et la hiérarchie sociale, il est antidynastique, antiadministratif, antimilitariste et anticlérical, et l'on pourrait dire antiautrichien, car l'administration, l'armée, l'Église sont — nous le verrons tout à l'heure — les appuis d'un État qui n'a pas de cohésion naturelle.

Mais les socialistes ont perdu beaucoup de terrain aux dernières élections. Ce n'est là, sans doute, qu'un temps d'arrêt, motivé par l'exaspération passagère du sentiment national dans les diverses provinces cisleithanes ; le fait n'en est pas moins caractéristique. Il prouve qu'on ne doit pas grossir outre mesure les dangers d'un mouvement popu-

1. « Nous n'avons pas besoin d'être des émeutiers en un temps et en un pays où la légalité même — bien maniée — est révolutionnaire, et où le *régime parlementaire* peut être un formidable engin de dislocation et de rénovation. » — J. Jaurès, préface à l'*Enquête sur la question sociale en Europe*, de J. Huret. Paris, 1897.

laire, soumis — comme tous les autres — aux alternatives changeantes de la politique générale.

II

Les causes qui tendent à l'affaiblissement de la monarchie austro-hongroise sont neutralisées par des forces conservatrices résidant, les unes dans les populations elles-mêmes, les autres dans le pouvoir central. Les premières, très nombreuses, sont d'ordre national, confessionnel, économique, voire même sentimental.

Les forces d'ordre national échappent le plus souvent à l'observation. L'hétérogénéité ethnographique est un des arguments qu'invoquent le plus souvent ceux qui croient à la dislocation de l'Autriche-Hongrie. Ce qui donne du poids à cet argument, ce sont les rivalités nationales dont, à distance, on est exposé à méconnaître la véritable signification. On leur attribue une tendance séparatiste qu'elles n'ont pas [1]. « La grande majorité des peuples autrichiens veut ardemment l'empire fort pour pouvoir y vivre libres et sans entraves [2]. »

C'est un Tchèque qui parle ainsi et, bien avant lui, son grand compatriote, l'historien Palacky, avait écrit : « Le maintien de l'intégrité, le développement de l'Autriche sont d'une haute importance, non seulement *pour mon peuple*, mais pour l'Europe entière [3]. » C'est pourtant la question tchèque avec ses retentissants échos au Parlement qui a été le point de départ de toutes les théories de dissolution.

Comme l'affirment, à cinquante ans d'intervalle, deux de leurs hommes politiques, les Tchèques ont intérêt à rester

1. Comme l'a fort bien dit M. R. Henry : « Il ne faut pas confondre avec des désirs de sécession, les récriminations de beaucoup contre l'état constitutionnel actuel, leur soif de prépondérance ou d'égalité, leur volonté d'être autre chose, mais autre chose dans la monarchie. » — *La Monarchie habsbourgeoise (Revue politique et parlementaire)*, t. XXIII, 1900, p. 49.

2. *L'Avenir de l'Autriche*, par M. K. Kramar, membre du Reichsrath et de la Diète de Bohême. Dans cette Revue, 1er février 1899, p. 600.

3. Manifeste envoyé en 1848 au Congrès de Francfort. — V. *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, de L. Léger, p. 512.

Autrichiens. Ils poursuivent à Vienne la reconnaissance de ce qu'ils appellent leurs *Droits historiques*, c'est-à-dire l'individualité du royaume de Bohême un et indivisible, mais ils ne songent pas à une Bohême hors d'Autriche; ils la savent trop petite pour vivre absolument indépendante.

Les Tchèques sont, avant tout, des réalistes. Ils demandent beaucoup pour obtenir un peu; mais leur intransigeance cède au moment opportun et sait se contenter — temporairement — de concessions positives. Après avoir emprunté aux radicaux allemands la fameuse méthode de l'obstruction, ils se rapprochent aujourd'hui, sous les auspices du gouvernement, de ces mêmes Allemands qu'ils traitaient, il y a quelques semaines, en adversaires irréductibles. Satisfaits de quelques avantages économiques, ils préparent peut-être une alliance parlementaire tchèque-allemande que l'on croyait impossible, hier encore.

Les Tchèques, en somme, ne cherchent qu'à s'organiser à leur convenance dans la monarchie. Leurs brillantes qualités intellectuelles, leur esprit d'entreprise, la vigueur de leur race sont autant d'éléments dont l'Autriche pourra et saura profiter.

Les Polonais jouissent, sous le gouvernement des Habsbourg, d'un ensemble de garanties nationales dont leurs compatriotes sont privés en Russie et en Prusse. Cela suffit pour assurer leur fidélité à l'Autriche. Ils y ont joué, jusqu'à ces derniers temps, un rôle dont leur nombre, l'étendue et la situation géographique de la Galicie ne semblaient pas justifier l'importance. Leurs intérêts, depuis l'introduction du régime constitutionnel, se sont presque toujours confondus avec ceux de la monarchie, et l'été dernier encore, l'empereur François-Joseph leur a fait des compliments mérités[1]. Plus que les Tchèques, parce que les circonstances étaient autres qu'en Bohême, en Galicie, ils ont été un élément conservateur.

On accuse les Hongrois d'avoir des ambitions incompa-

1. Dans son allocution, le 13 août 1900, répondant à une déclaration de loyalisme du maréchal de la Diète, comte Stanislas Badeni, l'empereur a loué l'attitude des Polonais qui, « sans jamais perdre de vue le bien de l'empire, ont toujours tenu compte des besoins de l'État avec empressement, sagesse et pénétration. » (*... das Wohl des Reiches stets im Auge behaltend, alle Zeit bereitwillig und mit kluger Einsicht der Bedürfnissen des Staates Rechnung getragen haben*).

tibles avec l'existence de l'Autriche-Hongrie. On leur prête des rêves d'indépendance et aussi de domination fantastique dans les Balkans. Tout cela ne résiste pas à un examen sérieux, et M. Charles Benoist a admirablement défini les sentiments des Magyars pour l'Autriche : « Discuter sur les bénéfices et les charges, sur les formes et l'intimité de l'union, — dit-il, — agiter la question de savoir si elle continuera d'être réelle ou se relâchera peu à peu jusqu'à n'être plus qu'une union à peu près personnelle; tâcher de s'y installer commodément et d'y occuper la première place..., à merveille et tant qu'on voudra; mais il n'est pas un Hongrois, il n'est pas un parti hongrois qui, publiquement ou en secret, nourrisse un autre dessein; et ce n'est point à Budapest, ni par la faute de la Hongrie que, si elle doit se défaire, la monarchie austro-hongroise se défera[1]. » Ce jugement est en tous points excellent. Perdus au milieu de peuples de races différentes, pressés au Nord et au Sud par les Slaves, voisins des Allemands à l'Ouest, des Roumains à l'Est, les Hongrois n'ont d'avenir qu'en s'appuyant sur l'Autriche.

Si nous considérons enfin que Slovènes, Croates et Serbes mettent les uns et les autres leur idéal dans des combinaisons plus ou moins réalisables, mais qu'ils n'entendent réaliser qu'au sein même de l'Autriche-Hongrie, il nous faut reconnaître que le sentiment même de leur nationalité et de ses intérêts pousse la majorité des peuples austro-hongrois à s'attacher à l'État dont ils font partie.

Les intérêts *confessionnels* sont un autre élément de conservation. C'est parce qu'ils sont catholiques de rite grec que les Ruthènes ont fini par fermer l'oreille à la propagande panslaviste. L'intérêt religieux et l'intérêt national, — le peuple confondant volontiers sa foi avec sa nationalité, — ont ramené ainsi aux Habsbourg une population de près de quatre millions d'âmes[2].

1. *La Monarchie austro-hongroise et l'Équilibre européen (Revue des Deux Mondes)*, t. CXLIV, 1897, p. 538-539.

2. Aux Ruthènes de Galicie il faut ajouter ceux de Bukovine et de la Hongrie septentrionale.

Mais, c'est avant tout chez les Allemands que les effets politiques de la religion se sont fait le plus nettement sentir. Les pangermanistes de M. Schœnerer mis à part, — et nous avons vu qu'ils ne sont pas nombreux, — l'Allemand d'Autriche n'a que de l'antipathie pour le « Reichsdeutsche ». Les provinces les plus catholiques — comme le Salzbourg, le Tyrol septentrional, le Vorarlberg sont, précisément les foyers de la plus ardente prussophobie. D'autre part, c'est parce qu'il est protestant que l'Allemand du Nord, — très mal disposé déjà pour le Bavarois, — se refuse, en dépit de toutes les propagandes, à voir un compatriote dans l'Allemand catholique d'Autriche. Il ne lui reproche pas seulement les provincialismes de son langage, son accent; il lui fait surtout un grief de sa religion. La question religieuse est un des plus forts obstacles auxquels se soit heurtée, en Allemagne même, la théorie pangermaniste.

M. Schœnerer s'est efforcé de créer, au cri de *los von Rom* — rupture avec Rome — le mouvement anti-catholique. Après une campagne acharnée de 1898 à 1899, c'est à peine s'il a obtenu huit mille *conversions*, un milième environ de la population allemande cisleithane ! Or, ces huit mille *convertis* ne sont en réalité que des inconfessionnels de toute espèce ; depuis 1899 M. Schœnerer n'a plus fait de prosélytes. Ce mouvement *los von Rom* a discrédité le parti pangermaniste autrichien ; il a fait apparaître la force de résistance que donne à l'Autriche-Hongrie le catholicisme. N'oublions pas qu'il y a en Autriche-Hongrie, sur quarante-cinq millions et demi d'habitants, trente millions cinq cent cinquante mille catholiques[1]. Cette masse compacte, où se confondent, dans une même foi, Allemands, Tchèques, Polonais, Slovènes, Slovaques, Hongrois, Croates, donne à la monarchie austro-hongroise une garantie solide. Adossées à la protestante Allemagne, pénétrant dans le monde slave grec-orthodoxe, toutes ces nationalités sont groupées par la religion même autour de la seule dynastie catholique qui règne aux portes de l'Orient.

1. Auxquels il faudrait encore ajouter quatre millions et demi d'*Uniates*. Voir pour ces chiffres Hickmann, *Atlas de poche de l'Autriche-Hongrie*. — Vienne, 1900, pp. 16-17.

Les *intérêts économiques* retiennent-ils à leur tour les peuples austro-hongrois dans le cadre de la monarchie, ou bien, au contraire, une modification de la géographie politique, un déplacement de frontières selon le rêve pangermaniste, par exemple, ne leur serait-il pas plus favorable?

L'agriculture, le commerce, l'industrie sont soumis à des lois complexes et variables. Il est donc difficile de répondre à cette question par une formule générale précise. Dans sa configuration présente, l'Autriche-Hongrie forme, au point de vue économique, un ensemble harmonieux. La Hongrie, pays agricole, se complète heureusement par l'Autriche, pays industriel. Ce que la Transleithanie ne produit pas elle-même, la Cisleithanie le lui offre, et réciproquement. L'une et l'autre sont traversées par le Danube, grande artère commerciale, aux nombreuses ramifications; l'une et l'autre ont dans Trieste et Fiume leur débouché sur la mer.

Si, de l'ensemble de la monarchie, on passe aux diverses parties, on constate que la Bohême, la Moravie, la Haute et la Basse Autriche, ont une industrie prospère, alimentée par de riches gisements de houille, servie par une population ouvrière habile, qui travaille à bas prix, et dispose d'une inépuisable force motrice: l'eau. Cette industrie ne trouverait-elle pas une formidable concurrence sur les marchés de la *Grande Allemagne*? Quel serait, d'autre part, le sort de la Hongrie, en admettant que la conquête pangermaniste se bornât à l'Autriche? La Hongrie séparée de sa meilleure cliente, coupée probablement de la mer, perdrait des débouchés commodes sans en gagner de plus favorables, et deviendrait l'humble cliente de la Pangermanie.

Les intérêts économiques ne seraient peut-être pas assez puissants pour empêcher une dislocation si d'autres causes devaient la produire, mais ils ne la provoqueront certainement pas. Un bouleversement politique les servirait moins que le développement des chemins de fer, la construction de canaux, la régularisation du cours de certaines rivières. Et c'est pourquoi, tout bien considéré, nous mettons les intérêts économiques parmi les forces conservatrices.

En voici maintenant une, d'ordre sentimental, la seule

qu'ordinairement on relève, le *loyalisme* — c'est-à-dire l'attachement des peuples austro-hongrois pour leur souverain. Dans un pays où la notion de l'État ne s'identifie pas avec celle de la patrie, où — parce qu'il y a des nationalités différentes — il y a des patriotismes locaux, le *dévouement au prince* remplace l'esprit national.

Nos ancêtres ont connu ce dévouement qui a été le grand ressort de la France monarchique ; « le loyalisme de la noblesse, sentiment très noble, l'amour du peuple pour le roi, sentiment très touchant, tenaient lieu de patriotisme ». Ces choses sont si loin de nous que nous ne les comprenons plus. On ne voit ordinairement dans le loyalisme qu'un attachement particulier à la personne de l'empereur François-Joseph ; d'où cette crainte qu'un « changement de règne n'aille pas sans un changement de l'empire ».

Limiter ainsi le loyalisme à une personne c'est amoindrir singulièrement la valeur qu'il a pour l'État. Sans doute les peuples austro-hongrois ont pour l'empereur actuel une affection toute spéciale. Ils l'aiment et le vénèrent non seulement parce qu'au cours de son long règne il leur a prodigué des preuves de sa bienveillance impériale et de sa paternelle bonté, mais aussi parce qu'il a souffert « tout ce que peuvent souffrir et les plus grands et les plus humbles et qu'il a touché le fond de toute douleur humaine[1] ». Le loyalisme à l'égard de François-Joseph a donc un caractère particulier, c'est une sorte de sentiment filial très tendre. En cela, mais en cela seulement, il lui est personnel. En lui-même, le loyalisme autrichien est dynastique. Il ne se limite pas à un empereur : il s'adresse à la dynastie des Habsbourg tout entière.

Il n'est pas en effet une dévotion irraisonnée ; c'est un sentiment très complexe. C'est parce que les peuples ont la conviction que les Habsbourg donnent ou peuvent donner satisfaction à leurs intérêts nationaux, confessionnels, économiques, et c'est parce qu'ils ont confiance en eux qu'ils sont loyalistes. Les princes de la Maison d'Autriche se sont toujours présentés comme des souverains nationaux dans les divers pays de leur domination. C'est en étant rois de Bohême à Prague ou de

1. Ch. Benoist, *la Monarchie austro-hongroise et l'Équilibre européen. (Revue des Deux Mondes)*, t. CXLIII, 1893, p. 781.

Hongrie à Budapest, c'est en rendant hommage au passé de la Pologne à Cracovie, en flattant l'amour-propre national des Croates à Agram et des Slovènes à Laybach qu'ils ont gagné les cœurs de leurs sujets.

Si quelques souverains, hantés de centralisme, ont méconnu parfois les droits des nationalités, l'opinion ne leur en a point gardé rancune. Bien avant l'apparition du régime constitutionnel, les peuples rejetaient déjà la responsabilité des mesures dont ils avaient à souffrir sur les ministres et les conseillers de la couronne. « Lorsqu'un ministre refuse — a dit Montesquieu — on s'imagine toujours que le prince aurait accordé. Même dans les calamités publiques on n'accuse point sa personne[1]. » La Bohême en a moins voulu à Marie-Thérèse qu'à Haugwitz ou Hatzfeld, ses conseillers ; en 1848, c'est Metternich que l'on hait et non point Ferdinand Ier. La dynastie est sortie populaire de toutes les crises et, aujourd'hui comme autrefois, la majorité des peuples austro-hongrois, identifiant leur existence avec la sienne, n'imaginent point pouvoir en être séparés.

Le loyalisme, les intérêts nationaux, confessionnels ou économiques, en rattachant les peuples à l'État, agissent, pour ainsi dire, de la périphérie vers le centre. Mais il y a des forces conservatrices dont l'action se produit du centre à la périphérie. Elles s'entrecroisent avec les premières pour former comme un vaste réseau aux mailles solidement nouées : l'empereur, l'armée, l'administration, l'épiscopat, sont les soutiens de l'unité.

En dehors même de ses attributions constitutionnelles, à côté de son pouvoir légal, l'empereur a une influence très étendue et indéterminée. Son autorité, universellement acceptée, comble les lacunes des institutions politiques. Il suffira souvent d'une parole dite au moment opportun, d'un acte accompli à propos pour débrouiller les situations les plus compliquées. C'est sur un vœu de l'empereur que l'opposition slave a consenti une trêve en 1899 pour permettre au Parlement d'élire la délégation autrichienne. Les opérations du contrôle des

1. *L'esprit des Lois*, liv. XII, chap. XXIII.

réservistes ayant servi de prétexte, en Bohême, à des manifestations contre l'emploi exclusif de l'allemand dans l'armée, un avertissement sévère, au cours d'une réception, a contribué à calmer les esprits. Ce sont là des manifestations de volonté très nettes ; il faudrait tenir compte encore de celles qui sont simplement indiquées et produisent tout de même leur effet[1]. L'empereur est constamment occupé à rechercher tout ce qui peut rapprocher ses peuples, à écarter tout ce qui les divise.

Ceux qui prophétisent le démembrement de l'Autriche-Hongrie font assez bon marché de son *armée*. Elle n'est pourtant pas à négliger. En cas de guerre, l'empereur et roi peut mobiliser — Landsturm non compris — 1 650 000 hommes, commandés par 45 500 officiers, et mettre en ligne 2 644 pièces de campagne[2]. Cette armée est excellente. Un ancien attaché militaire à l'ambassade de France à Vienne nous disait d'elle, en prenant l'armée française pour terme de comparaison : « L'infanterie est aussi bonne, la cavalerie meilleure, l'artillerie inférieure quant au matériel. Telle qu'elle est, c'est une belle armée, bien commandée, très disciplinée. »

On a prétendu que les querelles nationales avaient pénétré dans l'armée autrichienne : aux manœuvres, les troupes allemandes se battraient avec les troupes slaves ; en cas de guerre avec l'Allemagne, le gouvernement autrichien ne pourrait pas compter sur la fidélité des officiers de nationalité allemande ; il en serait même réduit à faire surveiller les officiers par la troupe[3] ! C'est là, sur la foi de quelques anecdotes non vérifiées, de quelques faits démesurément grossis, faire injure à l'armée austro-hongroise.

Dans cette armée mélangée — dit-on encore — on parle tant de langues qu'officiers et soldats ne se comprennent pas

1. Tel est, par exemple, le don fait à la ville de Prague d'une galerie des beaux-arts. Les motifs invoqués, dans le rescrit impérial qui accompagne ce présent, sont une délicate allusion à la nécessité de conclure la paix nationale en Bohême. Voir la *Gazette officielle (Wiener Zeitung)* du 14 avril 1901.

2. Voir pour ces chiffres Hickmann, *op. cit.* p. 36. — Le Landsturm est le *ban général*, un tiers à peine des hommes qui le composent a reçu une instruction militaire.

3. A. Chéradame, *op. cit.* pp. 309 à 312.

toujours. Mais tout officier est obligé d'apprendre — en un délai déterminé — la langue du pays où il est en garnison. Il fait ses commandements en langue allemande, mais les sous-officiers les traduisent au moment même, si le régiment n'est pas allemand. Enfin un soldat, même peu intelligent, arrive très vite à comprendre ces commandements sans traduction[1].

M. Louis Léger a porté sur l'armée autrichienne, telle qu'elle était au lendemain du congrès de Vienne, ce jugement : « Les longues guerres que l'Autriche a dû soutenir pendant vingt ans n'ont pas seulement eu pour résultat d'arrondir son territoire, elles ont fortifié son organisme intérieur en lui façonnant une armée telle que Joseph II et Marie-Thérèse n'en ont jamais connu ; elles ont développé dans cette armée un esprit de discipline, une confraternité d'armes qui domine, rapproche et confond dans un même sentiment les soldats des contrées les plus diverses, les Allemands, les Slaves, les Magyars. Cette armée sera plus d'une fois la sauvegarde de l'Empire ; elle contribuera à maintenir les provinces les plus diverses dans l'obéissance qu'impose la crainte, elle y répandra des idées de fidélité au drapeau et au principe monarchique qui seront pour l'Autriche un élément de force nouvelle[2]. »

Ce jugement peut s'appliquer mot pour mot à l'armée actuelle. Quoi que l'on ait dit, cette armée ne fait pas de *politique*; elle est dévouée, corps et âme, à l'empereur.

L'*administration* est aussi un grand corps apolitique et une force conservatrice. Commune, elle relie la Hongrie à l'Autriche pour toutes les questions intéressant la monarchie comme grande puissance ; transleithane, elle assure l'autonomie croate en maintenant l'unité magyare ; cisleithane, elle respecte la vie nationale des pays et royaumes représentés au Reichsrath, mais en les enserrant dans une infinité de liens.

1. M. Chéradame (*op. cit.*, p. 309) raconte l'anecdote d'un commandant de batterie qui, aux manœuvres ne peut parvenir à comprendre les ordres transmis successivement par des cavaliers tchèques, des hulans polonais et des hussards hongrois. Ce fait est invraisemblable parce que dans l'armée austro-hongroise comme dans la nôtre les *agents de liaison* sont des gradés et que ceux-ci, pour obtenir des galons, doivent justifier d'une certaine connaissance de l'allemand.

2. *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, chap. XXIV, pp. 451-52.

Inutile d'insister sur les administrations commune et transleithane. L'importance de la première est manifeste et sa sphère d'action très connue; la seconde ne présente aucun intérêt au point de vue qui nous occupe puisque, sauf le cas spécial de la Croatie, la Hongrie est un pays centralisé. Il en est tout autrement de l'administration cisleithane.

Celle-ci est double : centraliste et autonome[1]. L'administration autonome n'est pas si dangereuse qu'on le dit. Chaque autorité autonome se trouve pour ainsi dire contrebalancée par un représentant du pouvoir central. En Galicie, par exemple, où le régime autonomiste reçoit sa plus large application, le maréchal de la Diète, chef de l'administration provinciale, a en face de lui le lieutenant de l'empereur; dans les districts, le sous-préfet *(Bezirkshauptmann* ou *staroste)* sert de contrepoids au conseil de district et à son président; il n'est pas jusqu'aux maires, dans les petites communes, qui exerçant des attributions par délégation du pouvoir central, ne se trouvent placés sous sa dépendance, dans une certaine mesure. Avec ces précautions, la décentralisation pourrait encore être étendue — selon les vœux des autonomistes — sans compromettre en rien les intérêts de l'État, le système actuel allant plutôt au delà de ses besoins réels.

Quant à l'administration centraliste, ses multiples services aboutissent à Vienne; ils ont une organisation identique dans les dix-sept pays, royaumes ou territoires qui forment l'Autriche. A Vienne sont réunis les ministères, la cour de cassation, la cour des comptes, la cour de justice administrative *(Verwaltungsgerichtshof)*, le sénat de justice militaire, le tribunal d'empire *(Reichsgericht)*. Là se soudent les diverses parties de la Cisleithanie.

L'administration est, en outre, une grande force de réserve pour l'État aux périodes de crise. C'est elle qui fournit ces

1. L'administration centraliste dépend du gouvernement central (gouverneurs et bureaux de gouvernement, capitaines de districts, directions de police dans les grandes villes). L'administration autonome ne relève que de certains corps électifs représentant les communes, les provinces et — en Bohême, Galicie, Styrie, Silésie et Tyrol seulement — les districts ou arrondissements : maires, comités exécutifs des conseils de district · *Bezirksausschuss* — comités exécutifs des diètes — *Landesausschuss*. L'administration autonome a une compétence double : 1° elle gère ses propres affaires locales; 2° elle exerce certaines fonctions par délégation de l'État.

ministères d'affaires, sans programme ni couleur politique, dits ministères de fonctionnaires. Ils permettent d'assurer le fonctionnement de la machine gouvernementale quand il est impossible de former des cabinets parlementaires.

L'organisme administratif développe l'esprit bureaucratique que l'on peut mépriser partout ailleurs qu'en Autriche. Le fonctionnaire autrichien, gouverneur de province, employé de ministère, magistrat, douanier ou commissaire de police, se sangle dans un uniforme de coupe militaire et porte au côté une symbolique épée : il est l'homme de l'empereur, inaccessible aux influences politiques.

L'esprit bureaucratique a imaginé tout ce bel appareil d'expédients qui permettent au gouvernement de se tirer des situations les plus épineuses. Il a découvert la portée miraculeuse de ce fameux paragraphe 14 de la loi fondamentale de 1867, grâce auquel on peut, durant un temps illimité, se passer du concours des Chambres, tout en faisant face à tous les besoins de l'État[1]. Il permet d'introduire, le cas échéant, une sorte de régime absolutiste, tempéré et provisoire.

Enfin l'État trouve un puissant appui dans l'*épiscopat* catholique. Les socialistes attaquent les croyances religieuses parce qu'elles aident le peuple à supporter les inégalités sociales ; les pangermanistes prêchent la *rupture avec Rome ;* les panslavistes encouragent la propagande grecque-orthodoxe ; l'épiscopat combat le socialisme, le pangermanisme, le panslavisme[2]. Il lutte donc contre toutes les forces dissolvantes de la monarchie.

Reste une grande force conservatrice, extérieure celle-là : l'intérêt de l'Europe.

1. Le paragraphe 14 de la loi fondamentale du 21 décembre 1867 (modifiant la patente du 26 février 1861) donne à l'empereur le droit de régler les questions urgentes en l'absence du Parlement, par voie d'ordonnance et sous la responsabilité collective des ministres. Il faut que le Parlement soit absent par cas de force majeure, que la question à régler ne porte pas atteinte à la Constitution, qu'elle ne grève pas le trésor d'une manière définitive. On en a singulièrement étendu la portée en l'employant après *dissolution préméditée* de la Chambre des députés.

2. En 1890, manifeste politico-religieux du cardinal Sembratovitch, archevêque métropolite grec-uniate de Lemberg. En 1899, lettres pastorales des évêques d'Autriche contre le mouvement évangélique, etc.

On n'imagine point d'Europe sans Autriche. Cette puissance où viennent se rencontrer — comme en une zone neutre — tant de nationalités, est l'État-tampon par excellence. Le nord y prend contact avec le midi, l'occident y confine avec l'orient. Sans Autriche, c'est la Russie envahissant les Balkans et absorbant des nationalités qui veulent être indépendantes. C'est l'Allemagne, étendue de la mer du nord à l'Adriatique, l'Allemagne à Trieste, à Salonique, en Asie-Mineure. C'est l'Europe livrée à l'hégémonie, qui serait dure, d'un empire de cent millions d'âmes. C'est la France réduite au rang d'une puissance de troisième ordre, incapable même de revendiquer les dérisoires compensations que les pangermanistes de la Sprée lui offrent sur le papier. Ce serait la fin de l'Europe. Mais l'Europe se défendrait.

Si l'Allemagne tentait de se frayer un chemin vers l'Adriatique, l'Italie trouverait mauvais qu'elle s'installât sur un littoral où sa langue est parlée ; la Russie ne lui permettrait pas d'atteindre la Méditerrannée à laquelle elle-même n'a pu arriver. Si, à l'inverse, la Russie renonçait à l'Asie — hypothèse bien improbable ! — pour se retourner contre l'Europe, elle aurait affaire à l'Allemagne. Quant à la France, son intérêt à la conservation de l'Autriche n'est pas douteux. L'Autriche-Hongrie n'a pas d'intérêts en opposition directe avec les nôtres. Elle fait partie de la Triplice parce qu'elle y croit trouver une garantie de paix ; la guerre ne serait pour elle qu'une source de complications ; ses finances, à peine restaurées, y sombreraient. Enfin, elle n'a pas de colonies, ce qui évite une raison de conflits.

L'historien Palacky, ouvrier de la renaissance tchèque, disait que si l'Autriche-Hongrie n'existait pas il faudrait l'inventer. L'Europe, qui possède l'Autriche, la gardera.

Mettons dans un des plateaux d'une balance : le *panslavisme* en décroissance, le *pangermanisme*, théorie ambitieuse mais pratiquement peu dangereuse, le *socialisme*, paralysé par les sentiments nationaux ; dans l'autre, tout l'appareil monarchique et gouvernemental austro-hongrois ; l'influence personnelle du souverain, le loyalisme, la puissance matérielle et morale de l'armée, l'action complexe de tous les rouages

administratifs, l'autorité de l'Église, l'intérêt de l'Europe. Et concluons :

La monarchie austro-hongroise — incapable peut-être, à raison de sa structure d'une action offensive — dispose d'une très grande force défensive, *garantie certaine de son avenir*.

III

L'hypothèse d'une dissolution de l'Autriche-Hongrie étant écartée, reste à savoir si l'une des deux moitiés de cette monarchie — l'Autriche — ne se transformera pas par l'effet des revendications slaves, surtout des revendications tchèques. L'hégémonie allemande subsistera-t-elle en Cisleithanie, ou bien — dans un avenir plus ou moins prochain — devra-t-elle faire place à un régime d'égalité politique complète où toutes les nationalités trouveront une égale satisfaction?

L'hégémonie allemande, qui n'est inscrite nulle part dans la constitution et se trouve même en contradiction avec son esprit, s'est établie grâce à des circonstances de fait. Une conscience nationale obscurcie, une situation économique déplorable, ont longtemps empêché les peuples slaves de lutter contre la prépondérance allemande. Mais, une fois tirés de leur léthargie et de leur impuissance — grâce au jeu même des institutions constitutionnelles octroyées par les Allemands — ils devaient inévitablement protester contre cette prépondérance, qui n'était pas un droit mais un fait, et dont la nécessité devenait, de jour en jour, moins explicable. Nous ne croyons pas qu'elle puisse se maintenir, mais par quoi sera-t-elle remplacée?

On répond : par le « fédéralisme ». Mais on néglige le plus souvent de dire en quoi consisterait cette réforme de l'organisation politique.

S'agit-il de faire de la Bohême un État quasi indépendant, placé vis-à-vis de l'Autriche dans un rapport analogue à celui où se trouve la Hongrie, et d'étendre ensuite ce système aux autres pays cisleithans? L'Autriche deviendrait ainsi, comme on l'a dit, une Suisse monarchique.

Mais il faut partir de ce principe — établi par les événements de ces derniers mois — qu'une réforme constitutionnelle ne peut aboutir qu'en réunissant les suffrages de toutes les nationalités intéressées. Or les Allemands ne veulent pas d'un fédéralisme ainsi entendu. D'ailleurs, s'il est un postulat tchèque — ce qui est loin d'être prouvé — il n'est pas un postulat slave, tous les Slaves n'allant pas jusque-là.

Mais il y a un fédéralisme, qui serait un simple *développement organique* de la constitution actuelle, une extension logique du principe, déjà admis, de l'autonomie des pays et royaumes cisleithans. Restriction de la compétence du Reichsrath et augmentation de celle des Diètes provinciales; modifications corrélatives dans l'administration tant centrale qu'autonome; transformation éventuelle de la Chambre des Seigneurs en une sorte de Sénat fédéral, sur le modèle de celui des États-Unis, voilà ce que peut être une réforme fédéraliste.

Elle ne peut être réalisée que par le Parlement; elle suppose donc une *entente* entre Allemands et Slaves, puisque ni les uns ni les autres ne peuvent séparément constituer une majorité. Le programme autonomiste étant celui de tous les Slaves, et comptant près de trois millions d'adeptes parmi les Allemands eux-mêmes, c'est dans ce sens, croyons-nous, que se modifiera graduellement l'État autrichien.

Pour préparer cette évolution, il faut procéder à toute une série de réformes partielles. Il faut empêcher qu'en un pays donné, la nationalité la plus forte abuse des institutions existantes contre la nationalité la plus faible. Il faut que dans chaque province les minorités ethniques puissent se faire suffisamment représenter à la Diète; que chacun soit autorisé à employer sa langue devant les autorités de son pays; que, dans la mesure du possible, tout Autrichien ait le moyen de faire instruire ses enfants dans leur langue maternelle. La paix est à ce prix.

Créer un système de curies nationales pour l'élection aux Diètes; résoudre équitablement pour tout le monde, et sans compromettre les intérêts supérieurs de l'État, le difficile problème de la langue administrative; déterminer les conditions dans lesquelles les minorités auront droit à leur école parti-

culière dans les communes de population mixte — voilà le moyen de réaliser pratiquement la pacification entre peuples de la monarchie.

Toutes ces questions sont depuis longtemps à l'ordre du jour. Dès 1868, les Tchèques réclamaient « un système électoral juste, assurant la représentation proportionnelle des nationalités à la Diète[1] ». L'accord conclu à Vienne en 1890, sous le nom de *Ponctuations*, entre Vieux-Tchèques et Allemands de Bohême — accord repoussé par les Jeunes-Tchèques — prévoyait le remplacement des curies électorales urbaines et rurales par deux collèges, allemand et tchèque. Enfin, le manifeste des partis allemands de gauche, connu sous le nom de *Programme de la Pentecôte*, rédigé en mai 1899, reprenait l'idée de ces curies nationales, en lui faisant subir une légère modification[2].

Ce même programme de la Pentecôte s'occupait des écoles dites « de minorité » — *Minoritäts-Schulen* — et proposait d'en créer « dans les territoires de nationalité mixte, dès qu'un nombre d'enfants, légalement fixé, se trouverait réuni ». Les *conférences de réconciliation* germano-tchèques, convoquées par M. de Koerber de février à mars 1900, ont également examiné ce sujet déliçat. Enfin, depuis la suppression des fameuses ordonnances du comte Badeni, tous les cabinets se sont évertués à résoudre le problème de la langue administrative.

Il y a donc une tendance générale à trouver une solution amiable de toutes les questions épineuses. De ce que la formule magique n'a pas été trouvée jusqu'ici, s'ensuit-il qu'elle soit introuvable? — L'année dernière, on s'égorgeait presque au palais de la Ringstrasse; aujourd'hui, malgré les violences de langage qui persistent, les députés travaillent et consentent à voter des lois.

1. *Déclaration* tchèque de 1868.

2. « Les députés des villes, des Chambres de commerce et des communes rurales seront divisés en curies nationales. Ces curies auront un droit de *veto* en matière de modification des lois électorales pour la Diète, des lois locales, des lois communales, ainsi que pour toutes les affaires intéressant l'une des deux nationalités. Ce *veto* sera de telle nature qu'aucune décision définitive de la Diète ne pourra être prise contre lui. » Extrait du « programme de la Pentecôte » (*Pfingst-Programm*).

Il est permis d'espérer que, malgré les efforts des radicaux de toute nuance, les modérés arriveront enfin à conclure un compromis. L'heure est favorable. L'agitation de la période électorale est calmée : plus d'un député, qui, pour donner satisfaction à ses mandants, avait cru devoir se montrer, au début, très intransigeant, se sent d'humeur plus calme maintenant qu'il est tranquille possesseur de son mandat sexennal.

La politique intérieure en Autriche n'est, en somme, qu'une sorte de diplomatie : diplomatie du gouvernement à l'égard des partis, diplomatie des partis entre eux. Or, il se produit en ce moment un véritable renversement des alliances. Les Polonais, qui étaient jusqu'ici la base de toutes les combinaisons et l'appui de tous les gouvernements, ont été mis un peu à l'écart, et les Tchèques se sont rapprochés des Allemands. Ce rapprochement inattendu, qui est le coup de maître de M. de Koerber, ne s'est fait, pour l'instant, que sur le terrain économique. Le gouvernement a, en effet, pris l'initiative d'un grand projet de loi, relatif à la construction de tout un système de canaux[1]. Ce projet intéresse au plus haut point les grands industriels de Bohême ; pour le discuter et le voter, Allemands et Tchèques ont conclu une trêve qui se prolongera, sans doute, jusqu'à la fin de l'année législative. Cette pacifique collaboration sera encore utile pour le renouvellement des traités de commerce qui expirent en 1903 ; elle est nécessaire pour la conclusion d'un compromis économique austro-hongrois qui garantisse efficacement les intérêts cisleithans ; les querelles nationales sont donc ajournées à une date très lointaine.

Il est impossible qu'à se fréquenter les adversaires n'arrivent pas à comprendre l'intérêt qu'ils ont à conclure une paix définitive par des concessions mutuelles. C'est l'idée qui a

1. Ce projet, dont la réalisation exigera vingt ans, à partir de 1904, et coûtera huit cents millions de francs, a été déposé sur le bureau de la Chambre des députés le 26 avril dernier. Il prévoit les travaux suivants : 1° canal du Danube à l'Oder par la March régularisée ; 2° canal du Danube à la Moldau, entre Linz et Budweis, et régularisation de la Moldau, de Budweis à Prague ; 3° canal du Danube à l'Elbe supérieure, de Prerau sur la Beeva (affluent de la March) à Pardubitz, avec régularisation de l'Elbe, de Pardubitz à Melnik ; 4° canal du Danube à la Vistule et de ce fleuve au Dniester.

C'est une satisfaction réclamée par les Tchèques et au prix de laquelle ils ont consenti à renoncer à l'obstruction.

guidé le gouvernement lorsqu'il a déposé le projet de loi sur les canaux. On est peut-être trop optimiste en haut lieu, après avoir été trop pessimiste ; mais l'horizon s'est si largement éclairci que toutes les espérances semblent permises. D'ailleurs, ce voyage triomphal que l'empereur François-Joseph vient de faire à Prague, à Leitmeritz et à Aussig, voyage où les deux nationalités qui peuplent la Bohême ont également affirmé à plusieurs reprises leur lassitude des hostilités et leur désir d'entente. N'est-il pas le signe précurseur d'une ère nouvelle, d'une période de travail et de calme qu'il dépend du parlement de réaliser ?

IV

Étant donnés les éléments de cohésion qui retiennent et relient entre elles les différentes parties de la Monarchie-Dualiste, et les intérêts séculaires qui unissent la majorité des peuples austro-hongrois, un changement de règne ne peut avoir, croyons-nous, qu'une importance secondaire.

A moins d'une renonciation que rien, d'ailleurs, ne fait prévoir, le successeur de l'empereur François-Joseph sera l'archiduc François-Ferdinand, son neveu[1]. Ce prince, âgé de trente-huit ans, est peu connu du public. Il est évident qu'il ne jouira pas, dès son avènement, de la popularité qui donne tant d'autorité à l'empereur François-Joseph ; mais il en a déjà jeté les fondements.

L'opinion s'est vivement occupée de l'archiduc à propos de son mariage morganatique avec la comtesse Sophie Chotek. Cette « mésalliance », dont la haute aristocratie s'est émue, a valu à l'héritier du trône les sympathies des populations, séduites par ce roman d'un empereur qui obéit à son cœur malgré la raison d'État.

On a, d'autre part, approuvé l'archiduc d'avoir pris nettement parti contre le mouvement pangermaniste en acceptant le protectorat d'une association scolaire catholique et fonciè-

1. Fils aîné de l'archiduc Charles-Louis, mort en 1896 et de sa deuxième femme, la princesse Marie-Annonciata de Sicile, morte en 1871.

rement autrichienne. Cet incident, que les partis radicaux allemands ont cherché à dénaturer pour réintroduire le désordre au Parlement, n'a nui au prince qu'auprès d'une certaine presse ; le gros public y a vu une nouvelle preuve de cette volonté, qui s'était manifestée déjà dans la question du mariage morganatique, et qui avait triomphé des préjugés de caste, fait taire les considérations de droit constitutionnel et vaincu les répugnances du chef auguste de la famille.

Ceux qui ont eu occasion d'approcher l'archiduc, le disent, en outre, très libéral et accessible aux idées de réforme. Le changement de règne ne sera donc pas le signal d'une réaction politique. Les voies resteront ouvertes au progrès et à l'évolution naturelle de la Constitution.

En définitive, les inquiétudes que l'on a manifestées, les prédictions fâcheuses que l'on a faites sur l'avenir de l'Autriche, proviennent d'une fausse interprétation des événements, et d'erreurs sur la nature même de la monarchie danubienne. On a méconnu les énergies vitales que nous avons tâché de mettre en lumière. L'Autriche-Hongrie repose sur des fondations trop profondes ; ses assises sont trop larges pour qu'elle soit à la merci d'une propagande, d'un mouvement antipatriotique ou d'un changement de règne. De graves problèmes sont posés au seuil du XXe siècle ; nous serions heureux si cette étude pouvait servir à démontrer que la *question d'Autriche* n'est pas du nombre. Il importe d'éviter à notre politique de faux calculs et une spéculation sur des chimères.

W. BEAUMONT.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

L'ISTHME ET LE CANAL DE SUEZ — HISTORIQUE ÉTAT ACTUEL, par **J. Charles-Roux.**

On a écrit plusieurs fois l'histoire du célèbre canal; mais on n'avait guère écrit que sur sa construction et sur les travaux gigantesques du percement de l'Isthme. C'est une histoire complète que nous donne aujourd'hui M. Charles-Roux, non seulement des négociations, de l'exécution, de l'inauguration, le 17 novembre 1869, mais encore de la canalisation séculaire de l'Égypte, et de tout un système économique « auquel était associé l'intérêt de la France et dont l'ancienne monarchie a poursuivi l'application jusqu'à la Révolution de 1789 ». La matière du premier volume s'étend sur trente siècles: c'est une remarquable étude historique. Le second volume est consacré tout entier à nous exposer l'œuvre sociale et financière de la Compagnie. M. Charles-Roux nous communique aussi des vues intéressantes sur l'avenir du canal. Des cartes, des plans, des photographies, des gravures ont été répandues à profusion, presque à chaque page.

AIRS, par **Suarès.**

Ils sont d'une harmonie bien mélancolique et mystérieuse, les cinq livres de poèmes qu'on entend chanter en tournant les pages de ce recueil. Et ce sont vraiment des « romances sans paroles », comme disait un titre subtil de Verlaine. Il semble que les mots ne soient pour le poète qu'un prétexte à de la musique; il fait murmurer doucement les syllabes, ou bien il les heurte avec violence; il excelle à mêler tous les rythmes et toutes les rimes; et ce sont tour à tour des airs en sourdine, ou des invocations tumultueuses. Il y a dans ce livre des tristesses exquises :

Celui-là seul connaît toute mélancholie
Dont le cœur était né pour goûter toute joie...
Qui s'exalte de vivre et que vivre humilie,
Qui se déchire l'âme autant qu'il la déploie...

Des vers comme ceux-là ne s'oublient plus.

LE PÈRE GRATRY 1805 — 1872 — L'HOMME ET L'ŒUVRE, d'après des documents inédits, par le **R. P. A. Chauvin.**

Pendant les vingt-cinq années qui suivirent sa mort, personne ne s'occupa du Père Gratry. L'auteur de la *Connaissance de Dieu* et de la *Connaissance de l'Ame* restait ignoré ou méconnu. Il fallut le beau livre du cardinal Perraud pour défendre son nom et son œuvre contre « l'injurieux oubli ». A ce moment-là, le livre du R. P. Chauvin était déjà aux deux tiers écrit. L'auteur y a su recueillir, ordonner, présenter dans un ensemble logique la somme des idées du maître que le public n'aurait pas eu le temps de rechercher dans huit ou dix volumes de philosophie sérieuse; et, tout en nous racontant la vie du Père Gratry, l'éminent biographe nous cite, à leur place, dans leur déroulement naturel, les plus belles pages de l'écrivain.

L'OPINION ET LA FOULE, par **G. Tarde.**

Quelques-unes de ces études ont paru naguère ici-même. Elles expliquent et éclairent cette étude sur les foules où l'auteur « traçait le dessin d'une science nouvelle ». Ces premiers essais d'une psychologie collective ont séduit et préoccupé tous les philosophes, et M. G. Tarde nous a donné déjà un grand nombre d'observations ingénieuses sur « les rapports mutuels des esprits, leurs influences unilatérales et réciproques — unilatérales d'abord, réciproques après ». Il faut souhaiter que de nombreux chercheurs entrent hardiment dans la voie que M. G. Tarde a ouverte, et, qu'un jour ou l'autre, une histoire de la conversation chez tous les peuples et à tous les âges enrichisse la philosophie humaine. On doit en effet beaucoup attendre de la *conversation comparée*, si, au prix d'efforts ardus et compliqués elle peut devenir un jour une véritable science.

LE CONVENTIONNEL JEANBON SAINT-ANDRÉ 1749-1813, par **L. Lévy-Schneider.**

« Successivement pasteur protestant, officier municipal à Montauban, membre de la Convention nationale, mêlé aux événements les plus importants de la période conventionnelle, collègue de Robespierre et de Carnot au Comité de Salut Public, chargé de l'organisation de la marine dans ce comité jusqu'au 9 thermidor », André Jeanbon, dit Jeanbon Saint-André, a joué un rôle important sous la Révolution. M. L. Lévy-Schneider lui consacre aujourd'hui ces deux gros volumes d'études minutieuses qui éclairent singulièrement l'histoire de la Révolution dans le sud-ouest, en Bretagne, en Normandie et en Provence. Ce livre n'est pas une apologie, mais un récit aussi exact et impartial que possible, d'après les documents.

MON SURSIS, Album Militaire, par **A. Guillaume**, avec une préface de **Richard O'Monroy.**

La série des *Albums Guillaume* vient de s'enrichir d'un charmant nouveau-né. On connaît le dessin pittoresque d'Albert Guillaume; on connaît aussi ses légendes alertes et gaies. Il a rapporté ce délicieux album d'un sursis « qu'il n'a pas obtenu », c'est-à-dire de vingt-huit jours passés aux manœuvres sur les routes et à travers champs. Et ce sont toutes les tribulations de nos réservistes que l'auteur nous conte aujourd'hui d'une plume et d'un pinceau toujours spirituels. Ce ne sont que troupiers à chaque page, — le troupier moderne, « très gosse, très gai et très bon, avec sa physionomie exacte, son sourire gouailleur, sous le haut képi enfoncé jusqu'aux oreilles, son allure en même temps simple et martiale sous la grande capote grise aux larges plis ». Voilà un sursis que l'autorité militaire a bien fait de ne pas accorder : nous y avons gagné, un peu plus tôt, ces charmants « bonshommes » militaires.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 11310-6-01. — (Encre Lorilleux).